

Radiguet's
LE DIABLE AU CORPS (1923)

de

Raymond Radiguet

Édition du groupe
«Ebooks libres et gratuits»
<http://www.ebooksgratuits.com/>
30 janvier 2004

L. Carriedo
El diablo en el cuerpo

de

Raymond Radiguet

tr. de Lourdes Carriedo
Ediciones Cátedra, 1990.

1 Alemania declara la guerra a Francia el 3 de agosto de 1914. Comienza la Primera Guerra Mundial.

Je vais encourir bien des reproches. Mais qu'y puis-je ? Est-ce ma faute si j'eus douze ans quelques mois avant la déclaration de la guerre ? Sans doute, les troubles qui me vinrent de cette période extraordinaire furent d'une sorte qu'on n'éprouve jamais à cet âge ; mais comme il n'existe rien d'assez fort pour nous vieillir malgré les apparences, c'est en enfant que je devais me conduire dans une aventure où déjà un homme eût éprouvé de l'embarras. Je ne suis pas le seul. Et mes camarades garderont de cette époque un souvenir qui n'est pas celui de leurs aînés. Que ceux déjà qui m'en veulent se représentent ce que fut la guerre pour tant de très jeunes garçons : quatre ans de grandes vacances.

Nous habitons à F..., au bord de la Marne.

Mes parents condamnaient plutôt la camaraderie mixte. La sensualité, qui naît avec nous et se manifeste encore aveugle, y gagne au lieu de s'y perdre.

Je n'ai jamais été un rêveur. Ce qui me semble rêve aux autres, plus crédules, me paraissait à moi aussi réel que le fromage au chat, malgré la cloche de verre. Pourtant la cloche existe.

La cloche se cassant, le chat en profite, même si ce sont ses maîtres qui la cassent et s'y coupent les mains.

Jusqu'à douze ans, je ne me vois aucune amourette, sauf pour une petite fille, nommée Carmen, à qui je fis tenir, par un gamin plus jeune que moi, une lettre dans laquelle je lui exprimais mon amour. Je m'autorisai de cet amour pour solliciter un rendez-vous. Ma lettre lui avait été remise le matin avant qu'elle se

VOY a exponerme a grandes reproches. Pero, ¿qué le voy a hacer? ¿Acaso tuve yo la culpa de haber cumplido doce años algunos meses antes de la declaración de la guerra? (1). Los trastornos que me deparó aquel periodo extraordinario fueron, sin lugar a dudas, de una índole que no suele nunca experimentarse a tal edad; pero como nada es capaz de hacernos madurar a pesar de las apariencias, habría de comportarme como un niño en una aventura en la que hasta un adulto se hubiera encontrado en apuros. No soy el único. Mis compañeros guardarán de aquella época un recuerdo que no corresponde con el de sus mayores. Que aquellos que ya están en contra mía traten de imaginar lo que la guerra supuso para muchos chicos: cuatro años de grandes vacaciones.

Vivíamos en F..., a orillas del Marne (2).

Mis padres reprobaban la amistad entre chico y chica. La sensualidad, que nace con nosotros y se manifiesta todavía a ciegas, en lugar de desaparecer por ello, aumentó.

Nunca he sido un soñador. Lo que a los demás, más crédulos, parece ensoñación, a mí me parecía tan real como el queso le parece al gato, aun a través de la campana de cristal. Sin embargo, la campana existe.

Si la campana se rompe, el gato se aprovecha, incluso si los que la rompen son sus amos y se cortan las manos.

Hasta los doce años no me recuerdo en amorío alguno, excepto el de una niña llamada Carmen a la que hice llegar, por medio de un muchacho más joven que yo, una carta en la que le declaraba mi amor. Me permitía solicitarle una cita en nombre de ese amor. Mi carta le había sido entregada por la mañana, antes de que fuera a clase.

2 A orillas del Marne, afluente del Sena, se sitúan muchas de las ciudades mencionadas en la novela: Ormesson, La Varenne, Sucey, etc. al nordeste de París.

ENTREMISE 1. Action de celui qui s'entremet; le fait de s'entremettre. Intervención, mediación, interposición
2. Techn. Vx. Pièce de bois placée longitudinalement entre deux charpentes pour en maintenir l'écartement.

rendît en classe. J'avais distingué la seule fillette qui me ressemblât, parce qu'elle était propre, et allait à l'école accompagnée d'une petite, comme moi de mon petit frère. Afin que ces deux témoins **se tussent**, j'imaginai de les marier, en quelque sorte. À ma lettre, j'en joignis donc une de la part de mon frère, qui ne savait pas écrire, pour Mlle Fauvette. J'expliquai à mon frère mon **entremise**, et notre chance de tomber juste sur deux soeurs de nos âges et douées de noms de baptêmes aussi exceptionnels. J'eus la tristesse de voir que je ne m'étais pas mépris sur le bon genre de Carmen, lorsque, après avoir déjeuné avec mes parents qui me gâtaient et ne me **grondaient** jamais, je rentrai en classe.

À peine mes camarades à leurs pupitres – moi en haut de la classe, accroupi pour prendre dans un placard, en ma qualité de premier, les volumes de la lecture à haute voix –, le directeur entra. Les élèves se levèrent. Il tenait une lettre à la main. Mes jambes **fléchirent**, les volumes tombèrent, et je les ramassai, tandis que le directeur s'entretenait avec le maître. Déjà, les élèves des premiers bancs se tournaient vers moi, **écarlate**, au fond de la classe, car ils entendaient chuchoter mon nom. Enfin, le directeur m'appela, et pour me punir **finement**, tout en n'éveillant, croyait-il, aucune mauvaise idée chez les élèves, me félicita d'avoir écrit une lettre de douze lignes sans aucune faute. Il me demanda si je l'avais bien écrite seul, puis il me pria de le suivre dans son bureau. Nous n'y allâmes point. Il me **morigéna** dans la cour, sous l'**averse**. Ce qui troubla fort mes notions de morale, fut qu'il considérait comme aussi grave d'avoir compromis la jeune fille (dont les parents lui avaient communiqué ma déclaration), que d'avoir dérobé une feuille de papier à lettres. Il me menaçait d'envoyer cette feuille chez moi. Je le suppliai de n'en rien faire. Il céda, mais me dit qu'il conservait la lettre, et qu'à la première **récidive** il ne pourrait plus cacher ma mauvaise conduite.

Ce mélange d'effronterie et de timidité déroutait les miens et les trompait, comme, à l'école, ma facilité, véritable paresse, me faisait prendre pour un bon élève.

Je rentrai en classe. Le professeur, ironique, m'appela Don Juan. J'en fus extrêmement flatté, surtout de ce qu'il me citât le nom d'une oeuvre que je connaissais et que ne connaissaient pas mes camarades. Son « Bonjour, Don Juan

Había elegido a la única niña que se me parecía porque era muy limpia y siempre iba al colegio acompañada de una hermana pequeña, igual que yo del mío. Con el fin de que aquellos dos testigos **guardaran silencio**, pensé en casarlos, de algún modo. Añadí, pues, a mi carta, otra para la señorita Fauvette de parte de mi hermano, que aún no sabía escribir. Expliqué a mi hermano mi **proceder**, y nuestra posibilidad de encontrarnos con dos hermanas de nuestra misma edad y prometidas de tan excepcionales nombres de pila. Pude comprobar tristemente que no me había equivocado respecto a la buena educación de Carmen cuando volví a clase, después de haber almorzado con mis padres, que me mimaban y nunca me **reñían**.

Apenas mis compañeros se habían sentado en sus pupitres —mientras que yo, como primero de la clase, me hallaba en la tarima del aula, agachado para coger de un armario los libros para la lectura en voz alta—, entró el director. Los alumnos se levantaron. Llevaba una carta en la mano. **Me flaquearon** las piernas, se me cayeron los libros, y los fui recogiendo mientras que el director hablaba con el profesor. Los alumnos de los primeros bancos se volvían ya hacia mí, **ruborizado** en el fondo del aula, pues oían que se cuchicheaba mi nombre. Por fin, el director me llamó y para reprendermelo **con delicadeza**, sin despertar, creía él, ningún recelo entre los alumnos, me felicitó por haber escrito una carta de doce líneas sin ninguna falta. Me preguntó si la había escrito yo solo, y después me pidió que le acompañase a su despacho. No llegamos hasta allí. Me **repredió** en el patio, bajo el **aguacero**. Lo que más confundió mis principios morales fue que considerase tan grave el haber comprometido a la niña (cuyos padres le habían informado de mi declaración), como el hecho de haber sustraído una hoja de papel de cartas. Me amenazó con enviar aquella carta a mi casa. Le supliqué que no lo hiciera. Cedió, pero advirtiéndome que **guardaría** la carta, y que a la primera **reincidencia** no podría ocultar por más tiempo mi mala conducta.

Aquella mezcla de descarro y de timidez desconcertaba y engañaba a los míos, del mismo modo que en la escuela mi gran facilidad, auténtica pereza, me hacía pasar por un buen alumno.

Volví a clase. El profesor, irónico, me llamó Don Juan. Me sentí sumamente halagado, sobre todo de que aludiera a una obra que yo conocía y mis compañeros no. Su «Buenos días, Don Juan» y mi sonrisa cómplice cambiaron

fléchir doblar, doblarse, flaquear, ablandar

3 *Massager* significa en francés enviado, mensajero.

» et mon sourire entendu transformèrent la classe à mon égard. Peut-être avait-elle déjà su que j'avais chargé un enfant des petites classes de porter une lettre à une « fille », comme disent les écoliers dans leur dur langage. Cet enfant s'appelait *Massager* ; je ne l'avais pas élu d'après son nom, mais, quand même, ce nom m'avait inspiré confiance.

À une heure, j'avais supplié le directeur de ne rien dire à mon père ; à quatre, je brûlais de lui raconter tout. Rien ne m'y obligeait. Je mettrai cet **aveu** sur le compte de la franchise. Sachant que mon père ne se fâcherait pas, j'étais, somme toute, ravi qu'il connût ma prouesse.

J'avouai donc, ajoutant avec orgueil que le directeur m'avait promis une discrétion absolue (comme à une grande personne). Mon père voulait savoir si je n'avais pas forgé de toutes pièces ce roman d'amour. Il vint chez le directeur. Au cours de cette visite, il parla incidemment de ce qu'il croyait être une farce. — Quoi ? dit alors le directeur surpris et très ennuyé ; il vous a raconté cela ? Il m'avait supplié de me taire, disant que vous le tueriez.

Ce mensonge du directeur l'excusait ; il contribuait encore à mon ivresse d'homme. J'y gagnai séance tenante l'estime de mes camarades et des clignements d'yeux du maître. Le directeur cachait sa rancune. Le malheureux ignorait ce que je savais déjà : mon père, choqué par sa conduite, avait décidé de me laisser finir mon année scolaire, et de me reprendre. Nous étions alors au commencement de juin. Ma mère ne voulant pas que cela influât sur mes **prix**, mes couronnes, se réservait de dire la chose, après la distribution. Ce jour venu, grâce à une injustice du directeur qui craignait confusément les suites de son mensonge, seul de la classe, je reçus la couronne d'or que méritait aussi le **prix** d'excellence. Mauvais calcul : l'école y perdit ses deux meilleurs élèves, car le père du prix d'excellence retira son fils.

Des élèves comme nous servaient d'**appeaux** pour en attirer d'autres.

4 Conocido instituto de enseñanza media en París.

Ma mère me jugeait trop jeune pour aller à Henri-IV. Dans son esprit, cela voulait dire : pour prendre le train. Je restai deux ans à la maison et travaillai seul.

Je me promettais des joies sans bornes, car, réussissant à faire en quatre heures le travail que ne fournissaient pas en deux jours mes anciens condiscípulos, j'étais

la opinión de la clase sobre mí. Seguramente ya se habían enterado de que había encargado a un niño de primaria que llevase una carta a una «tía», como dicen los colegiales en su rudo lenguaje. Aquel niño se llamaba *Massager* (3); no lo había elegido por su nombre, pero, en cualquier caso, semejante nombre me había inspirado confianza.

A la una había suplicado al director que no dijera nada a mi padre; a las cuatro ardía en deseos de contárselo todo. Aunque nadie me obligaba a ello, haría aquella **confesión** en honor a la franqueza. Sabiendo que mi padre no se enfadaría, me sentía encantado de que se enterara de mi proeza.

Se lo confesé, pues, añadiendo con orgullo que el director me había prometido una total discreción (como a una persona mayor). Mi padre quería saber si no me había inventado de cabo a rabo aquella historia de amor. Fue a ver al director. Durante aquella visita habló incidentalmente de lo que él consideraba una farsa.—¿Qué?, dijo entonces el director, sorprendido y muy molesto, ¿se lo ha contado? Me había suplicado que me callara, diciéndome que usted le mataría.

Aquella mentira del director suponía una excusa, lo que aumentó mi orgullo de hombre. Me gané al mismo tiempo el aprecio de mis compañeros y los guiños del profesor. El director ocultaba su rencor. Aquel infeliz ignoraba lo que yo ya sabía: mi padre, molesto con su conducta, había decidido dejarme terminar el año escolar y sacarme del colegio. Estábamos entonces a comienzos de junio. Mi madre, que no quería que aquello influyera sobre mis **premios**, sobre mis coronas, esperaba el reparto para dar la noticia. Llegado el día, y gracias a una injusticia del director, que temía confusamente las consecuencias de su mentira, fui el único de la clase que recibió la corona de oro y, por lo tanto, también el premio extraordinario. Cálculo desafortunado: el colegio perdió a sus dos mejores alumnos, pues el padre del premio extraordinario sacó a su hijo.

Alumnos como nosotros servíamos de **reclamo** para atraer a otros.

Mi madre me consideraba demasiado joven todavía para ir al Henri IV (4). En su interior, ello significaba tomar el tren. Me quedé dos años en casa trabajando solo.

Me prometía alegrías sin límite, porque, al conseguir hacer en cuatro horas el trabajo que mis antiguos condiscípulos no hubieran realizado en dos días, me quedaba

libre plus de la moitié du jour. Je me promenais seul au bord de la Marne qui était tellement notre rivière que mes soeurs disaient, en parlant de la Seine, « une Marne ». J'allais même dans le bateau de mon père, malgré sa défense ; mais je ne **ramais** pas, et sans m'avouer que ma peur n'était pas celle de lui désobéir, mais la peur tout court. Je lisais, couché dans ce bateau. En 1913 et 1914, deux cents livres y passent. Point ce que l'on nomme de mauvais livres, mais plutôt les meilleurs, sinon pour l'esprit, du moins pour le mérite. Aussi, bien plus tard, à l'âge où l'adolescent méprise les livres de la Bibliothèque rose, je pris goût à leur charme enfantin, alors qu'à cette époque je ne les aurais voulu lire pour rien au monde.

libre más de la mitad del día. Paseaba solo a orillas del Marne, río que era ya tan nuestro que mis hermanas decían, refiriéndose al Sena, «un Marne». Llegaba incluso a subir a la barca de mi padre, a pesar de su prohibición; pero no me atrevía a **remar**, sin querer confesarme que mi temor no era a desobedecerle, sino miedo, a secas. Leía, tumbado en la barca. Entre 1913 y 1914 desfilaron por allí doscientos libros. Y no eran de los que se consideraban malos libros, más bien al contrario, de los mejores, cuando no por el pensamiento, sí al menos por el mérito. Por eso, mucho más tarde, a la edad en que la adolescencia suele despreciar los libros de la Biblioteca rosa (5), tomé gusto a su encanto infantil, mientras que en aquella época no los hubiera querido leer por nada en el mundo.

5 Colección de novelas de aventuras muy popular en Francia.

Le désavantage de ces récréations alternant avec le travail était de transformer pour moi toute l'année en fausses vacances. Ainsi, mon travail de chaque jour était-il peu de chose, mais, comme, travaillant moins de temps que les autres, je travaillais en plus pendant leurs vacances, ce peu de chose était le **bouchon de liège** qu'un chat garde toute sa vie au bout de la queue, alors qu'il préférerait sans doute un mois de casserole.

El inconveniente de aquellos recreos alternados con el trabajo era que todo el año se transformaba para mí en unas falsas vacaciones. Así, mi trabajo diario era cuestión de poca cosa, pero como, aun trabajando menos tiempo que los demás, lo seguía haciendo durante las vacaciones, aquella poca cosa era como un **corcho** atado a la cola de un gato durante toda la vida, cuando sin duda sería preferible arrastrar una sartén durante un mes.

bouchon de liège corcho flotador

Les vraies vacances approchaient, et je m'en occupais fort peu puisque c'était pour moi le même régime. Le chat regardait toujours le fromage sous la cloche. Mais vint la guerre. Elle brisa la cloche. Les maîtres eurent d'autres chats à **fouetter** et le chat se réjouit.

Las verdaderas vacaciones se acercaban, pero yo me ocupaba bien poco de ellas, puesto que para mí continuaba el mismo régimen. El gato seguía mirando el queso bajo la campana. Pero llegó la guerra. Y la campana se rompió. Los amos tuvieron otros gatos para **fustigar**, y el gato se alegró de ello.

À vrai dire, chacun se réjouissait en France. Les enfants, leurs livres de prix sous le bras, se pressaient devant les affiches. Les mauvais élèves profitaient du désarroi des familles.

A decir verdad, todo el mundo estaba contento en Francia. Los niños, con sus libros de premios bajo el brazo, se apiñaban ante los carteles. Los malos estudiantes se aprovechaban del desconcierto familiar.

Nous allions chaque jour, après dîner, à la gare de J..., à deux kilomètres de chez nous, voir passer les trains militaires. Nous emportions des campanules et nous les lancions aux soldats. Des dames en blouse versaient du vin rouge dans les **bidons** et en répandaient des litres sur le quai **jonché** de fleurs. Tout cet ensemble me laisse un souvenir de feu d'artifice. Et jamais autant de vin gaspillé, de fleurs mortes. Il fallut pavoiser les fenêtres de notre maison.

Todos los días íbamos, después de comer, a la estación de J..., a dos kilómetros de casa, para ver pasar los trenes militares. Nos llevábamos campanulas y se las echábamos a los soldados. Señoras en bata servían vino tinto en las **cantimploras** y derramaban litros y litros sobre el andén **tapizado** de flores. Todo aquello me deja un recuerdo de fuego de artificio. Nunca hubo tanto vino desperdiciado, tantas flores muertas. Tuvimos que engalanar las ventanas de casa.

BIDON 1. Récipient portatif pour les liquides, généralement de métal, que l'on ferme avec un couvercle ou un bouchon. 2. Argot. Récipient dans lequel on peut transporter un repas sur le lieu de travail.

cantimplora. 1. f. sifón, tubo encurvado para sacar líquidos. 2. Recipiente de metal que sirve para enfriar el agua, y es semejante a la garrafa.

JONCHER v. tr. 1. Parsemer* le sol de (un lieu) de branchages, de feuillages, de fleurs... 2. (Le sujet désigne les choses éparses). - Couvrir. Feuilles qui jonchent la terre. Fleurs qui jonchent les marches d'un autel. - esparcir, diseminar, desperdigar

Bientôt, nous n'allâmes plus à J... Mes frères et mes soeurs commençaient d'en vouloir à la guerre, ils la trouvaient longue. Elle leur supprimait le bord de la mer. Habités à se lever tard, il leur fallait acheter

Pronto dejamos de ir a J... Mis hermanos y mis hermanas comenzaban a hartarse de la guerra, les parecía demasiado larga. Les estropeaba la playa. Acostumbrados a levantarse tarde, ahora tenían que ir a com-

les journaux à six heures. Pauvre distraction ! Mais vers le vingt août, ces jeunes monstres reprennent espoir. Au lieu de quitter la table où les grandes personnes s'attardent, ils y restent pour entendre mon père parler de départ. Sans doute n'y aurait-il plus de moyens de transport. Il faudrait voyager très loin à bicyclette. Mes frères plaisaient ma petite soeur. Les roues de sa bicyclette ont à peine quarante centimètres de diamètre : « On te laissera seule sur la route. » Ma soeur sanglote. Mais quel entrain pour astiquer les machines ! Plus de paresse. Ils proposent de réparer la mienne. Ils se lèvent dès l'aube pour connaître les nouvelles. Tandis que chacun s'étonne, je découvre enfin les mobiles de ce patriotisme : un voyage à bicyclette ! jusqu'à la mer ! et une mer plus loin, plus jolie que d'habitude. Ils eussent brûlé Paris pour partir plus vite. Ce qui terrifiait l'Europe était devenu leur unique espoir.

L'égoïsme des enfants est-il différent du nôtre ? L'été, à la campagne, nous maudissons la pluie qui tombe, et les cultivateurs la réclament.

Il est rare qu'un cataclysme se produise sans phénomènes avant-coureurs. L'attentat autrichien, l'orage du procès Caillaux répandaient une atmosphère irrespirable, propice à l'extravagance. Aussi mon vrai souvenir de guerre précède la guerre.

Voici comment :

Nous nous moquions, mes frères et moi, d'un de nos voisins, homme grotesque, nain à barbiche blanche et à capuchon, conseiller municipal, nommé Maréchaud. Tout le monde l'appelait le père Maréchaud. Bien que porte à porte, nous nous défendions de le saluer, ce dont il enrageait si fort, qu'un jour, n'y tenant plus, il nous aborda sur la route et nous dit : « Eh bien ! on ne salue pas un conseiller municipal ? » Nous nous sauvâmes. À partir de cette impertinence, les hostilités furent déclarées. Mais que pouvait contre nous un conseiller municipal ? En revenant de l'école, et en y allant, mes frères tiraient sa sonnette, avec d'autant plus d'audace que le chien, qui pouvait avoir mon âge, n'était pas à craindre.

La veille du 14 juillet 1914, en allant à la rencontre de mes frères, quelle ne fut pas ma surprise de voir un

prar el periódico a las seis de la mañana. ¡Vaya distracción! Pero hacia el veinte de agosto, esos jóvenes monstruos recobran la esperanza. En vez de irse, se quedan a la mesa, donde se entretienen las personas mayores, para oír a mi padre. Sin duda no habría ya medios de transporte. Tendríamos que ir en bicicleta hasta muy lejos. Mis hermanos gastan bromas a mi hermana pequeña. Las ruedas de su bicicleta apenas miden cuarenta centímetros de diámetro: «Te dejaremos sola en la carretera.» Mi hermana solloza. ¡Pero con qué entusiasmo se saca brillo a las bicicletas! Ni rastro de pereza. Me proponen reparar la mía. Se levantan de madrugada para enterarse de las noticias. Mientras todos se asombran, descubro por fin el móvil de semejante patriotismo: ¡un viaje en bicicleta!, ¡hasta el mar!, un mar más lejano, más bello que de costumbre. Hubieran quemado París con tal de salir antes. Lo que aterrorizaba a Europa se había convertido para ellos en la única esperanza.

¿Acaso el egoísmo de los niños es tan diferente del nuestro? Durante el verano, en el campo, maldecimos la lluvia, mientras que los labradores la reclaman.

NO es usual que un cataclismo se produzca sin fenómenos que lo anuncien. El atentado austriaco (6), el escándalo del proceso Caillaux (7), propagaban una atmósfera irrespirable, propicia a la extravagancia. Así pues, mi verdadero recuerdo de guerra precede a la guerra.

Esto es lo que ocurrió:

Mis hermanos y yo solíamos burlarnos de uno de nuestros vecinos, un tipo grotesco, enano de perilla blanca tocado con capucha, concejal de Ayuntamiento, que se llamaba Maréchaud. Todo el mundo le llamaba el tío Maréchaud. Aunque éramos vecinos, no le saludábamos, cosa que le daba tanta rabia, que un día, no aguantando más, nos abordó en la calle y nos dijo: «¿Conque no se saluda a un concejal, eh?» Nos largamos de allí a toda prisa. A partir de aquella impertinencia, las hostilidades fueron manifiestas. Pero, ¿qué podía hacer contra nosotros un concejal? Al ir y al volver del colegio, mis hermanos llamaban a su timbre, con tanta más audacia cuanto que el perro, que podía tener mi edad, no era de temer.

La víspera del 14 de julio de 1914 (8), cuando salía yo al encuentro de mis hermanos, cuál no sería mi sorpresa al ver

6 Alusión a un acontecimiento histórico concreto; el atentado austriaco hace referencia al asesinato del archiduque Francisco Fernando en Sarajevo el 28 de junio de 1915, uno de los acontecimientos decisivos para el desencadenamiento de la Primera Guerra Mundial.

7 Joseph Caillaux, ministro de Finanzas, hubo de dimitir de su cargo a principios de 1914, tras el asesinato por parte de su esposa del director de *Le Figaro*, Gastón Calmette, quien estaba llevando a cabo una tenaz campaña de desprestigio contra ellos. El juicio y la posterior absolución de su esposa fueron muy sonados en la Francia de la época. Posteriormente, durante la guerra, Caillaux fue acusado de colaboracionismo.

8 El 14 de julio se conmemora la toma de la Bastilla en 1789, que supuso la primera intervención directa de las masas populares en el curso de la Revolución francesa. Es el día de la fiesta nacional en Francia.

attroupement devant la grille des Maréchaud. Quelques tilleuls élagués cachaient mal leur villa au fond du jardin. Depuis deux heures de l'après-midi, leur jeune bonne étant devenue folle se réfugiait sur le toit et refusait de descendre. Déjà les Maréchaud, épouvantés par le scandale, avaient clos leurs volets, si bien que le tragique de cette folle sur un toit s'augmentait de ce que la maison parût abandonnée. Des gens criaient, s'indignaient que ses maîtres ne fissent rien pour sauver cette malheureuse. Elle titubait sur les tuiles, sans, d'ailleurs, avoir l'air d'une ivrogne. J'eusse voulu pouvoir rester là toujours, mais notre bonne, envoyée par ma mère, vint nous rappeler au travail. Sans cela, je serais privé de fête. Je partis la mort dans l'âme, et priant Dieu que la bonne fût encore sur le toit, lorsque j'irais chercher mon père à la gare.

Elle était à son poste, mais les rares passants revenaient de Paris, se dépêchaient pour rentrer dîner, et ne pas manquer le bal. Ils ne lui accordaient qu'une minute distraite.

Du reste, jusqu'ici, pour la bonne, il ne s'agissait encore que de répétition plus ou moins publique. Elle devait **débuter** le soir, selon l'usage, les girandoles lumineuses lui formant une véritable rampe. Il y avait à la fois celle de l'avenue et celles du jardin, car les Maréchaud, malgré leur absence **feinte**, n'avaient osé se dispenser d'illuminer, comme notables. Au fantastique de cette maison du crime, sur le toit de laquelle se promenait, comme sur un pont de navire **pavoisé**, une femme aux cheveux flottants, contribuait beaucoup la voix de cette femme : inhumaine, gutturale, d'une douceur qui donnait la chair de poule.

Les pompiers d'une petite commune étant des « volontaires », ils s'occupent tout le jour d'autre chose que de pompes. C'est le laitier, le pâtissier, le serrurier, qui, leur travail fini, viendront éteindre l'incendie, s'il ne s'est pas éteint de lui-même. Dès la mobilisation, nos pompiers formèrent en outre une sorte de milice mystérieuse faisant des patrouilles, des manoeuvres et des rondes de nuit. Ces braves arrivèrent enfin et **fendirent** la foule.

Une femme s'avança. C'était l'épouse d'un conseiller municipal, adversaire de Maréchaud, et qui, depuis quelques

un **grupo de gente** delante de la verja de los Maréchaud. Unos cuantos tilos podados dejaban ver su villa al fondo del jardín. Desde las dos de la tarde, su joven criada, que se había vuelto loca, se había subido al tejado y se negaba a bajar. Los Maréchaud, horrorizados por el escándalo, habían cerrado los postigos, de manera que el trágico efecto de ver a aquella loca sobre el tejado aumentaba, al parecer que la casa estaba abandonada. Algunas personas gritaban, indignadas de que los señores no hicieran nada para salvar a esa desgraciada. Ella titubeaba sobre las tejas, sin llegar a dar la impresión de estar borracha. Me hubiera gustado quedarme allí para siempre, pero nuestra criada, enviada por mi madre, vino a devolvernos a nuestros deberes. Si no, me quedaría sin fiesta. Me fui de allí con el alma en los pies, rogando a Dios que la criada siguiese todavía sobre el tejado cuando fuera a buscar a mi padre a la estación.

Y seguía en su puesto, pero los escasos transeúntes que volvían de París se apresuraban para llegar pronto a cenar y no perderse el baile. No le concedían más que un minuto de indiferencia. Tan sólo le dirigían una mirada distraída.

Por lo demás, para la criada sólo se trataba hasta entonces de un ensayo más o menos público. Debía **debutar** por la noche, según la costumbre, con los surtidores luminosos a modo de verdaderas candilejas. Estaban encendidos tanto los surtidores de la avenida como los del jardín, pues los Maréchaud, pese a su ausencia **fingida**, no se habían atrevido, como notables que eran, a dejarlo a oscuras. A lo fantástico de aquella casa del crimen, sobre cuyo tejado se paseaba, como sobre el puente de un navío **empavesado**, una mujer de cabellos ondulantes, contribuía mucho la voz de esa mujer: inhumana, gutural, de una dulzura que ponía la carne de gallina.

Como los bomberos de un pequeño municipio son « voluntarios », durante todo el día se ocupan de lo que no son bombas de incendio. Se trata del lechero, del pastelero, del cerrajero, quienes, una vez terminado su trabajo, irán a apagar el fuego, si es que no se ha extinguido por sí solo. Desde la movilización, nuestros bomberos habían formado, además, una especie de milicia misteriosa que hacía patrouilles, maniobras y rondas nocturnas. Por fin llegaron esos valientes, **abriéndose paso** entre la multitud.

Una mujer se acercó a ellos. Era la esposa de un concejal, adversario de Maréchaud, y que, desde hacía algunos mi-

minutes, s'apitoyait bruyamment sur la folle. Elle fit des recommandations au capitaine : « Essayez de la prendre par la douceur ; elle en est tellement privée, la pauvre petite, dans cette maison où on la bat. Surtout, si c'est la crainte d'être renvoyée, de se trouver sans place, qui la fait agir, dites-lui que je la prendrai chez moi. Je lui doublerai ses **gages**. »

Cette charité bruyante produisit un effet médiocre sur la foule. La dame l'ennuyait. On ne pensait qu'à la capture. Les pompiers, au nombre de six, escaladèrent la grille, cernèrent la maison, grimpant de tous les côtés. Mais à peine l'un d'eux apparut-il sur le toit, que la foule, comme les enfants à Guignol, se mit à vociférer, à prévenir la victime.

— Taisez-vous donc ! criait la dame, ce qui excitait les « En voilà un ! En voilà un ! » du public. À ces cris, la folle, s'armant de tuiles, en envoya une sur le casque du pompier parvenu au faite. Les cinq autres redescendirent aussitôt. Tandis que les tirs, les manèges, les baraques, place de la Mairie, se lamentaient de voir si peu de clientèle, une nuit où la recette devait être fructueuse, les plus hardis voyous escaladaient les murs et se pressaient sur la pelouse pour suivre la chasse. La folle disait des choses que j'ai oubliées, avec cette profonde mélancolie résignée que donne aux voix la certitude qu'on a raison, que tout le monde se trompe. Les voyous, qui préféraient ce spectacle à la foire, voulaient cependant combiner les plaisirs. Aussi, tremblant que la folle fût prise en leur absence, couraient-ils faire vite un tour de chevaux de bois. D'autres, plus sages, installés sur les branches des tilleuls, comme pour la revue de Vincennes, se contentaient d'allumer des feux de Bengale, des pétards.

On imagine l'angoisse du couple Maréchaud, chez soi, enfermé au milieu de ce bruit et de ces lueurs.

Le conseiller municipal, époux de la dame charitable, grimpé sur un petit mur de la grille, improvisait un discours sur la couardise des propriétaires. On l'applaudit.

Croyant que c'était elle qu'on applaudissait, la folle saluait, un paquet de tuiles sous chaque bras, car elle en jetait une chaque fois que **miroitait** un casque. De sa voix inhumaine, elle remerciait qu'on l'eût enfin comprise. Je pensai à quelque fille, capitaine corsaire, restant seule sur son

nutos, se compadecía ruidosamente de la loca. Dio algunos consejos al capitán: «Trate de cogerla con dulzura; está tan privada de ella, la pobre, en esta casa donde se la maltrata. Y sobre todo, si lo que le hace obrar así es el miedo a ser despedida, de encontrarse sin trabajo, díganle que la emplearé en mi casa. Que le doblaré el **sueldo**.»

Esa caridad tan ruidosa produjo escaso efecto en la multitud. Aquella señora les molestaba. Tan sólo se pensaba en la captura. Los bomberos, seis en total, escalaron la verja y rodearon la casa, trepando por todos sitios. Pero apenas uno de ellos apareció sobre el tejado, la multitud, como los niños en el guiñol, se puso a vociferar para prevenir a la víctima.

—¡Callaos! —gritaba la señora, lo cual excitaba aún más los «¡ahí va uno!» del público. Ante los gritos, la loca, armándose de tejas, lanzó una sobre el casco del bombero que había llegado a la techumbre. Los otros cinco bajaron rápidamente. Mientras que, en la plaza del Ayuntamiento, los propietarios de los tiros al blanco, de los tiouvivos, de las barracas, se lamentaban de ver tan poca clientela, en una noche en la que los ingresos debían ser fructíferos, los golfos más atrevidos escalaban los muros y se aglomeraban en el césped para presenciar la caza. La loca decía cosas que he olvidado, con esa profunda melancolía resignada que confiere a la voz ese convencimiento de que se tiene razón, de que todo el mundo está equivocado. Los golfos, que preferían ese espectáculo a la feria, querían, sin embargo, compaginar las diversiones. Por eso, temerosos de que apresaran a la loca en su ausencia, corrían a dar rápidamente una vuelta en los caballitos. Otros, más sensatos, instalados en las ramas de los tilos como para la parada de Vincennes, se contentaban con quemar luces de Bengala y cohetes.

Puede imaginarse la angustia del matrimonio Maréchaud, en su casa, encerrado en medio del ruido y de los resplandores.

El concejal marido de la señora caritativa improvisaba, subido al pequeño muro de la verja, un discurso sobre la cobardía de los propietarios. Se le aplaudió.

Creyendo que era a ella a quien aplaudían, la loca saludaba con un montón de tejas en cada brazo, arrojando una cada vez que **brillaba** un casco. Agradecía, con su voz inhumana, que al fin se la hubiese comprendido. Tuve la imagen de una mujer, capitán pirata, que permanece sola en su

1. SOMBRER v. intr. 1. (D'un bateau). Cesser de flotter, s'enfoncer dans l'eau, faire naufrage. 2. (1830). Fig. Echouer, disparaître.

bateau qui **sombre**.

La foule se dispersait, un peu lasse. J'avais voulu rester avec mon père, tandis que ma mère, pour assouvir ce besoin de mal au coeur qu'ont les enfants, conduisait les siens au manège en montagnes russes. Certes, j'éprouvais cet étrange besoin plus vivement que mes frères. J'aimais que mon coeur batte plus vite et irrégulièrement. Ce spectacle, d'une poésie profonde, me satisfaisait davantage. « Comme tu es pâle », avait dit ma mère. Je trouvai le prétexte des feux de Bengale. Ils me donnaient, dis-je, une couleur verte.

— Je crains tout de même que cela l'impressionne trop, dit-elle à mon père. — Oh, répondit-il, personne n'est plus insensible. Il peut regarder n'importe quoi, sauf un lapin qu'on **écorche**. Mon père disait cela pour que je restasse. Mais il savait que ce spectacle me bouleversait. Je sentais qu'il le bouleversait aussi. Je lui demandai de me prendre sur ses épaules pour mieux voir. En réalité, j'allais m'évanouir, mes jambes ne me portaient plus.

Maintenant, on ne comptait qu'une vingtaine de personnes. Nous entendîmes les clairons. C'était la retraite aux flambeaux.

Cent torches éclairaient soudain la folle, comme, après la lumière douce des rampes, le magnésium éclate pour photographier une nouvelle étoile. Alors, agitant ses mains en signe d'adieu, et croyant à la fin du monde, ou simplement qu'on allait la prendre, elle se jeta du toit, brisa la marquise dans sa chute, avec un fracas épouvantable, pour venir s'aplatir sur les marches de pierre. Jusqu'ici j'avais essayé de supporter tout, bien que mes oreilles **tintassent** et que le coeur me manquât. Mais quand j'entendis des gens crier : « Elle vit encore », je tombai, sans connaissance, des épaules de mon père.

Revenu à moi, il m'entraîna au bord de la Marne. Nous y restâmes très tard, en silence, allongés dans l'herbe.

Au retour, je crus voir derrière la grille une silhouette blanche, le fantôme de la bonne ! C'était le père Maréchaud en bonnet de coton, contemplant les dégâts, sa marquise, ses tuiles, ses pelouses, ses massifs, ses marches couvertes de sang, son prestige détruit.

Si j'insiste sur un tel épisode, c'est

barco a medio hundir.

La multitud se dispersaba ya, un poco cansada. Yo había querido quedarme con mi padre, mientras mi madre, para satisfacer esa necesidad de mareo que tienen los niños, llevaba a los suyos de los tiovivos a las montañas rusas. En realidad, yo sentía esa extraña necesidad más vivamente que mis hermanos. Me gustaba que mi corazón latiera rápida e irregularmente. Aquel espectáculo, de una profunda poesía, me satisfacía más. «Que pálido estás», había dicho mi madre. Encontré el pretexto de las luces de Bengala. Me daban, dije, un color verde.

—De todos modos, temo que esto le impresione demasiado —le dije a mi padre.

—¡Oh! —respondió él—, no conozco a nadie más insensible. Puede contemplar lo que sea, salvo ver **desollar** a un conejo.

Mi padre decía eso para que me quedara. Pero sabía que el espectáculo me trastornaba. Yo notaba que también le afectaba a él. Le pedí que me subiera en sus hombros para ver mejor. En realidad, iba a desvanecerme, mis piernas ya no me sostenían.

Ahora ya no quedaban más de veinte personas. Oímos las cornetas. Anunciaban el desfile de las antorchas.

Cien antorchas alumbraban de repente a la loca, como cuando, tras la delicada luz de las candilejas, el magnesio estalla para fotografiar a una nueva estrella. Entonces, agitando sus manos en señal de despedida y creyendo que era el fin del mundo, o, simplemente, que la iban a coger, se arrojó del tejado, rompió la marquesina en su caída, con un estrépito espantoso, para venir a aplastarse contra los escalones de piedra. Hasta entonces había tratado de soportarlo todo aunque me **zumbaran** los oídos y el corazón me fallara. Pero cuando oí que algunos gritaban: «Todavía vive», me caí de los hombros de mi padre, sin conocimiento.

Cuando volví en mí, me llevó a la orilla del Marne. Nos quedamos allí hasta muy tarde, en silencio, tendidos sobre la hierba.

A la vuelta, me pareció ver detrás de la verja una silueta blanca, ¡el fantasma de la criada! Era el tío Maréchaud con el gorro de dormir contemplando los desperfectos, su marquesina, sus tejas, su césped, sus macizos, sus escalones cubiertos de sangre, su prestigio destruido.

Si insisto sobre un episodio semejante

qu'il fait comprendre mieux que tout autre l'étrange période de la guerre, et combien, plus que le pittoresque, me frappait la poésie des choses.

es porque hace comprender mejor qué cualquier otro el extraño periodo de la guerra, y cómo me impresionaba, más que lo pintoresco, la poesía de las cosas.

9 Meaux: en la ribera del Marne, ciudad próxima a París.

10 Ulanos: soldados que sirvieron como mercenarios en Polonia, Prusia, Austria y Francia hasta 1918. En algunos ejércitos europeos se da tal nombre a los regimientos de lanceros a caballo.

11 Ciudad a orillas del Marne, entre Meaux y París.

Nous entendîmes le canon. On se battait près de Meaux. On racontait que des **uhlans** avaient été capturés près de Lagny, à quinze kilomètres de chez nous. Tandis que ma tante parlait d'une amie, enfuie dès les premiers jours, après avoir enterré dans son jardin des pendules, des boîtes de sardines, je demandai à mon père le moyen d'emporter nos vieux livres ; c'est ce qu'il me coûtait le plus de perdre.

OÍMOS el cañonazo. Se combatía cerca de Meaux (9). Se decía que habían capturado a unos **ulanos** (10) cerca de Lagny (11), a quince kilómetros de casa. Mientras mi tía hablaba de una amiga, que había huido desde los primeros días de la guerra después de haber enterrado en su jardín relojes de péndulo y latas de sardinas, pregunté a mi padre qué medio había para trasladar nuestros viejos libros; era lo que más me costaría perder.

12 En septiembre de 1914 se logra detener el avance del ejército alemán en la batalla del Marne. Gracias a la ofensiva francesa dirigida por el general Joffre, fracasa el plan estratégico alemán, que pretendía anular a Francia con la mayor rapidez.

Enfin, au moment où nous nous apprêtions à la fuite, les journaux nous apprennent que c'était inutile.

Finalmente, en el momento en que nos disponíamos a la huida, los periódicos nos convencieron de que era inútil (12).

Mes soeurs, maintenant, allaient à J... porter des paniers de poires aux blessés. Elles avaient découvert un dédommagement, médiocre, il est vrai, à tous leurs beaux projets écroulés. Quand elles arrivaient à J..., les paniers étaient presque vides !

Mis hermanas iban ahora a J... a llevar cestos de peras a los heridos. Habían descubierto una compensación, mediocre, a decir verdad, a todos sus hermosos proyectos truncados. Cuando llegaban a J..., ¡los cestos estaban casi vacíos!

Je devais entrer au lycée Henri-IV ; mais mon père préféra me garder encore un an à la campagne. Ma seule distraction de ce morne hiver fut de courir chez notre marchande de journaux, pour être sûr d'avoir un exemplaire du *Mot*, journal qui me plaisait et paraissait le samedi. Ce jour-là, je n'étais jamais levé tard.

Me correspondía entrar en el liceo Henri IV; pero mi padre prefirió retenerme un año más en el campo. Durante aquel triste invierno mi única distracción era la de ir corriendo a casa de nuestro vendedor de periódicos, para estar seguro de conseguir un ejemplar del *Mot* (13), un periódico que me gustaba y que aparecía los sábados. Esos días nunca me levantaba tarde.

13 *Le Mot*: periódico editado por Jean Cocteau y Paul Iribe que aparece entre noviembre de 1914 y julio de 1915.

Mais le printemps arriva, qu'égayèrent mes premières incartades. Sous prétexte de quêtes, ce printemps, plusieurs fois, je me promenai, endimanché, une jeune personne à ma droite. Je tenais le tronc ; elle, la corbeille d'insignes. Dès la seconde quête, des confrères m'apprirent à profiter de ces journées libres où l'on me jetait dans les bras d'une petite fille. Dès lors, nous nous empressions de recueillir, le matin, le plus d'argent possible, remettions à midi notre récolte à la dame patronnesse et allions toute la journée polissonner sur les coteaux de Chennevières. Pour la première fois, j'eus un ami. J'aimais à **quêter** avec sa soeur. Pour la première fois, je m'entendais avec un garçon aussi précoce que moi, admirant même sa beauté, son effronterie. Notre mépris commun pour ceux de notre âge nous rapprochait encore. Nous seuls, nous jugions capables de comprendre les choses ; et, enfin, nous

Pero llegó la primavera, amenizada por mis primeras locuras. Bajo el pretexto de ir a postular, aquella primavera salí muy a menudo a pasear, endomingado y con una jovencita a mi derecha. Yo llevaba el cepillo. Ella la bandeja con las insignias. Desde la segunda cuestación, unos compañeros me enseñaron a aprovechar bien aquellos días de libertad en los que se me arrojaba en brazos de alguna niña. A partir de entonces, nos apresurábamos a recaudar el mayor dinero posible por la mañana, entregábamos a mediodía nuestra colecta a la dama patrocinadora y nos íbamos el resto del día a golfear por las praderas de Chennevières. Por primera vez tuve un amigo. Me gustaba ir a **postular** con su hermana. Por vez primera me entendía con un muchacho tan precoz como yo, e incluso admiraba su belleza, su desvergüenza. Nuestro común desprecio por los de nuestra edad nos unía aún más. Nos considerábamos los únicos capaces de comprender las cosas y, ade-

seuls, nous trouvions dignes des femmes. Nous nous croyions des hommes. Par chance, nous n'allions pas être séparés. René allait au lycée Henri-IV, et je serais dans sa classe, en troisième. Il ne devait pas apprendre le grec ; il me fit cet extrême sacrifice de convaincre ses parents de le lui laisser apprendre. Ainsi nous serions toujours ensemble. Comme il n'avait pas fait sa première année, c'était s'obliger à des répétitions particulières. Les parents de René n'y comprirent rien, qui, l'année précédente, devant ses supplications, avaient consenti à ce qu'il n'étudiât pas le grec. Ils y **virent** l'effet de ma bonne influence, et, s'ils supportaient ses autres camarades, j'étais, du moins, le seul ami qu'ils approuvassent.

Pour la première fois, nul jour des vacances de cette année ne me fut **pesant**. Je connus donc que personne n'échappe à son âge, et que mon dangereux mépris s'était fondu comme glace dès que quelqu'un avait bien voulu prendre garde à moi, de la façon qui me convenait. Nos communes avances **raccourcirent** de moitié la route que l'orgueil de chacun de nous avait à faire.

Le jour de la rentrée des classes, René me fut un guide précieux.

Avec lui tout me devenait plaisir, et moi qui, seul, ne pouvais avancer d'un pas, j'aimais faire à pied, deux fois par jour, le trajet qui sépare Henri-IV de la gare de la Bastille, où nous prenions notre train.

Trois ans passèrent ainsi, sans autre amitié et sans autre espoir que les **polissonneries** du jeudi – avec les petites filles que les parents de mon ami nous fournissaient innocemment, invitant ensemble à goûter les amis de leur fils et les amies de leur fille –, menues faveurs que nous **dérobiions**, et qu'elles nous dérobaient, sous prétexte de jeux à **gages**.

La belle saison venue, mon père aimait à nous emmener, mes frères et moi, dans de longues promenades. Un de nos buts favoris était Ormesson, et de suivre le Morbras, rivière large d'un mètre, traversant des prairies où poussent des fleurs qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, et dont j'ai oublié le nom. Des touffes de cresson ou de menthe cachent au pied qui se hasarde l'endroit où commence l'eau. La rivière charrie au printemps des milliers

más, nos creíamos los únicos dignos de mujeres. Nos creíamos hombres. Por fortuna no íbamos a estar separados. René iba ya al liceo Henri IV, y yo estaría en su clase, en cuarto. Él no tenía que estudiar griego; pero hizo por mí el gran sacrificio de convencer a sus padres para que le dejaran estudiarlo. Así, estaríamos siempre juntos. Como no había hecho el primer curso, aquello le obligaba a recibir clases particulares. Los padres de René no comprendieron nada, pues el año anterior tan sólo por las súplicas de éste habían consentido en que no estudiase griego. **Vieron** en ello el efecto de mi buena influencia, y, si bien soportaban a sus otros compañeros, yo era, sin duda, el único amigo que contaba con su aprobación.

Por primera vez, aquel año no me resultó **aburrido** ningún día de vacaciones. Me di cuenta, por tanto, de que nadie escapa a su edad, y de que mi peligroso desprecio se había fundido como el hielo desde que alguien se había ocupado de mí de la forma en que a mí me convenía. Nuestros progresos comunes **acortaron** a la mitad el camino que nuestro mutuo orgullo había de recorrer.

El primer día de clase, René fue para mí un guía inestimable.

Con él todo se me hacía agradable, y yo, que no podía dar un paso solo, gustaba de hacer ahora a pie, dos veces al día, el trayecto que separa el Henri IV de la estación de la Bastilla, donde tomábamos el tren.

Así transcurrieron tres años, sin más amistad y sin más esperanza que las **diabluras** de los jueves (14) —con las niñas que los padres de mi amigo nos proporcionaban inocentemente, invitando al mismo tiempo a merendar a los amigos de su hijo y a las amigas de su hija—, pequeños favores que nosotros **obteníamos** y ellas obtenían de nosotros, bajo el pretexto de jugar a **las prendas**.

LLEGADO el buen tiempo, a mi padre le gustaba llevarnos, a mis hermanos y a mí, a dar largos paseos. Uno de nuestros objetivos favoritos era Ormesson, así como seguir el curso del Morbras, arroyo de un metro de ancho que atravesaba praderas donde crecen flores que no se encuentran en ningún otro sitio y cuyo nombre he olvidado. Matas de berro o de menta ocultan el lugar donde nace el agua al pie que se aventura. El arroyo arrastra en primavera miles

14 Los escolares franceses no tenían clase los jueves.

de pétales blancs et roses. Ce sont les aubépines.

Un dimanche d'avril 1917, comme cela nous arrivait souvent, nous prîmes le train pour La Varenne, d'où nous devions nous rendre à pied à Ormesson. Mon père me dit que nous retrouverions à La Varenne des gens agréables, les Grangier. Je les connaissais pour avoir vu le nom de leur fille, Marthe, dans le catalogue d'une exposition de peinture. Un jour, j'avais entendu mes parents parler de la visite d'un M. Grangier. Il était venu, avec un carton rempli des oeuvres de sa fille, âgée de dix-huit ans. Marthe était malade. Son père aurait voulu lui faire une surprise : que ses aquarelles figurassent dans une exposition de charité dont ma mère était présidente. Ces aquarelles étaient sans nulle recherche ; on y sentait la bonne élève de cours de dessin, tirant la langue, **léchant** les pinceaux.

Sur le quai de la gare de La Varenne, les Grangier nous attendaient. M. et Mme Grangier devaient être du même âge, approchant de la cinquantaine. Mais Mme Grangier paraissait l'aînée de son mari ; son inélégance, sa taille courte, firent qu'elle me déplut au premier coup d'oeil.

Au cours de cette promenade, je devais remarquer qu'elle fronçait souvent les sourcils, ce qui couvrait son front de rides auxquelles il fallait une minute pour disparaître. Afin qu'elle eût tous les motifs de me déplaire, sans que je me reprochasse d'être injuste, je souhaitais qu'elle employât des façons de parler assez communes. Sur ce point, elle me déçut.

Le père, lui, avait l'air d'un brave homme, ancien sous-officier, adoré de ses soldats. Mais où était Marthe ? Je tremblais à la perspective d'une promenade sans autre compagnie que celle de ses parents. Elle devait venir par le prochain train, « dans un quart d'heure, expliqua Mme Grangier, n'ayant pu être prête à temps. Son frère arriverait avec elle ».

Quand le train entra en gare, Marthe était debout sur le marchepied du wagon. « Attends bien que le train s'arrête », lui cria sa mère... Cette imprudente me charma.

Sa robe, son chapeau, très simples, prouvaient son peu d'estime pour l'opinion des inconnus. Elle donnait la main à un petit garçon qui paraissait avoir onze ans. C'était son frère, enfant pâle,

de pétalos blancos y rosados. Son los espinos.

Un domingo de abril de 1917, como solíamos hacer a menudo, tomamos el tren para La Varenne, desde donde teníamos que ir andando a Ormesson. Mi padre me dijo que en La Varenne nos encontraríamos con unas personas muy agradables, los Grangier. Yo ya los conocía, porque había visto el nombre de su hija, Marthe, en el catálogo de una exposición de pintura. Un día había oído hablar a mis padres de la visita de un cierto señor Grangier. Vino, en efecto, con un cartapacio lleno de pinturas de su hija, que tenía dieciocho años. Marthe estaba enferma. Su padre quería darle una sorpresa: que sus acuarelas figurasen en una exposición benéfica que mi madre presidía. Eran unas acuarelas sin pretensión alguna; dejaban adivinar a la alumna aventajada de la clase de dibujo, sacando la lengua, **chupando** sus pinceles.

En el andén de la estación de La Varenne los Grangier nos estaban esperando. El señor y la señora Grangier debían de ser de la misma edad, rozando los cincuenta. Pero la señora Grangier parecía mayor que su marido; su aspecto ordinario y su baja estatura hicieron que me desagradase al primer vistazo.

En el transcurso de aquel paseo pude darme cuenta de que fruncía el ceño a menudo, lo que hacía que su frente se cubriese de arrugas que tardaban al menos un minuto en desaparecer. Y para que, sin tener que reprocharme el ser injusto con ella, no me faltase ningún motivo de desagrado, estaba deseando que hablase vulgarmente. A este respecto me decepcionó.

El padre, por su parte, tenía aspecto de buena persona, antiguo suboficial adorado por sus soldados. Pero, ¿dónde estaba Marthe? Me estremecía ante la perspectiva de un paseo sin más compañía que la de sus padres. Había de llegar en el próximo tren, «dentro de un cuarto de hora, explicó la señora Grangier, ya que no había podido estar lista a tiempo. Su hermano vendrá con ella».

Cuando el tren entró en la estación, Marthe estaba de pie sobre el estribo del vagón. «Espera a que el tren se pare», le gritó su madre... Aquella imprudente me encantó.

Su vestido, su sombrero, muy sencillos, demostraban la poca importancia que concedía a la opinión de los desconocidos. Llevaba de la mano a un niño, que parecía tener once años. Era su hermano, un muchacho

aux cheveux d'albinos, et dont tous les gestes trahissaient la maladie.

Sur la route, Marthe et moi marchions en tête. Mon père marchait derrière, entre les Grangier.

Mes frères, eux, bâillaient avec ce nouveau petit camarade **chétif**, à qui l'on défendait de courir.

Comme je complimentais Marthe sur ses aquarelles, elle me répondit modestement que c'étaient des études. Elle n'y attachait aucune importance. Elle me montrerait mieux, des fleurs « stylisées ». Je jugeai bon, pour la première fois, de ne pas lui dire que je trouvais ces sortes de fleurs ridicules.

Sous son chapeau, elle ne pouvait bien me voir. Moi, je l'observais.

— Vous ressemblez peu à madame votre mère, lui dis-je. C'était un **madrigal**. — On me le dit quelquefois ; mais, quand vous viendrez à la maison, je vous montrerai des photographies de maman lorsqu'elle était jeune, je lui ressemble beaucoup. Je fus attristé de cette réponse, et je priai Dieu de ne point voir Marthe quand elle aurait l'âge de sa mère.

Voulant dissiper le malaise de cette réponse pénible, et ne comprenant pas que, pénible, elle ne pouvait l'être que pour moi, puisque heureusement Marthe ne voyait point sa mère avec mes yeux, je lui dis :

— Vous avez tort de vous coiffer de la sorte, les cheveux lisses vous iraient mieux. Je restai terrifié, n'ayant jamais dit pareille chose à une femme. Je pensais à la façon dont j'étais coiffé, moi.

— Vous pourrez le demander à maman (comme si elle avait besoin de se justifier !) ; d'habitude, je ne me coiffe pas si mal, mais j'étais déjà en retard et je craignais de manquer le second train. D'ailleurs, je n'avais pas l'intention d'ôter mon chapeau. « Quelle fille était-ce donc, pensais-je, pour admettre qu'un gamin la **querelle** à propos de ses mèches ? »

J'essayais de deviner ses goûts en littérature ; je fus heureux qu'elle connût Baudelaire et Verlaine, charmé de la façon dont elle aimait Baudelaire, qui n'était pourtant pas la mienne. J'y discernais une révolte. Ses parents avaient fini par admettre ses goûts. Marthe leur en voulait que ce fût par

cho pálido, con el cabello albino, cuyos gestos revelaban su enfermedad.

Por el camino, Marthe y yo íbamos en cabeza. Mi padre iba detrás, entre los Grangier.

Mis hermanos, por su parte, no hacían sino bostezar en compañía de su nuevo y **enclenque** amiguito, a quien le estaba prohibido correr.

Al felicitar a Marthe por sus acuarelas, me respondió modestamente que sólo eran unos bocetos. No les concedía ninguna importancia. Ya me enseñaría algo mejor, unas flores « estilizadas ». Consideré oportuno, al menos de momento, no decirle que aquel tipo de flores me parecía ridículo.

Bajo su sombrero no podía verme bien. Yo, sin embargo, la observaba con atención.

—No se parece usted mucho a su madre —le dije. Era un **piropo**.

—Sí, me lo dicen a veces, pero cuando venga usted a casa le enseñaré las fotografías de mamá cuando era joven, me parezco mucho a ella.

Aquella respuesta me entristeció y rogué a Dios que no me permitiera ver a Marthe cuando tuviese la edad de su madre.

Como quería disipar el malestar producido por esa penosa respuesta, sin comprender que tan sólo resultaba penosa para mí, pues Marthe, afortunadamente, no veía a su madre con mis ojos, le dije:

—Hace usted mal peinándose así, el pelo liso le sentaría mejor.

Me quedé horrorizado, ya que nunca había dicho algo semejante a una mujer. Pensé en cómo iba yo mismo peinado.

—Puede usted preguntarle a mamá (¿como si tuviera necesidad de justificarse!) ; habitualmente, no me peino tan mal, pero hoy iba ya con tanto retraso que temí perder el segundo tren. Además no tenía intención de quitarme el sombrero.

«¿Qué clase de chica es ésta, pensé, que admite que un muchacho la **regañe** por su pelo?»

Intenté averiguar sus gustos literarios; me alegró mucho que conociese a Baudelaire y a Verlaine, y me encantó su manera de apreciar a Baudelaire, que, sin embargo, no se correspondía con la mía. Intuí en ello algo de rebeldía. Sus padres habían terminado por aceptar sus gustos. Y Marthe les reprochaba que lo hubieran he-

CHÉTIF- 1. (Animés). De faible constitution; d'apparence débile.- 2. (Choses). Littér. Sans valeur, insuffisant.

puny 1 undersized. 2 weak, feeble. 3 petty, enclenque; endeble (chétif), weak, insignificante, mezquina, canijo

tendresse. Son fiancé, dans ses lettres, lui parlait de ce qu'il lisait, et s'il lui conseillait certains livres, il lui en défendait d'autres. Il lui avait défendu *Le fleurs du mal*. Désagréablement surpris d'apprendre qu'elle était fiancée, je me réjouis de savoir qu'elle désobéissait à un soldat assez nigaud pour craindre Baudelaire. Je fus heureux de sentir qu'il devait souvent choquer Marthe. Après la première surprise désagréable, je me félicitai de son étroitesse, d'autant mieux que j'eusse craint, s'il avait lui aussi goûté *Les Fleurs du mal*, que leur futur appartement ressemblât à celui de *La Mort des amants*. Je me demandai ensuite ce que cela pouvait bien me faire.

Son fiancé lui avait aussi défendu les académies de dessin. Moi qui n'y allais jamais, je lui proposai de l'y conduire, ajoutant que j'y travaillais souvent. Mais, craignant ensuite que mon mensonge fût découvert, je la priai de n'en point parler à mon père. Il ignorait, dis-je, que je manquais des cours de gymnastique pour me rendre à la Grande-Chaumière. Car je ne voulais pas qu'elle pût se figurer que je cachais l'académie à mes parents, parce qu'ils me défendaient de voir des femmes nues. J'étais heureux qu'il se fit un secret entre nous, et moi, timide, me sentais déjà tyrannique avec elle.

J'étais fier aussi d'être préféré à la campagne, car nous n'avions pas encore fait allusion au décor de notre promenade. Quelquefois ses parents l'appelaient : « Regarde, Marthe, à ta droite, comme les **coteaux** de Chennevières sont jolis », ou bien, son frère s'approchait d'elle et lui demandait le nom d'une fleur qu'il venait de cueillir. Elle leur accordait d'attention distraite juste assez pour qu'ils ne se fâchassent point.

Nous nous assîmes dans les prairies d'Ormesson. Dans ma candeur, je regrettais d'avoir été si loin, et d'avoir tellement précipité les choses. « Après une conversation moins sentimentale, plus naturelle, pensai-je, je pourrais **éblouir** Marthe, et m'attirer la bienveillance de ses parents, en racontant le passé de ce village. » Je m'en abstins. Je croyais avoir des raisons profondes, et pensais qu'après tout ce qui s'était passé, une conversation tellement en dehors de nos inquiétudes communes ne pourrait que rompre le charme. Je croyais qu'il s'était passé des choses graves. C'était d'ailleurs vrai, simplement, je le sus dans la suite, parce que Marthe avait **faussé** notre conversation dans le même sens que moi. Mais moi qui ne pouvais m'en rendre compte, je me

cho por cariño. Su prometido, en sus cartas, le hablaba de lo que leía, y si bien le aconsejaba algunos libros, también le prohibía otros. Le había prohibido *Les fleurs du mal* (15). Desagradablemente sorprendido al enterarme de que estaba prometida, me alegré saber que desobedecía a un soldado tan simple como para temer a Baudelaire. Me alegré también al pensar que debía contrariar a menudo a Marthe. Tras la primera sorpresa desagradable, me alegré de su estrechez de miras, tanto más cuanto que si a él le hubiese gustado también *Les fleurs du mal* hubiera temido que su futura casa se pareciera a la de *La mort des Amants* (16). Acto seguido me pregunté qué podía importarme todo eso.

Su prometido le había prohibido también las academias de dibujo. Aunque yo no acudía nunca a ellas, le propuse acompañarla, añadiendo que yo también iba a menudo. Pero, temiendo que mi mentira se descubriese, le rogué que no dijera nada de aquello a mi padre. Él ignoraba, le dije, que faltaba a mis clases de gimnasia para ir a la Grande Chaumière (17), pues no quería que ella pudiera figurarse que yo ocultaba a mis padres lo de la academia porque ellos me prohibían ver mujeres desnudas. Estaba feliz de que compartiéramos un secreto y, a pesar de mi timidez, me sentía ya un tirano con ella.

Me sentía orgulloso, además, de ser preferido al campo, pues todavía no habíamos aludido una sola vez al decorado de nuestro paseo. De vez en cuando sus padres la llamaban: «Marthe, mira a tu derecha, qué bonitas son las **colinas** de Chennevières», o bien, se acercaba su hermano a preguntarle el nombre de una flor que acababa de recoger. Ella les concedía una atención distraída, justo la precisa para que no se enfadaran.

Nos sentamos en los prados de Ormesson. Me lamentaba, en mi ingenuidad, de haber llegado tan lejos, y de haber precipitado tanto las cosas. «Después de una conversación menos sentimental, más natural, pensaba, podría **deslumbrar** a Marthe y ganarme la complacencia de sus padres contando el pasado de este pueblo.» Me abstuve de hacerlo. Creía tener razones profundas y pensaba que, después de todo lo que había pasado, una conversación tan ajena a nuestras inquietudes comunes no podría sino romper el encanto. Yo creía que habían ocurrido cosas graves. Y estaba en lo cierto, pero tan sólo lo supe más tarde, ya que Marthe había **desvirtuado** nuestra conversación tanto como yo. Pero yo, que no podía darme cuenta, me figuraba haberle diri-

15 Obra de Baudelaire publicada en 1857, en la que se encuentran las pautas que habría de seguir la lírica posterior; marca, pues, el comienzo de la poesía moderna.

16 Uno de los poemas de *Les Fleurs du Mal*.

17 Famosa academia de Bellas Artes en París.

figurais lui avoir adressé des paroles significatives. Je croyais avoir déclaré mon amour à une personne insensible. J'oubliais que M. et Mme Grangier eussent pu entendre sans le moindre inconvénient tout ce que j'avais dit à leur fille ; mais, moi, aurais-je pu le lui dire en leur présence ?

— Marthe ne m'intimide pas, me répétais-je. Donc, seuls, ses parents et mon père m'empêchent de me pencher sur son cou et de l'embrasser. Profondément en moi, un autre garçon se félicitait de ces trouble-fête. Celui-ci pensait :

— Quelle chance que je ne me trouve pas seul avec elle ! Car je n'oserais pas davantage l'embrasser, et n'aurais aucune excuse.

Ainsi **triche** le timide.

Nous reprenions le train à la gare de Sucy. Ayant une bonne demi-heure à l'attendre, nous nous assîmes à la terrasse d'un café. Je dus subir les compliments de Mme Grangier. Ils m'humiliaient. Ils rappelaient à sa fille que je n'étais encore qu'un lycéen, qui passerait son baccalauréat dans un an. Marthe voulut boire de la grenadine ; j'en commandai aussi. Le matin encore, je me serais cru déshonoré en buvant de la grenadine. Mon père n'y comprenait rien. Il me laissait toujours servir des apéritifs. Je tremblai qu'il me plaisantât sur ma sagesse. Il le fit, mais à mots couverts, de façon que Marthe ne devinât pas que je buvais de la grenadine pour faire comme elle.

Arrivés à F..., nous dîmes adieu aux Grangier. Je promis à Marthe de lui porter, le jeudi suivant, la collection du journal *Le Mot* et *Une saison en enfer*.

— Encore un titre qui plairait à mon fiancé! Elle riait.

— Voyons, Marthe ! dit, fronçant les sourcils, sa mère qu'un tel manque de soumission choquait toujours. Mon père et mes frères s'étaient ennuyés, qu'importe ! Le bonheur est égoïste.

Le lendemain, au lycée, je n'éprouvai pas le besoin de raconter à René, à qui je disais tout, ma journée du dimanche. Mais je n'étais pas d'humeur à supporter qu'il me raillât de n'avoir pas embrassé Marthe **en cachette**. Autre chose m'étonnait ; c'est qu'aujourd'hui je trouvais René moins différent de mes camarades.

gido palabras significativas. Creía haber declarado mi amor a una persona insensible. Olvidaba que los señores Grangier hubiesen podido oír sin el menor inconveniente todo lo que le había dicho a su hija; pero, ¿acaso hubiera podido yo decírselo en su presencia?

—Marthe no me intimida —me repetía una y otra vez—. Tan sólo son sus padres y mi padre los que me impiden inclinarme hacia su cuello y besarla. En lo más profundo de mí, otro muchacho distinto se alegraba de la presencia de aquellos aguafiestas, pensando:

—¡Menos mal que no estoy solo con ella! Tampoco me atrevería a besarla y entonces no tendría excusa alguna.

Así es como **hace trampas** el tímido.

Debíamos volver a tomar el tren en la estación de Sucy. Como nos quedaba media hora de espera, nos sentamos en la terraza de un café. Tuve que soportar los elogios de la señora Grangier. Me humillaban. Recordaban a su hija que yo iba todavía al liceo, y que me examinaría de reválida dentro de un año. Marthe quiso beber una granadina; yo también pedí una... Aquella misma mañana me hubiera sentido deshonrado bebiendo granadina. Mi padre no entendía nada. Siempre me dejaba tomar un aperitivo. Temí que bromease por mi formalidad. Lo hizo, en efecto, pero a medias tintas, de modo que Marthe no adivinó que estaba tomando granadina tan sólo por imitarla.

Una vez llegados a F..., nos despedimos de los Grangier. Prometí a Marthe llevarle el jueves siguiente la colección del periódico *Le Mot* y *Une saison en enfer* (18).

—¡Otro título que le gustaría a mi prometido! —dijo riendo.

—¡Vamos, Marthe! —dijo, frunciendo el ceño, su madre, a quien semejante falta de sumisión sorprendía siempre. Mi padre y mis hermanos se habían aburrido, pero ¡qué importaba! La felicidad es egoísta.

AL día siguiente, en el liceo, no sentí la necesidad de contarle mi jornada del domingo a René, al que siempre le decía todo. No estaba de humor para aguantar que se burlara de mí por no haber besado a Marthe **a escondidas**. Otra cosa, además, me sorprendía: aquel día encontraba a René menos diferente del resto de mis compañeros.

18 Obra de Rimbaud, representante del simbolismo francés del siglo XIX y, al igual que Baudelaire y Verlaine, «poeta maldito».

Ressentant de l'amour pour Marthe, j'en **ôtai** à René, à mes parents, à mes soeurs.

Je me promettais bien cet effort de volonté de ne pas venir la voir avant le jour de notre rendez-vous. Pourtant, le mardi soir, ne pouvant attendre, je sus trouver à ma faiblesse de bonnes excuses qui me permirent de porter après le dîner le livre et les journaux. Dans cette impatience, Marthe verrait la preuve de mon amour, disais-je, et si elle refuse de la voir, je saurais bien l'y **contraindre**.

Pendant un quart d'heure, je courus comme un fou jusqu'à sa maison. Alors, craignant de la déranger pendant son repas, j'attendis, **en nage**, dix minutes, devant la grille. Je pensais que pendant ce temps mes palpitations de cœur s'arrêteraient. Elles augmentaient, au contraire. Je manquai **tourner bride**, mais depuis quelques minutes, d'une fenêtre voisine, une femme me regardait curieusement, voulant savoir ce que je faisais, réfugié contre cette porte. Elle me décida. Je sonnai. J'entrai dans la maison. Je demandai à la domestique si Madame était chez elle. Presque aussitôt, Mme Grangier parut dans la petite pièce où l'on m'avait introduit.

Je sursautai, comme si la domestique eût dû comprendre que j'avais demandé « Madame » par convenance et que je voulais voir « Mademoiselle ». Rougissant, je priai Mme Grangier de m'excuser de la déranger à pareille heure, comme s'il eût été une heure du matin : ne pouvant venir jeudi, j'apportais le livre et les journaux à sa fille.

— Cela tombe à merveille, me dit Mme Grangier, car Marthe n'aurait pu vous recevoir. Son fiancé a obtenu une permission, quinze jours plus tôt qu'il ne pensait. Il est arrivé hier, et Marthe dîne ce soir chez ses futurs beaux-parents. Je m'en allai donc, et puisque je n'avais plus de chance de la revoir jamais, croyais-je, m'efforçais de ne plus penser à Marthe, et, par cela même, ne pensant qu'à elle.

Pourtant, un mois après, un matin, sautant de mon wagon à la gare de la Bastille, je la vis qui descendait d'un autre. Elle allait choisir dans des magasins différentes choses, en vue de son mariage. Je lui demandai de m'accompagner jusqu'à Henri-IV.

— Tiens, dit-elle, l'année prochaine, quand vous serez en seconde, vous aurez mon beau-père pour professeur de géographie.

Al sentir amor hacia Marthe, se lo **quitaba** a René, a mis padres, a mis hermanas.

Me había propuesto tener la suficiente fuerza de voluntad para no ir a verla antes del día de nuestra cita. Sin embargo, el martes por la tarde, no pudiendo esperar más, supe ofrecer a mi debilidad una buena excusa que me permitiese ir a llevarle, después de la comida, el libro y los periódicos. En esa muestra de impaciencia, pensaba, Marthe vería la prueba de mi amor, y si rehusaba entenderla ya sabría yo hacérsela ver.

Durante un cuarto de hora corrí como un loco hasta su casa. Entonces, temiendo molestarla mientras comía, esperé diez minutos, **empapado en sudor**, ante la verja. Pensaba que en ese tiempo cesarían las palpitations de mi corazón. Pero, al contrario, se acrecentaban. **Estuve a punto de volverme atrás**, pero hacía algunos minutos que una mujer me miraba con curiosidad desde una ventana próxima, queriendo averiguar lo que hacía refugiado en aquel portal. Ella hizo que me decidiera. Llamé a la puerta. Entré en la casa. Pregunté a la criada si la señora estaba en casa. Casi enseguida la señora Grangier se presentó en la pequeña habitación donde me habían hecho pasar.

Me sobresalté, como si la criada hubiera debido comprender que yo había preguntado por « la señora » por compostura, pero que a quien quería ver era a la « señorita ». Sonrojándome, rogué a la señora Grangier me excusara por molestarla a semejante hora, como si fuera la una de la mañana: como no podía venir el jueves, traía a su hija el libro y los periódicos.

— Es usted muy oportuno — me dijo la señora Grangier —, porque Marthe no habría podido verle. Su prometido ha conseguido el permiso quince días antes de lo que pensaba. Llegó ayer, y Marthe cena esta noche en casa de sus futuros suegros.

Así que me marché, y como creía que no tendría más ocasiones de volverla a ver, traté de no pensar en Marthe y, precisamente por eso, no hacía más que pensar en ella.

Pero, un mes más tarde, cuando saltaba de mi vagón una mañana, en la estación de la Bastilla, vi que ella se apeaba de otro. Iba de tiendas para elegir diversas cosas, con vistas a su boda. Le pedí que me acompañase al Henri IV.

— ¡Anda! — dijo ella —, el año próximo, cuando esté en quinto, tendré a mi suegro como profesor de geografía.

Vexé qu'elle me parlât études, comme si aucune autre conversation n'eût été de mon âge, je lui répondis aigrement que ce serait assez drôle.

Elle fronça les sourcils. Je pensai à sa mère.

Nous arrivions à Henri-IV, et, ne voulant pas la quitter sur ces paroles que je croyais blessantes, je décidai d'entrer en classe une heure plus tard, après le cours de dessin. Je fus heureux qu'en cette circonstance Marthe ne montrât pas de sagesse, ne me fit aucun reproche, et, plutôt, semblât me remercier d'un tel sacrifice, en réalité nul. Je lui fus reconnaissant qu'en échange elle ne me proposât point de l'accompagner dans ses courses, mais qu'elle me donnât son temps comme je lui donnais le mien.

Nous étions maintenant dans le jardin du Luxembourg ; neuf heures sonnèrent à l'horloge du Sénat. Je renonçai au lycée. J'avais dans ma poche, par miracle, plus d'argent que n'en a d'habitude un collégien en deux ans, ayant la veille vendu mes timbres-poste les plus rares à la Bourse aux Champs-Élysées.

Au cours de la conversation, Marthe m'ayant appris qu'elle déjeunait chez ses beaux-parents, je décidai de la résoudre à rester avec moi. La demie de neuf heures sonnait. Marthe sursauta, point encore habituée à ce qu'on abandonnât pour elle tous ses devoirs de classe. Mais, voyant que je restais sur ma chaise de fer, elle n'eut pas le courage de me rappeler que j'aurais dû être assis sur les bancs de Henri-IV.

Nous restions immobiles. Ainsi doit être le bonheur. Un chien sauta du bassin et se secoua. Marthe se leva, comme quelqu'un qui, après la sieste, et le visage encore enduit de sommeil, secoue ses rêves. Elle faisait avec ses bras des mouvements de gymnastique. J'en augurai mal pour notre entente.

—Ces chaises sont trop dures, me dit-elle, comme pour s'excuser d'être debout.

Elle portait une robe de foulard, chiffonnée depuis qu'elle s'était assise. Je ne pus m'empêcher d'imaginer les dessins que le cannage imprime sur la peau.

— Allons, accompagnez-moi dans les magasins, puisque vous êtes décidé à ne pas aller en classe, dit Marthe, faisant pour la

Molesto de que me hablase de estudios, como si ninguna otra conversación fuera propia de mi edad, le respondí agríamente que sería muy divertido.

Frunció el ceño. Me acordé de su madre.

Llegábamos ya al Henri IV y, como no quería separarme de ella tras aquellas palabras que me parecían hirientes, decidí ir a clase una hora más tarde, después de la de dibujo. Me alegró que en esta circunstancia Marthe no hiciera gala de seriedad, que no me reprochase nada, sino, antes bien, pareciera agradecerme ese sacrificio, que en realidad no lo era. Le agradecí también que no me propusiera, a cambio, acompañarla en sus compras, sino que me concediera todo su tiempo como yo le había concedido el mío.

Estábamos ahora en el jardín de Luxemburgo; dieron las nueve en el reloj del Senado. Renuncié a ir al liceo. Llevaba en el bolsillo, de milagro, más dinero del que suele disponer un colegial en dos años, pues había vendido el día anterior mis más valiosos sellos en el Mercado de sellos, que está detrás del Guíñol de los Campos Elíseos.

Como durante la conversación Marthe me había dicho que almorzaba en casa de sus suegros, decidí convencerla de que se quedara conmigo. Dieron las nueve y media. Marthe, que no estaba todavía acostumbrada a que se abandonasen por ella todas las obligaciones escolares, se sobresaltó. Pero al ver que yo permanecía en mi silla de hierro, no tuvo el valor de recordarme que en aquellos momentos hubiera debido estar sentado en los pupitres del Henri IV.

Permanecíamos inmóviles. Así debe ser la felicidad. Un perro saltó del estanque y se sacudió. Marthe se puso en pie, como el que, tras la siesta, se sacude los sueños, con el rostro aún abotagado de dormir. Hacía movimientos gimnásticos con los brazos. Lo consideré un mal augurio para nuestro futuro entendimiento.

—Estas sillas son demasiado duras —me dijo, como excusándose por estar de pie.

Llevaba un vestido de tela muy fina, arrugado de estar tanto tiempo sentada. No pude impedir el imaginarme los dibujos que un respaldo de rejilla imprime sobre la piel.

—¿Por qué no se viene conmigo de tiendas, ya que ha decidido no ir a clase? —dijo Marthe, aludiendo por primera vez a

première fois allusion à ce que je négligeais pour elle. Je l'accompagnai dans plusieurs maisons de lingerie, l'empêchant de commander ce qui lui plaisait et ne me plaisait pas ; par exemple, évitant le rose, qui m'importune, et qui était sa couleur favorite.

Après ces premières victoires, il fallait obtenir de Marthe qu'elle ne déjeunât pas chez ses beaux-parents. Ne pensant pas qu'elle pouvait leur mentir pour le simple plaisir de rester en ma compagnie, je cherchai ce qui la déterminerait à me suivre dans l'école buissonnière. Elle rêvait de connaître un bar américain. Elle n'avait jamais osé demander à son fiancé de l'y conduire. D'ailleurs, il ignorait les bars. Je tenais mon prétexte. À son refus, empreint d'une véritable déception, je pensai qu'elle viendrait. Au bout d'une demi-heure, ayant usé de tout pour la convaincre, et n'insistant même plus, je l'accompagnai chez ses beaux-parents, dans l'état d'esprit d'un condamné à mort espérant jusqu'au dernier moment qu'un coup de main se fera sur la route du supplice. Je voyais s'approcher la rue, sans que rien ne se produisît. Mais soudain, Marthe, frappant à la vitre, arrêta le chauffeur du taxi devant un bureau de poste.

Elle me dit :

— Attendez-moi une seconde. Je vais téléphoner à ma belle-mère que je suis dans un quartier trop éloigné pour arriver à temps.

Au bout de quelques minutes, n'en pouvant plus d'impatience, j'avisai une marchande de fleurs et je choisis une à une des roses rouges, dont je fis faire une **botte**. Je ne pensais pas tant au plaisir de Marthe qu'à la nécessité pour elle de mentir encore ce soir pour expliquer à ses parents d'où venaient les roses. Notre projet, lors de la première rencontre, d'aller à une académie de dessin ; le mensonge du téléphone qu'elle répéterait, ce soir, à ses parents, mensonge auquel s'ajouterait celui des roses, m'étaient des faveurs plus douces qu'un baiser. Car, ayant souvent embrassé, sans grand plaisir, des lèvres de petites filles, et oubliant que c'était parce que je ne les aimais pas, je désirais peu les lèvres de Marthe. Tandis qu'une telle complicité m'était restée, jusqu'à ce jour, inconnue.

Marthe sortait de la poste, rayonnante, après le premier mensonge. Je donnai au chauffeur l'adresse d'un bar de la rue Daunou.

Elle s'extasiait, comme une pensionnaire, sur la veste blanche du barman, la grâce avec laquelle il secouait

lo que yo descuidaba por ella.

La acompañé a varias lencerías, impidiendo que encargara cosas que le gustaban y que a mí me desagradaban; por ejemplo, todo lo rosa, que me irrita y que era su color favorito.

Después de esas primeras victorias, había que conseguir que Marthe renunciase a almorzar con sus suegros. Como no imaginaba que ella pudiese mentirles sólo por gusto de seguir a mi lado, me puse a buscar lo que podría decidirla a hacer novillos conmigo. Marthe suspiraba por conocer un bar americano. Nunca se había atrevido a pedirle a su prometido que la llevase uno. Él, por lo demás, desconocía los bares. Allí tenía, pues, mi pretexto. Ante su negativa, que dejaba traslucir una verdadera desilusión, pensé que acabaría viniendo. Al cabo de media hora, en la que había recurrido a todo para convencerla y, como no quería insistir más, la acompañé hasta casa de sus suegros, en el estado de ánimo de un condenado a muerte que, camino el suplicio, espera hasta el último momento un golpe de mano liberador. Pero de repente, Marthe, golpeando el cristal, hizo parar al conductor del taxi ante una oficina de correos y me dijo:

—Espéreme un segundo. Voy a telefonar a mi suegra para decirle que estoy en un barrio demasiado alejado para llegar a tiempo.

Como al cabo de unos minutos no aguantaba más de impaciencia, al ver a una florista callejera, fui eligiendo una a una rosas rojas para que me hiciera un **ramo**. No pensaba tanto en la alegría de Marthe como en su necesidad de mentir de nuevo por la noche para explicar a sus padres de dónde procedían aquellas rosas. Nuestro proyecto, tras aquel primer encuentro, de ir juntos a una academia de dibujo; la mentira del teléfono, que habría de repetir por la noche a sus padres y a la que habría que añadir la de las rosas, me resultaban favores más dulces que un beso. Y es que habiendo besado a menudo, sin gran placer, los labios de algunas niñas y olvidando que era porque no las amaba, los labios de Marthe me atraían poco. Mientras que tal complicitad me era, hasta aquel día, desconocida.

Marthe salía de correos, radiante tras su primera mentira. Di al chofer la dirección de un bar de la calle Daunou.

Se extasiaba, como una colegiala, ante la chaquetilla blanca del barman, la gracia con que agitaba las cocteleras de plata, los

les gobelets d'argent, les noms bizarres ou poétiques des mélanges. Elle respirait de temps en temps les roses rouges dont elle se promettait de faire une aquarelle, qu'elle me donnerait en souvenir de cette journée. Je lui demandai de me montrer une photographie de son fiancé. Je le trouvai beau. Sentant déjà quelle importance elle attachait à mes opinions, je poussai l'hypocrisie jusqu'à lui dire qu'il était très beau, mais d'un air peu convaincu, pour lui donner à penser que je le lui disais par politesse. Ce qui, selon moi, devait jeter le trouble dans l'âme de Marthe, et, de plus, m'attirer sa reconnaissance.

Mais, l'après-midi, il fallut songer au motif de son voyage. Son fiancé, dont elle savait les goûts, s'en était remis complètement à elle du soin de choisir leur mobilier. Mais sa mère voulait à toute force la suivre. Marthe, enfin, en lui promettant de ne pas faire de folies, avait obtenu de venir seule. Elle devait, ce jour-là, choisir quelques meubles pour leur chambre à coucher. Bien que je me fusse promis de ne montrer d'extrême plaisir ou déplaisir à aucune des paroles de Marthe, il me fallut faire un effort pour continuer de marcher sur le boulevard d'un pas tranquille qui maintenant ne s'accordait plus avec le rythme de mon cœur.

Cette obligation d'accompagner Marthe m'apparut comme une malchance. Il fallait donc l'aider à choisir une chambre pour elle et un autre ! Puis, j'entrevis le moyen de choisir une chambre pour Marthe et pour moi.

J'oubliais si vite son fiancé, qu'au bout d'un quart d'heure de marche, on m'aurait surpris en me rappelant que, dans cette chambre, un autre dormirait auprès d'elle.

Son fiancé goûtait le style Louis XV.

Le mauvais goût de Marthe était autre ; elle aurait plutôt versé dans le japonais. Il me fallut donc les combattre tous deux. C'était à qui jouerait le plus vite. Au moindre mot de Marthe, devinant ce qui la tentait, il me fallait lui désigner le contraire, qui ne me plaisait pas toujours, afin de me donner l'apparence de céder à ses caprices, quand j'abandonnerais un meuble pour un autre, qui dérangeait moins son œil.

Elle murmurait : « Lui qui voulait une chambre rose. » N'osant même plus m'avouer ses propres goûts, elle les attribuait à son fiancé. Je devinai que dans

nombres, extraños o poéticos, de los combinados. De vez en cuando aspiraba el olor de las rosas rojas, con las que se proponía pintar una acuarela, que me regalaría en recuerdo de aquel día. Le pedí que me enseñara una fotografía de su prometido. Lo encontré guapo. Al darme cuenta de la importancia que ella concedía a mis opiniones, llevé la hipocresía hasta el extremo de decirle que era muy guapo, pero con aire poco convencido, para hacerle pensar que se lo decía por cumplir. Lo cual, desde mi punto de vista, sembraría la confusión en el ánimo de Marthe y me haría, además, ganar su gratitud.

Pero por la tarde hubo que dedicarse al motivo del viaje. Su prometido, del que Marthe conocía bien los gustos, le había dado completa libertad para elegir el mobiliario. Su madre, sin embargo, quería a toda costa acompañarla. Marthe, finalmente, después de prometerle que no cometería locuras, había conseguido venir sola. Ese día tenía que seleccionar algunos muebles para el dormitorio. Aunque me había propuesto a mí mismo no mostrar ni alegría desbordada ni desagrado a ninguna de las palabras de Marthe, tuve que hacer un gran esfuerzo para seguir andando por el bulvar con un paso tranquilo que ahora ya no correspondía al ritmo de mi corazón.

La obligación de acompañar a Marthe me pareció una desgracia. ¡Tenía que ayudarla a escoger un dormitorio para ella y otro hombre! Vislumbé, después, la posibilidad de elegir una alcoba para Marthe y para mí.

Me olvidé tan pronto de su prometido que, al cabo de un cuarto de hora de marcha, me hubiera sorprendido si alguien me hubiese recordado que en aquella habitación otro hombre dormiría junto a ella.

A su prometido le gustaba el estilo Luis XV (19).

El mal gusto de Marthe era de otro tipo: ella se inclinaba más bien por lo japonés. Tuve, por tanto, que combatir a los dos. Quien jugase más rápido ganaría la partida. A la menor insinuación de Marthe, adivinando enseguida lo que le atraía, me apresuraba a señalarle lo contrario, que no siempre era lo que más me gustaba, para poder aparentar después que cedía a sus caprichos cuando dejaba de lado un mueble por otro que hacía menos daño a la vista.

Marthe susurraba: «Y él que quería un dormitorio rosa.» Como no se atrevía ni siquiera a confesarme sus propios gustos, se los atribuía a su prometido. Intuí que al cabo

19 Estilo decorativo y **mobilier** que se desarrolla en Francia durante el reinado de Luis XV, en el siglo XVIII, y que coincide en Europa con el auge del estilo rococó.

quelques jours nous les **raillerions** ensemble.

Pourtant je ne comprenais pas bien cette faiblesse. « Si elle ne m'aime pas, pensai-je, quelle raison a-t-elle de me céder, de sacrifier ses préférences, et celles de ce jeune homme, aux miennes ? » Je n'en trouvai aucune. La plus modeste eût été encore de me dire que Marthe m'aimait. **Pourtant j'étais sûr du contraire.**

Marthe m'avait dit : « Au moins laissons-lui l'étoffe rose. »

– « Laissons-lui ! » Rien que pour ce mot, je me sentais près de lâcher prise. Mais « lui laisser l'étoffe rose » équivalait à tout abandonner. Je représentai à Marthe combien ces murs roses gâcheraient les meubles simples que « nous avions choisis », et, reculant encore devant le scandale, lui conseillai de faire peindre les murs de sa chambre à la **chaux** ! C'était le coup de grâce. Toute la journée, Marthe avait été tellement **harcelée** qu'elle le reçut sans révolte. Elle se contenta de me dire : « En effet, vous avez raison. »

À la fin de cette journée éreintante, je me félicitai du pas que j'avais fait. J'étais parvenu à transformer, meuble à meuble, ce mariage d'amour, ou plutôt d'amourette, en un mariage de raison, et lequel ! puisque la raison n'y tenait aucune place, chacun ne trouvant chez l'autre que les avantages qu'offre un mariage d'amour.

En me quittant, ce soir-là, au lieu d'éviter désormais mes conseils, elle m'avait prié de l'aider les jours suivants dans le choix de ses autres meubles. Je le lui promis, mais à condition qu'elle me jurât de ne jamais le dire à son fiancé, puisque la seule raison qui pût à la longue lui faire admettre ces meubles, s'il avait de l'amour pour Marthe, c'était de penser que tout sortait d'elle, de son bon plaisir, qui deviendrait le leur.

Quand je rentrai à la maison, je crus lire dans le regard de mon père qu'il avait déjà appris mon escapade. Naturellement il ne savait rien ; comment eût-il pu le savoir ?

« Bah ! Jacques s'habituerá bien à cette chambre », avait dit Marthe. En me couchant, je me répétais que, si elle songeait à son mariage avant de dormir, elle devait, ce soir, l'envisager de tout autre sorte qu'elle ne l'avait

de pocos días nos **burlaríamos** de él los dos juntos.

Sin embargo, no comprendía muy bien esa debilidad. « Si ella no me quiere, pensé, ¿qué razones tiene para ceder ante mí, para sacrificar sus preferencias y las de su prometido, a las mías? » No encontré ninguna. La más sencilla hubiera sido reconocer que Marthe se había enamorado de mí. Sin embargo, yo estaba seguro de lo contrario.

Marthe me había dicho: «Al menos, dejémosle que la tela sea rosa.»

«¡Dejémosle!» Sólo por esa palabra estuve a punto de ceder. Pero «dejarle que la tela fuera rosa» equivalía a abandonarlo todo. Hice ver a Marthe cómo unas paredes en rosa estropearían los sencillos muebles que «habíamos elegido» y, retrocediendo de nuevo ante el escándalo, ¡le aconsejé que pintara las paredes de su cuarto a la **cal**!

Aquello era el tiro de gracia. Pero como Marthe había estado todo el día tan **acosada**, lo acogió sin indignación. Se limitó a decirme: «Efectivamente, tiene razón.»

Al final de esa jornada tan fatigosa me encontraba satisfecho del paso que había dado. Había conseguido transformar, mueble a mueble, aquel matrimonio por amor, o, mejor dicho, por capricho, en un matrimonio de conveniencia, y ¡vaya matrimonio!, pues la razón no ocupaba lugar alguno, ya que ninguno de los dos podía hallar en el otro sino las ventajas de un matrimonio por amor.

Al separarnos aquella noche, en vez de intentar eludir mis consejos en lo sucesivo, me pidió que la ayudara los próximos días a elegir los demás muebles... Se lo prometí, pero a condición de que me jurase no decírselo nunca a su novio, ya que la única razón que, a la larga, podría hacerle tolerar esos muebles, sería, si verdaderamente estaba enamorado de Marthe, la de pensar que todo provenía de ella, de su voluntad, que se convertiría en la de ambos.

Cuando volví a casa creí leer en el rostro de mi padre que estaba al tanto de mi escapada. Naturalmente, no sabía nada: ¿cómo habría podido saberlo?

«¡Bah!, Jacques se acostumbrará pronto a esta habitación», había dicho Marthe. Al acostarme me estuve repitiendo que si, antes de dormirse, Marthe pensaba en su matrimonio, aquella noche debía enfocarlo de muy diferente manera a como lo había

fait les jours précédents. Pour moi, quelle que fût l'issue de cette idylle, j'étais, **d'avance**, bien vengé de son Jacques : je pensais à la nuit de noces dans cette chambre austère, dans « ma » chambre !

Le lendemain matin, je guettai dans la rue le facteur qui devait apporter une lettre d'absence. Il me la remit, je l'empochai, jetant les autres dans la boîte de notre grille. Procédé trop simple pour ne pas en user toujours.

Manquer la classe voulait dire, selon moi, que j'étais amoureux de Marthe. Je me trompais. Marthe ne m'était que le prétexte de cette **école buissonnière**. Et la preuve, c'est qu'après avoir goûté en compagnie de Marthe aux charmes de la liberté, je voulus y goûter seul, puis faire des adeptes. La liberté me devint vite une drogue.

L'année scolaire touchait à sa fin, et je voyais avec terreur que ma paresse allait rester impunie, alors que je souhaitais le renvoi du collège, un drame, enfin, qui clôturât cette période.

À force de vivre dans les mêmes idées, de ne voir qu'une chose, si on la veut avec ardeur, on ne remarque plus le crime de ses désirs. Certes, je ne cherchais pas à faire de la peine à mon père ; pourtant, je souhaitais la chose qui pourrait lui en faire le plus. Les classes m'avaient toujours été un supplice ; Marthe et la liberté avaient achevé de me les rendre intolérables. Je me rendais bien compte que, si j'aimais moins René, c'était simplement parce qu'il me rappelait quelque chose du collège. Je souffrais, et cette crainte me rendait même physiquement malade, à l'idée de me retrouver, l'année suivante, dans la **niaiserie** de mes condisciples.

Pour le malheur de René, je lui avais trop bien fait partager mon vice. Aussi, lorsque, moins habile que moi, il m'annonça qu'il était renvoyé de Henri-IV, je crus l'être moi-même. Il fallait l'apprendre à mon père, car il me saurait gré de le lui dire moi-même, avant la lettre du censeur, lettre trop grave à **subtiliser**.

Nous étions un mercredi. Le lendemain, jour de congé, j'attendis que mon père fût à Paris pour prévenir ma mère. La perspective de quatre jours de trouble dans son ménage l'alarma plus que la nouvelle. Puis, je partis au bord de la

hecho en días anteriores. En cuanto a mí, y cualquiera que fuese el resultado del idilio, ya me había vengado **sobradamente** de su Jacques: imaginaba la noche de bodas en aquella austera habitación, ¡en «mi» habitación!

A la mañana siguiente aceché en la calle la llegada del cartero que debía traer el aviso de falta de asistencia. Me dio la carta y me la metí en el bolsillo, echando las demás en el buzón de nuestra verja. Procedimiento demasiado sencillo para no dejar de utilizarlo nunca.

Para mí, faltar a clase quería decir que estaba enamorado de Marthe. Me equivocaba. Marthe no era más que el pretexto de esos **novillos**. Y la prueba era que, después de haber disfrutado de los goces de la libertad en compañía de Marthe, quise saborearlos solo, y después, hacer adeptos. La libertad pronto se convirtió en una droga para mí.

El año escolar tocaba a su fin y veía con terror que mi pereza iba a quedar impune, cuando lo que deseaba era la expulsión del colegio, todo un drama, en fin, que concluyera aquel periodo.

A fuerza de vivir con las mismas ideas, de no ver, si se la desea ardientemente, más que una sola cosa, ya no se da uno cuenta de la maldad de sus propios deseos. Por supuesto, yo no pretendía causar disgustos a mi padre; sin embargo, deseaba aquello que más podía procurárselos. Las clases siempre me habían resultado un suplicio; Marthe y la libertad habían acabado de hacérmelas intolérables. Me daba cuenta de que si ahora quería menos a René era, simplemente, porque él me recordaba cosas del colegio. Sufría mucho, y ese temor me hacía incluso enfermar ante la idea de encontrarme de nuevo, al año siguiente, en medio de la **necedad** de mis condiscípulos.

Para desgracia de René, le había hecho compartir demasiado mi vicio. De manera que cuando, menos hábil que yo, me anunció que le habían expulsado del Henri IV, yo también creí estarlo. Tenía que decirse-lo a mi padre —pues él, además, agradecería que se lo comunicase yo mismo— antes de que llegara la carta del subdirector, una carta demasiado grave para **sustraerla**.

Estábamos a miércoles. Al día siguiente, que era festivo, esperé a que mi padre se fuera a París para advertir a mi madre. La perspectiva de cuatro días de desconcierto en casa le preocupó más que la noticia. Después me fui a la ribera del Marne, don-

Marne, où Marthe m'avait dit qu'elle me rejoindrait peut-être. Elle n'y était pas. Ce fut une chance. Mon, amour puisant dans cette rencontre une mauvaise énergie, j'aurais pu, ensuite, lutter contre mon père ; tandis que l'orage éclatant après une journée de vide, de tristesse, je rentrai le front bas, comme il convenait. Je revins chez nous un peu après l'heure où je savais que mon père avait coutume d'y être. Il « savait » donc. Je me promenai dans le jardin, attendant que mon père me fit venir. Mes soeurs jouaient en silence. Elles devinaient quelque chose. Un de mes frères, assez excité par l'orage, me dit de me rendre dans la chambre où mon père s'était étendu.

Des éclats de voix, des menaces, m'eussent permis la révolte. Ce fut pire. Mon père se taisait ; ensuite, sans aucune colère, avec une voix même plus douce que de coutume, il me dit :

—Eh bien que comptes-tu faire maintenant? Les larmes qui ne pouvaient s'enfuir par mes yeux, comme un **essaim** d'abeilles, bourdonnaient dans ma tête. À une volonté, j'eusse pu opposer la mienne, même impuissante. Mais devant une telle douceur, je ne pensais qu'à me soumettre.

—Ce que tu m'ordonneras de faire.

—Non, ne mens pas encore. Je t'ai toujours laissé agir comme tu voulais ; continue. Sans doute auras-tu à cœur de m'en faire repentir. Dans l'extrême jeunesse, l'on est trop enclin, comme les femmes, à croire que les larmes **dédommagent** de tout. Mon père ne me demandait même pas de larmes. Devant sa générosité, j'avais honte du présent et de l'avenir. Car je sentais que quoi que je lui dise, je mentirais. « Au moins que ce mensonge le reconforte, pensai-je, en attendant de lui être une source de nouvelles peines. » Ou plutôt non, je cherche encore à me mentir à moi-même. Ce que je voulais, c'était faire un travail, guère plus fatigant qu'une promenade, et qui laissât comme elle, à mon esprit, la liberté de ne pas se détacher de Marthe une minute. Je feignis de vouloir peindre et de n'avoir jamais osé le dire. Encore une fois, mon père ne dit pas non, à condition que je continuasse d'apprendre chez nous ce que j'aurais dû apprendre au collège, mais avec la liberté de peindre.

Quand des liens ne sont pas encore solides, pour perdre quelqu'un de vue, il suffit de manquer une fois un rendez-vous.

de Marthe me había dicho que quizás se reuniría conmigo. Pero no estaba. Y fue una suerte. Puesto que en ese encuentro mi amor habría ganado unas energías nocivas, por lo que, acto seguido, hubiera podido enfrentarme a mi padre; mientras que así, al estallar la tormenta después de un día vacío y triste, regresé como convenía, con la cabeza gacha. Entré en casa un poco después de la hora en la que sabía que mi padre acostumbra a llegar. Ya «lo sabía», por tanto. Di un paseo por el jardín, esperando que me mandara llamar. Mis hermanas jugaban en silencio. Intuían algo. Uno de mis hermanos, bastante excitado por la tormenta, me dijo que fuera a la habitación donde se hallaba mi padre.

Los gritos, las amenazas, me hubiesen permitido mostrar rebeldía. Pero fue peor. Mi padre guardaba silencio; después, sin la menor cólera, con un tono de voz incluso más suave que de costumbre, me dijo:

—Bueno, ¿qué piensas hacer ahora?

Las lágrimas, que no podían escaparse por los ojos, me zumbaban en la cabeza como un **enjambre** de abejas. Al genio airado yo hubiera podido oponer el mío, aunque impotente. Pero, ante semejante dulzura, tan sólo pensé en someterme.

—Lo que tú me mandes.

—No, no mientas otra vez. Siempre te he dejado hacer lo que querías; continúa haciéndolo. Aunque, sin duda, te esforzarás para que me arrepienta de ello.

Quando se es muy joven se tiende a creer, como ocurre con las mujeres, que las lágrimas **compensan** todo. Pero mi padre ni siquiera me pedía lágrimas. Ante su generosidad me avergonzaba del presente y del futuro. Porque presentía que, le dijera lo que le dijera, le mentiría. «Por lo menos, pensaba, que esta mentira le reconforte antes de volver a ser para él fuente de nuevos disgustos. O al contrario, quizá, lo que trato es de mentirme a mí mismo.» Lo que en realidad quería era dedicarme a un trabajo apenas más cansado que un paseo, y que me dejara, como aquél, la libertad de espíritu suficiente para no separarme ni un minuto de Marthe. Fingí que quería dedicarme a la pintura, deseo que nunca me había atrevido a confesar. Una vez más, mi padre no se opuso, a condición de que continuara estudiando en casa lo que debería estudiar en el colegio, pero con toda la libertad para pintar.

Quando los vínculos no son aún muy sólidos basta con faltar a una cita para olvidar a alguien. A fuerza de pensar en

À force de penser à Marthe, j'y pensai de moins en moins. Mon esprit agissait, comme nos yeux agissent avec le papier des murs de notre chambre. À force de le voir, ils ne le voient plus.

Chose incroyable ! J'avais même pris goût au travail. Je n'avais pas menti comme je le craignais.

Lorsque quelque chose, venu de l'extérieur, m'obligeait à penser moins paresseusement à Marthe, j'y pensais **sans amour**, avec la mélancolie que l'on éprouve pour ce qui aurait pu être. « Bah ! me disais-je, c'eût été trop beau. On ne peut à la fois choisir le lit et coucher dedans. »

**** *

Une chose étonnait mon père. La lettre du censeur n'arrivait pas. Il me fit à ce sujet sa première scène, croyant que j'avais soustrait la lettre, que j'avais feint ensuite de lui annoncer gratuitement la nouvelle, que j'avais ainsi obtenu son indulgence. En réalité, cette lettre n'existait pas. Je me croyais renvoyé du collège, mais je me trompais. Aussi, mon père ne comprit-il rien lorsque, au début des vacances, nous reçûmes une lettre du **provisieur**.

Il demandait si j'étais malade et s'il fallait m'inscrire pour l'année suivante.

La joie de donner enfin satisfaction à mon père comblait un peu le vide sentimental dans lequel je me trouvais car, si je croyais ne plus aimer Marthe, je la considérais du moins comme le seul amour qui eût été digne de moi. C'est dire que je l'aimais encore.

J'étais dans ces dispositions de coeur quand, à la fin de novembre, un mois après avoir reçu une lettre de faire-part de son mariage, je trouvai, en rentrant chez nous, une invitation de Marthe qui commençait par ces lignes : « Je ne comprends rien à votre silence. Pourquoi ne venez-vous pas me voir ? Sans doute avez-vous oublié que vous avez choisi mes meubles ?... »

Marthe habitait J... ; sa rue descendait jusqu'à la Marne. Chaque trottoir réunissait au plus une douzaine de villas. Je m'étonnai que la sienne fût si grande. En réalité, Marthe habitait seulement le haut, les

Marthe, cada vez pensaba menos en ella. Mi mente actuaba del mismo modo que los ojos ante el papel de las paredes de nuestra habitación. A fuerza de mirarlo, se termina por no verlo.

¡Increíble! Había llegado incluso a tomarle gusto al trabajo. No había mentado tanto como me había temido.

Cuando alguna cosa venida del exterior me obligaba a pensar en Marthe con menos pereza, la recordaba **con cariño**, con la melancolía que se siente por lo que hubiera podido ser. « ¡Bah!, me decía, hubiera sido demasiado hermoso. No se puede a la vez elegir la cama y acostarse en ella. »

TAN sólo una cosa extrañaba a mi padre. La carta del prefecto no llegaba. Con este motivo me hizo su primera escena, creyendo que yo había sustraído la carta y que había fingido a continuación anunciarle gratuitamente la noticia, para obtener así su indulgencia. En realidad, esa carta no existía. Creía haber sido expulsado del colegio, pero me equivocaba. De este modo mi padre no supo a qué atenerse cuando al comienzo de las vacaciones recibimos una carta del **director**.

En ella preguntaba si estaba enfermo y si había de matricularme para el curso siguiente.

LA alegría de haber dado por fin una satisfacción a mi padre colmaba un poco el vacío sentimental en el que me hallaba; pues, aunque creía que ya no estaba enamorado de Marthe, la seguía considerando como el único amor que hubiera sido digno de mí. Lo que significa que todavía la amaba.

Me encontraba en esta disposición de ánimo cuando, a finales de noviembre, un mes después de haber recibido la participación de su boda, me encontré, al volver a casa, una invitación de Marthe que comenzaba por estas líneas: «No comprendo para nada su silencio. ¿Por qué no viene a verme? ¿Se ha olvidado ya de que eligió mis muebles...?»

Marthe vivía en J...; su calle descendía hasta el Marne. Cada manzana reunía, como máximo, una docena de **chalets**. Me sorprendió que el suyo fuera tan grande. En realidad, Marthe habitaba solamente el piso

propriétaires et un vieux ménage se partageant le bas.

Quand j'arrivai pour goûter, il faisait déjà nuit. Seule une fenêtre, à défaut d'une présence humaine, révélait celle du feu. À voir cette fenêtre illuminée par des flammes inégales, comme des vagues, je crus à un commencement d'incendie. La porte de fer du jardin était entrouverte. Je m'étonnai d'une semblable négligence. Je cherchai la sonnette : je ne la trouvai point. Enfin, gravissant les trois marches du perron, je me décidai à frapper contre les vitres du rez-de-chaussée de droite, derrière lesquelles j'entendais des voix. Une vieille femme ouvrit la porte : je lui demandai où demeurait Mme Lacombe (tel était le nouveau nom de Marthe) : « C'est au-dessus. » Je montai l'escalier dans le noir, trébuchant, me cognant, et mourant de crainte qu'il fût arrivé quelque malheur. Je frappai. C'est Marthe qui vint m'ouvrir. Je faillis lui sauter au cou, comme les gens qui se connaissent à peine, après avoir échappé au naufrage. Elle n'y eût rien compris. Sans doute me trouva-t-elle l'air égaré, car, avant toute chose, je lui demandai pourquoi « il y avait le feu ».

— C'est qu'en vous attendant, j'avais fait dans la cheminée du salon un feu de bois d'olivier, à la lueur duquel je lisais. En entrant dans la petite chambre qui lui servait de salon, peu encombrée de meubles, et que les tentures, les gros tapis doux comme un poil de bête, rétrécissaient jusqu'à lui donner l'aspect d'une boîte, je fus à la fois heureux et malheureux comme un dramaturge qui, voyant sa pièce, y découvre trop tard des fautes.

Marthe s'était de nouveau étendue le long de la cheminée, **tisonnant** la braise, et prenant garde à ne pas mêler quelque parcelle noire aux cendres.

— Vous n'aimez peut-être pas l'odeur de l'olivier ? Ce sont mes beaux-parents qui en ont fait venir pour moi une provision de leur propriété du Midi.

Marthe semblait s'excuser d'un détail de son cru, dans cette chambre qui était mon oeuvre. Peut-être cet élément détruisait-il un tout, qu'elle comprenait mal.

Au contraire. Ce feu me ravit, et aussi de voir qu'elle attendait comme moi de se sentir brûlante d'un côté, pour se retourner de l'autre. Son visage calme et sérieux ne m'avait jamais paru plus beau que dans cette lumière sauvage. À ne pas se répandre dans la

de arriba, y los propietarios y un viejo matrimonio compartían la planta baja.

Cuando llegué para la merienda era ya de noche. Tan sólo una ventana, a falta de toda presencia humana, revelaba la del fuego. Al ver aquella ventana iluminada por llamas tan desiguales como las olas, creí que había un conato de incendio. La puerta de hierro del jardín estaba entreabierta. Me sorprendí de aquel descuido. Busqué el timbre: no lo encontré por ningún lado. Finalmente, después de subir los tres peldaños de la escalinata, me decidí a golpear los cristales de la planta baja derecha, tras de los cuales se oían voces. Una anciana me abrió la puerta: le pregunté dónde vivía la señora Lacombe (ese era el nuevo apellido de Marthe): «Es arriba.» Subí la escalera a oscuras, tropezando, dándome contra las paredes, temiendo que hubiera sucedido alguna desgracia. Llamé. Me abrió Marthe. Estuve a punto de echarme en sus brazos, como la gente que acaba de escapar de un naufragio, aunque apenas se conoce. Pero ella no lo hubiera comprendido. Debí, indudablemente, encontrarme un tanto despistado, puesto que, antes que nada, le pregunté que por qué «había fuego en su casa».

—Es que mientras le esperaba he encendido la chimenea del salón con madera de olivo, y estaba leyendo a la luz del fuego.

Al entrar en el cuartito que le servía de salón, nada recargado de muebles pero al que las cortinas y las gruesas alfombras, suaves como el pelaje de un animal, empequeñecían tanto que parecía una lata de sardinas, me sentí a la vez feliz y desgraciado, como un dramaturgo que al contemplar su obra descubre los fallos demasiado tarde.

Marthe se había tendido de nuevo junto a la chimenea y **atizaba** las brasas, poniendo mucho cuidado en no mezclar ningún tizón con las cenizas.

—¿No le gusta el aroma del olivo? Mis suegros me han mandado una gran provisión de su finca del Midi.

Parecía que Marthe pedía excusas por ese detalle de su cosecha, en aquella habitación que era toda obra mía. Quizá ese elemento destruía un conjunto que ella no comprendía bien.

Todo lo contrario. Aquel fuego me encantó y también ver que ella esperaba, como yo, a sentirse ardiendo de un lado para volverse del otro. Su rostro, sereno y grave, nunca me había parecido tan hermoso como entonces, con ese resplandor salvaje. Como no se extendía por el resto de la habitación,

pièce, cette lumière gardait toute sa force. Dès qu'on s'en éloignait, il faisait nuit, et on se cognait aux meubles.

Marthe ignorait ce que c'est que d'être **mutine**. Dans son **enjouement**, elle restait grave.

Mon esprit s'engourdissait peu à peu auprès d'elle, je la trouvais différente. C'est que, maintenant que j'étais sûr de ne plus l'aimer, je commençais à l'aimer. Je me sentais incapable de calculs, de machinations, de tout ce dont, jusqu'alors, et encore à ce moment-là, je croyais que l'amour ne peut se passer. Tout à coup, je me sentais meilleur. Ce brusque changement aurait ouvert les yeux de tout autre : je ne vis pas que j'étais amoureux de Marthe. Au contraire, j'y vis la preuve que mon amour était mort, et qu'une belle amitié le remplacerait. Cette longue perspective d'amitié me fit admettre soudain combien un autre sentiment eût été criminel, lésant un homme qui l'aimait, à qui elle devait appartenir, et qui ne pouvait la voir.

Pourtant, autre chose m'aurait dû renseigner sur mes véritables sentiments. Il y a quelques mois, quand je rencontrais Marthe, mon prétendu amour ne m'empêchait pas de la juger, de trouver laides la plupart des choses qu'elle trouvait belles, la plupart des choses qu'elle disait, enfantines. Aujourd'hui, si je ne pensais pas comme elle, je me donnais tort. Après la grossièreté de mes premiers désirs, c'était la douceur d'un sentiment plus profond qui me trompait. Je ne me sentais plus capable de rien entreprendre de ce que je m'étais promis. Je commençais à respecter Marthe, parce que je commençais à l'aimer.

Je revins tous les soirs ; je ne pensai même pas à la prier de me montrer sa chambre, encore moins à lui demander comment Jacques trouvait nos meubles. Je ne souhaitais rien d'autre que ces fiançailles éternelles, nos corps étendus près de la cheminée, se touchant l'un l'autre, et moi, n'osant bouger, de peur qu'un seul de mes gestes suffît à chasser le bonheur.

Mais Marthe, qui goûtait le même charme, croyait le goûter seule. Dans ma paresse heureuse, elle lut de l'indifférence. Pensant que je ne l'aimais pas, elle s'imagina que je me lasserais vite de ce salon silencieux, si elle ne faisait rien pour m'attacher à elle.

Nous nous taisions. J'y voyais une

el resplandor conservaba toda su intensidad. En cuanto uno se alejaba de allí, se hacía de noche y se tropezaba con los muebles.

Marthe ignoraba lo que significaba ser **traviesa**. Aun estando **jovial**, siempre conservaba su seriedad.

Junto a ella, mi ánimo se iba embotando poco a poco, empecé a encontrarla distinta. Y es que ahora que creía estar seguro de que no la quería, es cuando comenzaba a amarla. Me sentía incapaz de cálculos, de maquinaciones, de todo aquello de lo que, hasta entonces, y todavía en aquel momento, yo creía que el amor no puede prescindir. De repente me sentía mejor. Aquel cambio tan brusco hubiera abierto los ojos de cualquier otro: yo no me di cuenta de mi amor por Marthe. Por el contrario, vi en ello la prueba de que mi amor había muerto y que una bonita amistad lo iba a reemplazar. Esa larga perspectiva de amistad me hizo admitir, de repente, lo criminal que hubiera sido cualquier otro sentimiento, pues hubiera herido al hombre que la amaba, que no podía verla y al que ella debía pertenecer.

Sin embargo, otro detalle debería haberme dado la clave de mis verdaderos sentimientos. Meses atrás, cuando conocí a Marthe, mi pretendido amor no me impedía juzgarla, ni encontrar horrible la mayoría de las cosas que le parecían hermosas, ni pueril la mayor parte de lo que decía. Pero aquel día, si acaso no pensaba como ella, yo mismo me quitaba la *razón*. Tras la rudeza de mis primeros deseos, me engañaba ahora la dulzura de un sentimiento más profundo. No me sentía capaz de emprender nada de lo que antes me había propuesto. Empezaba a respetar a Marthe, porque comenzaba a amarla.

Volví todas las tardes; ni siquiera se me ocurrió pedirle que me enseñara su dormitorio, y todavía menos preguntarle qué le parecían nuestros muebles a Jacques. No deseaba más que aquellos eternos esponsales; los dos cuerpos tendidos junto a la chimenea, rozándose. No me atrevía a moverme, por temor de que el más leve movimiento bastase para alejar la felicidad.

Marthe, que por su parte sentía el mismo hechizo que yo, creía que era la única en experimentarlo. Leyó indiferencia en mi feliz indolencia. Pensando que no la amaba, se figuró que pronto me cansaría de aquel silencioso salón, a menos que no hiciera algo para atraerme.

Permanecíamos en silencio, lo que yo

preuve du bonheur.

Je me sentais tellement près de Marthe, avec la certitude que nous pensions en même temps aux mêmes choses, que lui parler m'eût semblé absurde, comme de parler haut quand on est seul. Ce silence **accablait** la pauvre petite. La sagesse eût été de me servir de moyens de correspondre aussi grossiers que la parole ou le geste, tout en déplorant qu'il n'en existât point de plus subtils.

À me voir tous les jours m'enfoncer de plus en plus dans ce mutisme délicieux, Marthe se figura que je m'ennuyais de plus en plus. Elle se sentait prête à tout pour me distraire.

Sa chevelure dénouée, elle aimait dormir près du feu. Ou plutôt je croyais qu'elle dormait. Son sommeil lui était prétexte, pour mettre ses bras autour de mon cou, et une fois réveillée, les yeux humides, me dire qu'elle venait d'avoir un rêve triste. Elle ne voulait jamais me le raconter. Je profitais de son faux sommeil pour respirer ses cheveux, son cou, ses joues brûlantes, et en les effleurant à peine pour qu'elle ne se réveillât point ; toutes caresses qui ne sont pas, comme on croit, la menue monnaie de l'amour, mais, au contraire, la plus rare, et auxquelles seule la passion puisse recourir. Moi, je les croyais permises à mon amitié. Pourtant, je commençai à me désespérer sérieusement de ce que seul l'amour nous donnât des droits sur une femme. Je me passerai bien de l'amour, pensai-je, mais jamais de n'avoir aucun droit sur Marthe. Et, pour en avoir, j'étais même décidé à l'amour, tout en croyant le déplorer. Je désirais Marthe et ne le comprenais pas.

Quand elle dormait ainsi, sa tête appuyée contre un de mes bras, je me penchais sur elle pour voir son visage entouré de flammes. C'était jouer avec le feu. Un jour que je m'approchais trop sans pourtant que mon visage touchât le sien, je fus comme l'aiguille qui dépasse d'un millimètre la zone interdite et appartient à l'aimant. Est-ce la faute de l'**aimant** ou de l'aiguille ? C'est ainsi que je sentis mes lèvres contre les siennes. Elle fermait encore les yeux, mais visiblement comme quelqu'un qui ne dort pas. Je l'embrassai, stupéfait de mon audace, alors qu'en réalité c'était elle qui, lorsque j'approchais de son visage, avait attiré ma tête contre sa bouche. Ses deux mains s'accrochaient à mon cou ; elles ne se seraient pas accrochées plus furieusement dans un naufrage. Et je ne comprenais pas si elle voulait que je la sauve, ou bien que je me noie avec elle.

interpretaba como un síntoma de felicidad.

Me sentía tan cerca de Marthe, con la certeza de que pensábamos al mismo tiempo en las mismas cosas, que hablarle me hubiera parecido tan absurdo como hablar en voz alta cuando se está a solas. Pero aquel silencio la **agobiaba** a la pobre. Lo más sabio hubiera sido tratar de comunicarme con ella por medios tan toscos como la palabra o el gesto, lamentando que no existieran otros más sutiles.

Al ver que cada día me sumía más en aquel delicioso mutismo, Marthe se figuró que me aburría cada vez más. Estaba dispuesta a todo con tal de distraerme.

Le gustaba dormir junto al fuego, con el pelo suelto. O, mejor dicho, me parecía que dormía. El sueño le servía de pretexto para rodearme el cuello con sus brazos y para, una vez despierta, decirme con los ojos húmedos que acababa de tener un sueño muy triste. Pero nunca quería contármelo. Yo aproveché su falso sueño para aspirar el aroma de sus cabellos, de su cuello, de sus ardientes mejillas, rozándolas apenas para que no se despertase; unas caricias que no son, como se suele decir, pequeñas del amor, sino que, al contrario, son de lo más valioso, pues tan sólo nacen de la pasión. Yo creía que se me estaban permitidas en virtud de mi amistad. A pesar de todo, empezaba ya a desesperarme seriamente de que sólo el amor nos otorgase derechos sobre una mujer. Podré prescindir del amor, pensaba, pero nunca de mis derechos sobre ella. Y estaba dispuesto a llegar hasta el amor, lamentándome por ello. Deseaba a Marthe, pero no me daba cuenta.

Quando Marthe se dormía de ese modo, con su cabeza apoyada en uno de mis brazos, me inclinaba sobre ella para observar su rostro enmarcado por las llamas. Era jugar con fuego. Un día que me acerqué demasiado, aunque sin llegar a rozar mi rostro con el suyo, me sentí como la aguja que rebasa un milímetro la zona prohibida y pertenece así al **imán**. ¿De quién es la culpa, del imán o de la aguja? Así fue cómo, de repente, sentí mis labios sobre los suyos. Ella seguía con los ojos cerrados, pero como alguien que visiblemente ya no duerme. La besé, estupefacto ante mi audacia, cuando en realidad era ella la que al acercar yo mi rostro lo había atraído hasta su boca. Sus manos se agarraban a mi cuello; ni en un naufragio se hubiera aferrado tanto. Pero no llegaba a entender si quería que la salvase o bien que me ahogara con ella.

Maintenant, elle s'était assise, elle tenait ma tête sur ses genoux, caressant mes cheveux, et me répétant très doucement : « Il faut que tu t'en ailles, il ne faut plus jamais revenir. » Je n'osais pas la tutoyer ; lorsque je ne pouvais plus me taire, je cherchais longuement mes mots, construisant mes phrases de façon à ne pas lui parler directement, car si je ne pouvais pas la tutoyer, je sentais combien il était encore plus impossible de lui dire vous. Mes larmes me brûlaient. S'il en tombait une sur la main de Marthe, je m'attendais toujours à l'entendre pousser un cri. Je m'accusai d'avoir rompu le charme, me disant qu'en effet j'avais été fou de poser mes lèvres contre les siennes, oubliant que c'était elle qui m'avait embrassé. « Il faut que tu t'en ailles, ne plus jamais revenir. » Mes larmes de rage se mêlaient à mes larmes de peine. Ainsi la fureur du loup pris lui fait autant de mal que le piège. Si j'avais parlé, ç'aurait été pour injurier Marthe. Mon silence l'inquiéta ; elle y voyait de la résignation. « Puisqu'il est trop tard, la faisais-je penser, dans mon injustice peut-être clairvoyante, après tout, j'aime autant qu'il souffre. » Dans ce feu, je **grelottais**, je claquais des dents. À ma véritable peine qui me sortait de l'enfance, s'ajoutaient des sentiments enfantins. J'étais le spectateur qui ne veut pas s'en aller parce que le dénouement lui déplaît. Je lui dis : « Je ne m'en irai pas. Vous vous êtes moquée de moi. Je ne veux plus vous voir. »

Car si je ne voulais pas rentrer chez mes parents, je ne voulais pas non plus revoir Marthe. Je l'aurais plutôt chassée de chez elle !

Mais elle sanglotait : « Tu es un enfant. Tu ne comprends donc pas que si je te demande de t'en aller, c'est que je t'aime. »

Haineusement, je lui dis que je comprenais fort bien qu'elle avait des devoirs et que son mari était à la guerre.

Elle secouait la tête : « Avant toi, j'étais heureuse, je croyais aimer mon fiancé. Je lui pardonnais de ne pas bien me comprendre. C'est toi qui m'as montré que je ne l'aimais pas. Mon devoir n'est pas celui que tu penses. Ce n'est pas de ne pas mentir à mon mari, mais de ne pas te mentir. Va-t'en et ne me crois pas méchante ; bientôt tu m'auras oubliée. Mais je ne veux pas causer le malheur de ta vie. Je pleure, parce que je suis trop vieille pour toi ! »

Ce mot d'amour était sublime d'**enfantillage**. Et, quelles que soient les passions que j'éprouve dans la

Se había sentado y sostenía mi cabeza en sus rodillas, al tiempo que me acariciaba los cabellos y me repetía con dulzura: «Es preciso que te vayas, no debes volver nunca más.» No me atrevía a tutearla; cuando ya no podía callar más, buscaba detenidamente las palabras, construyendo mis frases de manera impersonal, pues si bien no podía tutearla, me resultaba aún más imposible el tratarla de usted. Las lágrimas me abrasaban. De haber caído alguna en la mano de Marthe, no me hubiera sorprendido oírla gritar. Me acusaba a mí mismo de haber roto el encanto, diciéndome lo loco que había sido al acercar mis labios a los suyos, olvidando que la que me había besado era ella. «Es preciso que te vayas y no vuelvas más.» Al igual que al lobo la trampa en la que ha caído le duele tanto como el haber sido apresado, mis lágrimas de rabia se mezclaban con las del sufrimiento. De hablar, hubiera sido para insultar a Marthe. Mi silencio la inquietó, pues veía en ello resignación. «Puesto que ya es demasiado tarde, no me importa que sufra», tal era el pensamiento que yo le atribuía, en mi injusticia quizás clarividente. A pesar del fuego, yo estaba **tiritando**, me castañeteaban los dientes. A mi verdadero dolor, que me alejaba de la infancia, se añadían otros sentimientos infantiles. Era como ese espectador que no quiere marcharse porque el desenlace no le gusta. Le dije: «No pienso marcharme. Se ha burlado de mí. No quiero volver a verla.»

Porque, si bien era cierto que no quería volver a casa de mis padres, tampoco deseaba volver a ver a Marthe. ¡Hubiera preferido poder echarla de su casa!

Ella sollozaba: «Eres un niño. No comprendes que si te pido que te vayas es porque te quiero.»

Le respondí **rencorosamente** que entendía muy bien que ella tenía sus obligaciones y que su marido estaba en la guerra.

Moviendo la cabeza me dijo: «Antes de conocerte era feliz, creía estar enamorada de mi prometido. Hasta le perdonaba el que no me comprendiera bien. Tú eres el que me has revelado que no le quería. Mi obligación no es la que tú piensas. No es la de no mentir a mi marido, sino la de no mentirte a ti. Vete, y no me consideres perversa; pronto me habrás olvidado. Pero no quiero destruir tu vida. Si lloro es porque soy demasiado vieja para ti.»

Aquella declaración de amor resultaba de una sublime **candidez**. Por muchas pasiones que experimente en el futuro, nunca

suite, jamais ne sera plus possible l'émotion adorable de voir une fille de dix-neuf ans pleurer parce qu'elle se trouve trop vieille.

La saveur du premier baiser m'avait déçu comme un fruit que l'on goûte pour la première fois. Ce n'est pas dans la nouveauté, c'est dans l'habitude que nous trouvons les plus grands plaisirs. Quelques minutes après, non seulement j'étais habitué à la bouche de Marthe, mais encore je ne pouvais plus m'en passer. Et c'est alors qu'elle parlait de m'en priver à tout jamais.

Ce soir-là, Marthe me reconduisit jusqu'à la maison. Pour me sentir plus près d'elle, je me blottissais sous cape, et je la tenais par la taille. Elle ne disait plus qu'il ne fallait pas nous revoir ; au contraire, elle était triste à la pensée que nous allions nous quitter dans quelques instants. Elle me faisait lui jurer mille folies.

Devant la maison de mes parents, je ne voulus pas laisser Marthe repartir seule, et l'accompagnai jusque chez elle. Sans doute ces enfantillages n'eussent-ils jamais pris fin, car elle voulait m'accompagner encore. J'acceptai, à condition qu'elle me laisserait à moitié route.

J'arrivai une demi-heure en retard pour le dîner. C'était la première fois. Je mis ce retard sur le compte du train. Mon père fit semblant de le croire.

Plus rien ne me **pesait**. Dans la rue, je marchais aussi légèrement que dans mes rêves.

Jusqu'ici tout ce que j'avais convoité, enfant, il en avait fallu faire mon **deuil**. D'autre part, la reconnaissance me gâtait les jouets offerts. Quel prestige aurait pour un enfant un jouet qui se donne lui-même ! J'étais ivre de passion. Marthe était à moi ; ce n'est pas moi qui l'avais dit, c'était elle. Je pouvais toucher sa figure, embrasser ses yeux, ses bras, l'habiller, l'abîmer, à ma guise. Dans mon délire, je la mordais aux endroits où sa peau était nue, pour que sa mère la soupçonnât d'avoir un amant. J'aurais voulu pouvoir y marquer mes initiales. Ma sauvagerie d'enfant retrouvait le vieux sens des tatouages. Marthe disait : « Oui, mords-moi, marque-moi, je voudrais que tout le monde sache... »

J'aurais voulu pouvoir embrasser ses seins. Je n'osais pas le lui demander, pensant qu'elle saurait les offrir elle-

podrán igualarse a aquella adorable emoción de ver llorar a una joven de diecinueve años porque se encontraba demasiado vieja.

El sabor del primer beso me había decepcionado, como una fruta que se prueba por primera vez. No es en la novedad donde encontramos los mayores placeres, sino en la costumbre. Unos minutos después, no sólo me había acostumbrado ya a su boca, sino que ya nunca podría prescindir de ella. ¡Y justo entonces era cuando Marthe hablaba de privarme de ella para siempre!

Aquella noche Marthe me acompañó hasta casa. Para sentirme más próximo a ella me acurrucaba bajo su capa, cogiéndola por la cintura. Marthe ya no decía que debíamos dejar de vernos, sino que estaba triste, pensando que nos íbamos a separar al cabo de unos instantes. Me hacía prometerle mil locuras.

Estando ya ante la casa de mis padres, no quise dejar que Marthe se marchase sola y la acompañé a su casa. Nuestras niñadas podían no haber acabado nunca, pues Marthe se empeñaba en acompañarme de nuevo hasta mi casa. Al final cedí, pero a condición de que me dejase a mitad de camino.

Por primera vez llegué a la cena con media hora de retraso. Le eché la culpa al tren. Mi padre fingió creérselo.

Ya no me **preocupaba** nada más. Andaba por la calle tan ligero como en los sueños.

Hasta entonces, nada de lo que había anhelado de niño se había cumplido. Y, por otra parte, la gratitud me estropeaba el placer de los juguetes recibidos. ¡Qué valor tendría para un niño el juguete regalado por sí mismo! Estaba ebrio de pasión. Marthe era mía; y no era yo el que lo había dicho, sino ella misma. Ya podía acariciar su rostro, besarle los ojos, los brazos, vestirla, incluso maltratarla. En el colmo del delirio, la mordía allí donde su piel siempre permanece al descubierto, para que su madre sospechara que tenía un amante. Hubiera querido dejar grabadas en ella mis iniciales. Mi salvajismo de niño recuperaba el antiguo significado de los tatuajes. Y Marthe me decía: « Sí, sí, muérdeme, márcame, me gustaría que todos lo supieran... »

Me hubiera gustado poder besarle los pechos. Pero no me atrevía a pedírselo, pensando que sabría ofrecérmelos por sí

même, comme ses lèvres. Au bout de quelques jours, l'habitude d'avoir ses lèvres étant venue, je n'envisageai pas d'autre délice.

Nous lisions ensemble à la lueur du feu. Elle y jetait souvent des lettres que son mari lui envoyait, chaque jour, du front. À leur inquiétude, on devinait que celles de Marthe se faisaient de moins en moins tendres et de plus en plus rares. Je ne voyais pas **flamber** ces lettres sans malaise. Elles grandissaient une seconde le feu et, somme toute, j'avais peur de voir plus clair.

Marthe, qui souvent maintenant me demandait s'il était vrai que je l'avais aimée dès notre première rencontre, me reprochait de ne le lui avoir pas dit avant son mariage. Elle ne se serait pas mariée, prétendait-elle ; car, si elle avait éprouvé pour Jacques une sorte d'amour au début de leurs fiançailles, celles-ci trop longues, par la faute de la guerre, avaient peu à peu effacé l'amour de son cœur. Elle n'aimait déjà plus Jacques quand elle l'épousa. Elle espérait que ces quinze jours de permission accordés à Jacques transformeraient peut-être ses sentiments.

Il fut malhabile. Celui qui aime agace toujours celui qui n'aime pas. Et Jacques l'aimait toujours davantage. Ses lettres étaient de quelqu'un qui souffre, mais plaçant trop haut sa Marthe pour la croire capable de trahison. Aussi n'accusait-il que lui, la suppliant seulement de lui expliquer quel mal il avait pu lui faire : « Je me trouve si grossier à côté de toi, je sens que chacune de mes paroles te blesse. » Marthe lui répondait seulement qu'il se trompait, qu'elle ne lui reprochait rien.

Nous étions alors au début de mars. Le printemps était précoce. Les jours où elle ne m'accompagnait pas à Paris, Marthe, nue sous un peignoir, attendait que je revinsse de mes cours de dessin, étendue devant la cheminée où brûlait toujours l'olivier de ses beaux-parents. Elle leur avait demandé de renouveler sa **provision**. Je ne sais quelle timidité, si ce n'est celle que l'on éprouve en face de ce qu'on n'a jamais fait, me retenait. Je pensais à Daphnis. Ici c'est Chloé qui avait reçu quelques leçons, et Daphnis n'osait lui demander de les lui apprendre. Au fait, ne considérais-je pas Marthe plutôt comme une vierge, livrée, la première quinzaine de ses noces, à un inconnu et plusieurs fois prise par lui de force.

misma, como había hecho con sus labios. Al cabo de algunos días, habituado ya a su labios, no volví a pensar en ningún otro placer.

LEÍAMOS juntos a la luz de la lumbre. A menudo, Marthe arrojaba al fuego las cartas que su marido le enviaba diariamente desde el frente. Se adivinaba, por su inquietud, que las de Marthe eran cada vez menos cariñosas y más escasas. Yo las veía **arder** no sin cierto malestar. Como las llamas se avivaban por instantes, temía verlo todo más claro.

Marthe, que ahora se preguntaba a menudo si era verdad que yo había estado enamorado desde nuestro primer encuentro, me reprochaba no habérselo dicho antes de su boda. En ese caso, no se hubiera casado, afirmaba; pues si bien al principio Marthe había sentido por Jacques algo parecido al amor, éste se había ido borrando de su corazón durante un noviazgo demasiado prolongado a causa de la guerra. Cuando se casaron ya no le amaba. Esperaba que los quince días de permiso que Jacques tenía que disfrutar cambiarían sus sentimientos hacia él.

Pero él obró torpemente. Aquel que ama termina irritando al que no ama. Y Jacques la quería cada vez más. Sus cartas eran propias de una persona que sufre, pero siempre colocaba a su Marthe demasiado por encima de todo como para creerla capaz de una traición. Al contrario, tan sólo se acusaba a sí mismo suplicándole que le explicara qué daño le había podido ocasionar: « Me encuentro tan grosero a tu lado, siento que cada una de mis palabras te hiere. » Marthe le contestaba diciéndole que estaba equivocado, que no le reprochaba nada.

Nos hallábamos entonces a principios de marzo. La primavera llegaba precoz. Los días en que no me acompañaba a París, Marthe, desnuda bajo el batín, esperaba a que volviera de mi clase de dibujo, tendida ante la chimenea, en la que seguía ardiendo la leña de olivo de sus suegros. Les había pedido una nueva **provisión**. Ignoro la clase de timidez que me contenía, a no ser la que se experimenta ante lo que nunca se ha hecho. Pensaba en Dafnis. En este caso era Cloe (20) la que había aprendido algunas lecciones, pero Dafnis no se atrevía a pedirle que se las enseñara. ¿Acaso no consideraba yo a Marthe más bien como una virgen entregada a un desconocido durante los primeros quince días de boda, y repetidamente forzada por él?

20 Alude a *Dafnis y Cloe*: célebre pastoral del novelista griego Longo (finales del siglo II d.C.), que narra el aprendizaje amoroso de dos adolescentes educados por pastores en la isla de Lesbos. Era una de las obras preferidas de Radiguet.

Le soir, seul dans mon lit, j'appelais Marthe, m'en voulant, moi qui me croyais un homme, de ne l'être pas assez pour finir d'en faire ma maîtresse. Chaque jour, allant chez elle, je me promettais de ne pas sortir qu'elle ne le fût.

Le jour de l'anniversaire de mes seize ans, au mois de mars 1918, tout en me suppliant de ne pas me fâcher, elle me fit cadeau d'un peignoir, semblable au sien, qu'elle voulait me voir mettre chez elle. Dans ma joie, je faillis faire un calembour, moi qui n'en faisais jamais. Ma robe prétexte ! Car il me semblait jusqu'ici avoir entravé mes désirs, c'était la peur du ridicule, de me sentir habillé, lorsqu'elle ne l'était pas. D'abord je pensai à mettre cette robe le jour même. Puis, je rougis, comprenant ce que son cadeau contenait de reproches.

Dès le début de notre amour, Marthe m'avait donné une clef de son appartement, afin que je n'eusse pas à l'attendre dans le jardin, si, par hasard, elle était en ville. Je pouvais me servir moins innocemment de cette clef. Nous étions un samedi. Je quittai Marthe en lui promettant de venir déjeuner le lendemain avec elle. Mais j'étais décidé à revenir le soir aussitôt que possible.

À dîner, j'annonçai à mes parents que j'entreprendrais le lendemain avec René une longue promenade dans la forêt de Sénart. Je devais pour cela partir à cinq heures du matin. Comme toute la maison dormirait encore, personne ne pourrait deviner l'heure à laquelle j'étais parti, et si j'avais **découché**.

À peine avais-je fait part de ce projet à ma mère, qu'elle voulut préparer elle-même un panier rempli de provisions, pour la route. J'étais consterné, ce panier détruisait tout le romanesque et le sublime de mon acte. Moi qui goûtais d'avance l'effroi de Marthe quand j'entrerais dans sa chambre, je pensais maintenant à ses éclats de rire en voyant paraître ce prince Charmant, un panier de ménagère à son bras. J'eus beau dire à ma mère que René s'était muni de tout, elle ne voulut rien entendre. Résister davantage, c'était éveiller les soupçons.

Ce qui fait le malheur des uns causerait le bonheur des autres. Tandis que ma mère emplissait le panier qui me **gâtait** d'avance ma première nuit d'amour, je voyais les

Por la noche, solo en mi cama, invocaba a Marthe, reprochándome no ser lo suficientemente hombre, aunque por tal me tenía ya, como para terminar de convertirme en su amante. Al ir cada día a su casa me proponía no salir de allí sin haberlo conseguido.

El día que cumplí dieciséis años, en el mes de marzo de 1918, y rogándome que no me enfadara, Marthe me regaló un batín igual que el suyo, para que me lo pusiera en su casa. Con la euforia, estuve a punto de gastarle una broma, yo, que nunca las hacía. ¡Una bata-pretexto! (21). Pues me daba la impresión de que lo que hasta ahora había estorbado mis deseos era el miedo al ridículo, viéndome vestido cuando ella no lo estaba. En un primer momento pensé ponerme el batín aquel mismo día. Después me ruboricé, al comprender los reproches que aquel regalo suponía.

DESDE el principio de nuestro amor, Marthe me había dado una llave de su apartamento, para que no tuviese que esperar en el jardín en caso de que ella estuviera en la ciudad. Pero yo podía servirme de aquella llave menos inocentemente. Era sábado. Me despedí de Marthe prometiéndole que volvería para comer juntos, al día siguiente. Pero tenía previsto volver por la noche.

Mientras cenábamos, anuncié a mis padres que pensaba irme al día siguiente de excursión al bosque de Sénart con René. Por tanto, tenía que marcharme a las cinco de la mañana. Como todo el mundo estaría durmiendo, nadie podría averiguar la hora de mi partida, ni tampoco si yo había **dormido** en casa.

Apenas le hube contado este plan, mi madre se empeñó en prepararme una cesta de provisiones para el camino. Aquello me consternaba; esa cesta destruía todo lo novelesco y sublime de mi acto. Después de haber disfrutado de antemano el terror de Marthe al verme aparecer en su cuarto, imaginaba ahora sus carcajadas al descubrir a su Príncipe Encantado con una cesta de cocina bajo el brazo. Por más que le dije a mi madre que ya René iba provisto de todo, no quiso escucharme. Resistir por más tiempo sólo habría supuesto despertar sospechas.

Lo que causa la desgracia de unos haría la felicidad de otros. Mientras mi madre iba llenando aquella cesta que **estropeaba** de antemano mi primera noche de amor, veía

21 Juego de palabras. Según el narrador-personaje, el regalo de Marthe le proporciona el «pretexto» para desnudarse. Pero robe-prétexte puede hacer referencia a la toga paetexta romana, toga blanca bordada con hilo de púrpura que llevaban los niños y los magistrados.

yeux pleins de **convoitise** de mes frères. Je pensai bien à le leur offrir en cachette, mais une fois tout mangé, au risque de se faire fouetter, et pour le plaisir de me perdre, ils eussent tout raconté.

Il fallait donc me résigner, puisque nulle cachette ne semblait assez sûre.

Je m'étais juré de ne pas partir avant minuit pour être sûr que mes parents dormissent. J'essayai de lire. Mais comme dix heures sonnaient à la mairie, et que mes parents étaient couchés depuis quelque temps déjà, je ne pus attendre. Ils habitaient au premier étage, moi au rez-de-chaussée. Je n'avais pas mis mes bottines afin d'escalader le mur le plus silencieusement possible. Les tenant d'une main, tenant de l'autre ce panier fragile à cause des bouteilles, j'ouvris avec précaution une petite porte d'office. Il pleuvait. Tant mieux ! La pluie couvrirait le bruit. Apercevant que la lumière n'était pas encore éteinte dans la chambre de mes parents, je fus sur le point de me recoucher. Mais j'étais en route. Déjà la précaution des bottines était impossible ; à cause de la pluie je dus les remettre. Ensuite, il me fallait escalader le mur pour ne point ébranler la cloche de la grille. Je m'approchai du mur, contre lequel j'avais pris soin, après le dîner, de poser une chaise de jardin pour faciliter mon évacion. Ce mur était garni de tuiles à son faîte. La pluie les rendait glissantes. Comme je m'y suspendais, l'une d'elles tomba. Mon angoisse décupla le bruit de sa chute. Il fallait maintenant sauter dans la rue. Je tenais le panier avec mes dents ; je tombai dans une **flaque**. Une longue minute, je restai debout, les yeux levés vers la fenêtre de mes parents, pour voir s'ils bougeaient, s'étant aperçus de quelque chose. La fenêtre resta vide. J'étais sauf !

Pour me rendre jusque chez Marthe, je suivis la Marne. Je comptais cacher mon panier dans un buisson et le reprendre le lendemain. La guerre rendait cette chose dangereuse. En effet, au seul endroit où il y eût des buissons et où il était possible de cacher le panier, se tenait une sentinelle, gardant le pont de J... J'hésitai longtemps, plus pâle qu'un homme qui pose une cartouche de dynamite. Je cachai tout de même mes victuailles.

La grille de Marthe était fermée. Je pris la clef qu'on laissait toujours dans la boîte aux lettres. Je traversai le petit jardin sur la pointe des pieds, puis montai les marches du perron. J'ôtai encore mes

los ojos llenos de **codicia** de mis hermanos. Pensé por un momento dársela a escondidas, pero, una vez devorada, y a riesgo de llevarse unos azotes, lo hubieran contado todo por el placer de fastidiarme.

Tenía, pues, que resignarme, ya que ningún escondite me parecía lo bastante seguro.

Me había propuesto no salir antes de medianoche para estar seguro de que mis padres estarían durmiendo. Traté de leer. Pero cuando dieron las diez en el reloj de la alcaldía y puesto que mis padres se habían acostado hacía ya bastante tiempo, no pude esperar más. Su dormitorio estaba en el primer piso, el mío en la planta baja. No me había puesto los zapatos para poder escalar la tapia lo más silenciosamente posible. Llevándolos en una mano y sosteniendo con la otra la cesta, frágil a causa de las botellas, abrí con precaución una pequeña puerta de servicio. Llovía. ¡Mucho mejor!, la lluvia cubriría el ruido. Al ver que aún había luz en el cuarto de mis padres estuve a punto de volverme a la cama. Pero ya me había puesto en camino. La precaución de los zapatos resultaba ya insostenible; me los tuve que volver a poner a causa de la lluvia. A continuación debía escalar la tapia, para que no sonase la campana de la verja. Fui hasta la tapia junto a la que, después de cenar, había colocado una silla del jardín para facilitarme la evación. La tapia tenía el remate cubierto de tejas, que con la lluvia resultaban resbaladizas. Al colgarme, se cayó una de ellas. Mi angustia multiplicó por cien el ruido de la caída. Ahora sólo tenía que saltar a la calle. Sostenía la cesta con los dientes; caí en un **charco**. Me quedé allí más de un minuto, de pie, con los ojos clavados en la ventana de mis padres, para ver si se habían dado cuenta de algo y hacían algún movimiento. La ventana permaneció vacía. ¡Estaba salvado!

Para llegar a casa de Marthe fui siguiendo el Marne. Había pensado esconder la cesta en un matorral y recogerla al día siguiente. La guerra convertía esto en una acción peligrosa. Efectivamente, en el único lugar en que había matorrales y, por tanto, donde se podía ocultar la cesta, había un puesto de centinela que vigilaba el puente de J... Dudé durante un largo rato, más pálido que el hombre que coloca unos cartuchos de dinamita. A pesar de todo, escondí las vituallas.

La verja de la casa de Marthe estaba cerrada. Cogí la llave que dejaban siempre en el buzón. Atravesé de puntillas el jardincito y subí después los peldaños de la escalinata. Volví a quitarme los zapatos an-

bottines avant de prendre l'escalier.

Marthe était si nerveuse ! Peut-être s'évanouirait-elle en me voyant dans sa chambre. Je tremblai ; je ne trouvai pas le trou de la serrure. Enfin, je tournai la clef lentement, afin de ne réveiller personne. Je butai dans l'antichambre contre le porte-parapluies. Je craignais de prendre les sonnettes pour des commutateurs. J'allai à tâtons jusqu'à la chambre. Je m'arrêtai avec, encore, l'envie de fuir. Peut-être Marthe ne me pardonnerait jamais. Ou bien si j'allais tout à coup apprendre qu'elle me trompe, et la trouver avec un homme !

J'ouvris. Je murmurai :

— Marthe ? Elle répondit :

— Plutôt que de me faire une peur pareille, tu aurais bien pu ne venir que demain matin. Tu as donc ta permission huit jours plus tôt? Elle me prenait pour Jacques !

Or, si je voyais de quelle façon elle l'eût accueilli, j'apprenais du même coup qu'elle me cachait déjà quelque chose. Jacques devait donc venir dans huit jours !

J'allumai. Elle restait tournée contre le mur. Il était simple de dire : « C'est moi », et pourtant, je ne le disais pas. Je l'embrassai dans le cou.

— Ta figure est toute mouillée. Essuie-toi donc.

Alors, elle se retourna et poussa un cri.

D'une seconde à l'autre, elle changea d'attitude et, sans prendre la peine de s'expliquer ma présence nocturne :

— Mais mon pauvre chéri, tu vas prendre mal ! Déshabille-toi vite. Elle courut ranimer le feu dans le salon. À son retour dans la chambre, comme je ne bougeais pas, elle dit :

— Veux-tu que je t'aide ? Moi qui redoutais par-dessus tout le moment où je devrais me déshabiller et qui en envisageais le ridicule, je bénissais la pluie grâce à quoi ce déshabillage prenait un sens maternel. Mais Marthe repartait, revenait, repartait dans la cuisine, pour voir si l'eau de mon **grog** était chaude. Enfin, elle me trouva nu sur le lit, me cachant à moitié sous l'édredon. Elle me gronda : c'était fou de rester nu ; il fallait me frictionner à l'eau de Cologne. Puis, Marthe ouvrit une armoire et me jeta un costume de nuit. « Il devait être de ma taille. » Un costume de Jacques ! Et je

tes de subir la escalera.

¡Marthe era tan nerviosa! A lo mejor se desmayaba al verme en su habitación. Me puse a temblar; no encontraba el ojo de la cerradura. Por fin, hice girar la llave lentamente para no despertar a nadie. En el vestíbulo tropecé con el paraguero. Temía confundir los timbres con los conmutadores. Fui a tientas hasta el dormitorio. Me detuve, todavía, con ganas de huir. Marthe podría no perdonármelo nunca. O tal vez iba a enterarme de repente que me engañaba, encontrándola con otro hombre.

Abrí la puerta. Susurré:

—¡Marthe?

Contestó:

—En vez de darme tal susto, podrías haber venido mañana temprano. ¿Conseguiste por fin el permiso ocho días antes? ¡Me había tomado por Jacques!

Si bien podía ver el recibimiento que le habría dispensado, también me enteraba de que Marthe me había ocultado algo. ¡Jacques iba a venir dentro de ocho días!

Encendí la luz. Marthe permaneció de cara a la pared. Bastaba con decir: «Soy yo», y sin embargo no lo dije. La besé en el cuello.

—Tienes la cara mojada. Ve a secarte.

Entonces se volvió y dio un grito.

Su actitud cambió en pocos segundos y, sin molestarse en hallar explicación a mi presencia nocturna, me dijo:

—¡Oh, querido, vas a enfriarte! Desnúdate rápidamente.

Se fue corriendo a avivar el fuego del salón. Cuando volví al dormitorio, y al ver que no me había movido, dijo:

—¿Quieres que te ayude?

Y yo que, por miedo al ridículo, temía ante todo el momento de desvestirme delante de ella, bendije a la lluvia, gracias a la cual este acto adquiriría ahora un sentido materno. Marthe salió del cuarto, entraba de nuevo, se volvía a ir hacia la cocina, para ver si el agua de mi **ponche** estaba ya caliente. Por fin, me encontró desnudo sobre la cama, medio tapado por el edredón. Me regañó: era una locura permanecer desnudo; tendría que darme una friega de agua de colonia. Después abrió un armario y me lanzó un pijama. «Debía de ser de mi talla.» ¡Un pijama de Jacques! Pensé en la

pensais à l'arrivée, fort possible, de ce soldat, puisque Marthe y avait cru. J'étais dans le lit. Marthe m'y rejoignit. Je lui demandai d'éteindre. Car, même en ses bras, je me méfiais de ma timidité. Les ténèbres me donneraient du courage. Marthe me répondit doucement :

— Non. Je veux te voir t'endormir. À cette parole pleine de grâce, je sentis quelque gêne. J'y voyais la touchante douceur de cette femme qui risquait tout pour devenir ma maîtresse et, ne pouvant deviner ma timidité **maladive**, admettait que je m'endormisse auprès d'elle. Depuis quatre mois, je disais l'aimer, et ne lui en donnais pas cette preuve dont les hommes sont si prodigues et qui souvent leur tient **lieu d'amour**. J'éteignis de force. Je me retrouvai avec le trouble de tout à l'heure, avant d'entrer chez Marthe. Mais comme l'attente devant la porte, celle devant l'amour ne pouvait être bien longue. Du reste, mon imagination se promettait de telles voluptés qu'elle n'arrivait plus à les concevoir. Pour la première fois aussi, je redoutai de ressembler au mari et de laisser à Marthe un mauvais souvenir de nos premiers moments d'amour. Elle fut donc plus heureuse que moi. Mais la minute où nous nous désenlaçâmes, et ses yeux admirables, valaient bien mon malaise. Son visage s'était transfiguré. Je m'étonnai même de ne pas pouvoir toucher l'**auréole** qui entourait vraiment sa figure, comme dans les tableaux religieux.

Soulagé de mes craintes, il m'en venait d'autres.

C'est que, comprenant enfin la puissance des gestes que ma timidité n'avait osés jusqu'alors, je tremblais que Marthe appartînt à son mari plus qu'elle ne voulait le prétendre.

Comme il m'est impossible de comprendre ce que je goûte la première fois, je devais connaître ces jouissances de l'amour chaque jour davantage.

En attendant, le faux plaisir m'apportait une vraie douleur d'homme : la jalousie.

J'en voulais à Marthe, parce que je comprenais, à son visage reconnaissant, tout ce que valent les liens de la chair. Je maudissais l'homme qui avait avant moi éveillé son corps. Je considérai ma sottise d'avoir vu en Marthe une vierge. À toute autre époque, souhaiter la mort de son mari, c'eût été chimère enfantine, mais ce vœu devenait

posibilidad de que el soldado llegase, puesto que Marthe nos había confundido. Yo estaba en la cama. Marthe se acostó también. Le pedí que apagara la luz. Hasta en sus brazos desconfiaba de mi timidez. La oscuridad me daría valor. Marthe me respondió dulcemente:

—No. Quiero ver cómo te duermes.

Ante estas palabras llenas de encanto, me sentí un poco molesto. Veía en ellas la conmovedora dulzura de aquella mujer que arriesgaba todo para convertirse en mi amante y que, no pudiendo sospechar mi timidez **enfermiza**, se contentaba con que durmiera a su lado. Hacía ya cuatro meses que decía que la amaba, pero aún no le había dado esa prueba que los hombres suelen prodigar tanto y que, a menudo, **sustituye al amor**. Apagué a la fuerza. Me encontré tan desconcertado como poco antes de entrar en su casa. Pero, al igual que la espera delante de la puerta, ésta, ante el amor, no podía prolongarse mucho más. Mi imaginación, además, se prometía tales voluptuosidades que ni siquiera alcanzaba a concebirlas. Por primera vez temí parecerme a su marido, dejando a Marthe un mal recuerdo de nuestros primeros momentos de amor. Ella, pues, disfrutó más que yo. Pero en el instante en que cesó nuestro abrazo, sus maravillosos ojos compensaban todo mi malestar. Su rostro se había transfigurado. Me extrañó no poder tocar la **aureola** que rodeaba, como en las pinturas religiosas.

Aliviado ya de mis primeros temores, otros distintos me invadían.

Y es que, comprendiendo por fin la fuerza de los gestos que mi timidez no me había permitido hasta entonces, temía que Marthe pudiera depender de su marido más de lo que ella misma declaraba.

Como siempre me ha sido imposible apreciar lo que pruebo por primera vez, fui conociendo día tras día los placeres del amor.

Mientras tanto, el placer fingido me ocasionaba un auténtico dolor de hombre: los celos.

Sentía un gran resentimiento contra Marthe cuando su rostro agradecido me hacía ver lo mucho que importan los vínculos de la carne. Maldecía al hombre que había despertado su cuerpo antes que yo. Recordé mi tontería al haber considerado a Marthe como una virgen. En cualquier otro momento, desear la muerte de su marido hubiera sido una quimera infantil; pero ahora ese deseo resultaba casi tan criminal

presque aussi criminel que si j'eusse tué. Je devais à la guerre mon bonheur naissant ; j'en attendais l'apothéose. J'espérais qu'elle servirait ma haine comme un anonyme commet le crime à notre place.

Maintenant, nous pleurons ensemble ; c'est la faute du bonheur. Marthe me reproche de n'avoir pas empêché son mariage. « Mais alors, serais-je dans ce lit choisi par moi ? Elle vivrait chez ses parents ; nous ne pourrions nous voir. Elle n'aurait jamais appartenu à Jacques, mais elle ne m'appartiendrait pas. Sans lui, et ne pouvant comparer, peut-être regretterait-elle encore, espérant mieux. Je ne hais pas Jacques. Je hais la certitude de tout devoir à cet homme que nous trompons. Mais j'aime trop Marthe pour trouver notre bonheur criminel. »

Nous pleurons ensemble de n'être que des enfants, disposant de peu. Enlever Marthe ! Comme elle n'appartient à personne, qu'à moi, ce serait me l'enlever, puisqu'on nous séparerait. Déjà, nous envisageons la fin de la guerre, qui sera celle de notre amour. Nous le savons, Marthe a beau me jurer qu'elle quittera tout, qu'elle me suivra, je ne suis pas d'une nature portée à la révolte, et, me mettant à la place de Marthe, je n'imagine pas cette folle rupture. Marthe m'explique pourquoi elle se trouvait trop vieille. Dans quinze ans, la vie ne fera encore que commencer pour moi, des femmes m'aimeront, qui auront l'âge qu'elle a. « Je ne pourrais que souffrir, ajoute-t-elle. Si tu me quittes, j'en mourrai. Si tu restes, ce sera par faiblesse, et je souffrirai de te voir sacrifier ton bonheur. »

Malgré mon indignation, je m'en voulais de ne point paraître assez convaincu du contraire. Mais Marthe ne demandait qu'à l'être, et mes plus mauvaises raisons lui semblaient bonnes. Elle répondait : « Oui, je n'ai pas pensé à cela. Je sens bien que tu ne mens pas. » Moi, devant les craintes de Marthe, je sentais ma confiance moins solide. Alors mes consolations étaient molles. J'avais l'air de ne la **détromper** que par politesse. Je lui disais : « Mais non, mais non, tu es folle. » Hélas ! j'étais trop sensible à la jeunesse pour ne pas envisager que je me **détacherais** de Marthe, le jour où sa jeunesse se fanerait, et que s'épanouirait la mienne.

Bien que mon amour me parût avoir atteint sa forme définitive, il était à

como si realmente hubiera matado. Le debía a la guerra mi naciente felicidad; pero todavía aguardaba la apoteosis. Esperaba que favorecería mi odio del mismo modo que un asesino anónimo comete el crimen en nuestro lugar.

Los dos nos echamos a llorar; era a causa de la felicidad. Marthe me reprochaba no haber impedido su matrimonio. « Pero, ¿estaría yo ahora, en ese caso, en esta cama elegida por mí? Marthe viviría en casa de sus padres y no podríamos vernos. Bien es verdad que no habría sido nunca poseída por Jacques, pero tampoco yo podría poseerla. Sin él, y al no poder comparar, quizá ella echaría algo de menos esperando algo mejor. No odio a Jacques. Odio la certeza de deberle todo al hombre al que estamos engañando. Pero amo demasiado a Marthe como para encontrar criminal nuestra felicidad. »

Lloramos, también, por no ser más que unos niños que disponen de tan poco. ¡Secuestrar a Marthe! Como no pertenece a nadie más que a mí, sería en realidad raptármela a mí mismo, puesto que nos separarían. Pensamos que el final de la guerra será también el de nuestro amor. Los dos lo sabemos, aunque por más que Marthe me jura que lo abandonará todo, que me seguirá, yo no soy de naturaleza propensa a la rebeldía y, poniéndome en su lugar, no me imagino una ruptura tan alocada. Marthe me explica por qué se encontraba demasiado vieja para mí. Dentro de quince años, mi vida no habrá hecho más que comenzar y se enamorarán de mí mujeres que entonces tendrán la edad que ella tiene ahora. « No haré más que sufrir, añade. Si me abandonas, me moriré. Si permaneces a mi lado será por debilidad, y sufriré viendo cómo sacrificas tu felicidad. »

A pesar de mi indignación, me reprochaba a mí mismo no parecer lo bastante convencido de lo contrario. Pero como Marthe no deseaba sino serlo, mis peores razones le parecían buenas. Respondía: « Ah, sí, no había pensado en eso. Veo que no me engañas. » Ante los temores de Marthe sentía que mi confianza se debilitaba. Y mis consuelos resultaban, por lo tanto, poco convincentes. Daba la impresión de que no la **desengañaba** más que por educación. Le repetía: « Que no, que no, estás loca. » Desgraciadamente, yo era demasiado sensible a la juventud para no haber previsto ya que me **separaría** de Marthe el día en que su juventud se marchitase, y la mía alcanzase su plenitud.

Aunque pensaba que mi amor había ya alcanzado su forma definitiva, tan sólo se

l'état d'**ébauche**. Il faiblissait au moindre obstacle.

Donc, les folies que cette nuit-là firent nos âmes, nous fatiguèrent davantage que celles de notre chair. Les unes semblaient nous reposer des autres ; en réalité, elles nous achevaient. Les coqs, plus nombreux, chantaient. Ils avaient chanté toute la nuit. Je m'aperçus de ce mensonge poétique : les coqs chantent au lever du soleil. Ce n'était pas extraordinaire. Mon âge ignorait l'insomnie. Mais Marthe le remarqua aussi, avec tant de surprise, que ce ne pouvait être que la première fois. Elle ne put comprendre la force avec laquelle je la serrai contre moi, car sa surprise me donnait la preuve qu'elle n'avait pas encore passé une nuit blanche avec Jacques.

Mes transes me faisaient prendre notre amour pour un amour exceptionnel. Nous croyons être les premiers à ressentir certains troubles, ne sachant pas que l'amour est comme la poésie, et que tous les amants, même les plus médiocres, s'imaginent qu'ils innovent. Disais-je à Marthe (sans y croire d'ailleurs), mais pour lui faire penser que je partageais ses inquiétudes : « Tu me **délaisseras**, d'autres hommes te plairont », elle m'affirmait être sûre d'elle. Moi, de mon côté, je me persuadais peu à peu que je lui resterais, même quand elle serait moins jeune, ma paresse finissant par faire dépendre notre éternel bonheur de son énergie.

Le sommeil nous avait surpris dans notre nudité. À mon réveil, la voyant découverte, je craignis qu'elle n'eût froid. Je tâtai son corps. Il était brûlant. La voir dormir me procurait une volupté sans égale. Au bout de dix minutes, cette volupté me parut insupportable. J'embrassai Marthe sur l'épaule. Elle ne s'éveilla pas. Un second baiser, moins chaste, agit avec la violence d'un réveille-matin. Elle sursauta, et, se frottant les yeux, me couvrit de baisers, comme quelqu'un qu'on aime et qu'on retrouve dans son lit après avoir rêvé qu'il est mort. Elle, au contraire, avait cru rêver ce qui était vrai, et me retrouvait au réveil.

Il était déjà onze heures. Nous buvions notre chocolat, quand nous entendîmes la sonnette. Je pensai à Jacques : « Pourvu qu'il ait une arme. » Moi qui avais si peur de la mort, je ne tremblais pas. Au contraire, j'aurais accepté que ce fût Jacques, à condition qu'il nous tuât. Toute autre solution me semblait ridicule.

trataba de un **esbozo**. Se debilitaba al menor obstáculo.

Y, así pues, las locuras que aquella noche cometieron nuestros espíritus nos fatigaron más que las de la carne. Las unas parecían aliviarnos de las otras; en realidad, nos desgastaban. Los gallos cantaban, más numerosos que en momentos anteriores. Habían cantado durante toda la noche. Me di cuenta de ese engaño poético: de que los gallos cantan al amanecer. No era nada extraordinario. A mi edad, desconocía el insomnio. Pero Marthe también reparó en ello, tan sorprendida, que no podía ser sino por primera vez. Aunque ella no pudiera entender por qué la abrazaba con tanta fuerza, su sorpresa me ofrecía la prueba de que aún no había pasado una sola noche en blanco con Jacques.

Mis arrebatos hacían que considerase nuestro amor como un amor excepcional. Muchas veces pensamos ser los primeros en sentir ciertas turbaciones, ignorando que el amor es como la poesía y que todos los amantes, incluso los más mediocres, se creen innovadores. Para que Marthe creyera que compartía sus inquietudes, le decía (aunque no lo pensase): «Me **abandonarás** tú, porque te gustarán otros nombres», pero ella afirmaba estar segura de sí misma. Yo, por mi parte, me iba convenciendo poco a poco de que le permanecería fiel, aun cuando ella hubiera envejecido, ya que mi pereza terminaría por hacer depender de su energía nuestra eterna felicidad.

El sueño nos había sorprendido en nuestra desnudez. Cuando me desperté, al verla destapada, temí que Marthe tuviera frío. Palpé su cuerpo, estaba ardiendo. Verla dormir me producía una voluptuosidad inigualable. Al cabo de diez minutos, esa voluptuosidad se me hizo insoportable. La besé en un hombro. No se despertó. Un segundo beso, menos casto, provocó el violento efecto de un despertador. Primero se sobresaltó y después, mientras se frotaba los ojos, me cubrió de besos, como a una persona amada a la que se encuentra uno en la cama después de haber soñado con su muerte. Marthe, al contrario, había creído soñar lo que era cierto y me encontraba al despertarse.

Eran ya las once. Estábamos tomando el chocolate cuando oímos el timbre. Pensé enseguida en Jacques: «Ojalá vaya armado.» A pesar de temer tanto a la muerte, ni siquiera temblaba. Al contrario, habría aceptado que fuese Jacques, a condición de que nos matase. Cualquiera otra solución me parecería ridícula.

Envisager la mort avec calme ne compte que si nous l'envisageons seul. La mort à deux n'est plus la mort, même pour les incroyables. Ce qui **chagrine**, ce n'est pas de quitter la vie, mais de quitter ce qui lui donne un sens. Lorsqu'un amour est notre vie, quelle différence y a-t-il entre vivre ensemble ou mourir ensemble ?

Je n'eus pas le temps de me croire un héros, car, pensant que peut-être Jacques ne tuerait que Marthe, ou moi, je mesurai mon égoïsme. Savais-je même, de ces deux drames, lequel était le pire ?

Comme Marthe ne bougeait pas, je crus m'être trompé, et qu'on avait sonné chez les propriétaires. Mais la sonnette retentit de nouveau.

— Tais-toi, ne bouge pas ! murmura-t-elle, ce doit être ma mère. J'avais complètement oublié qu'elle passerait après la messe. J'étais heureux d'être témoin d'un de ses sacrifices. Dès qu'une maîtresse, un ami, sont en retard de quelques minutes à un rendez-vous, je les vois morts. Attribuant cette forme d'angoisse à sa mère, je savourais sa crainte, et que ce fût par ma faute qu'elle l'éprouvât.

Nous entendîmes la grille du jardin se refermer, après un **conciliabule** (évidemment, Mme Grangier demandait au rez-de-chaussée si on avait vu ce matin sa fille). Marthe regarda derrière les volets et me dit : « C'était bien elle. » Je ne pus résister au plaisir de voir, moi aussi, Mme Grangier repartant, son livre de messe à la main, inquiète de l'absence incompréhensible de sa fille. Elle se retourna encore vers les volets clos.

Maintenant qu'il ne me restait plus rien à désirer, je me sentais devenir injuste. Je m'affectais de ce que Marthe pût mentir sans scrupules à sa mère, et ma mauvaise foi lui reprochait de pouvoir mentir. Pourtant l'amour, qui est l'égoïsme à deux, sacrifie tout à soi, et vit de mensonges. Poussé par le même démon, je lui fis encore le reproche de m'avoir caché l'arrivée de son mari. Jusqu'alors, j'avais **maté** mon despotisme, ne me sentant pas le droit de régner sur Marthe. Ma dureté avait des **accalmies**. Je gémissais : « Bientôt tu me prendras en horreur. Je suis comme

Pensar en la muerte con tranquilidad sólo tiene valor si lo hacemos en solitario. La muerte en compañía ya no es muerte, ni tan siquiera para los incrédulos. Lo que realmente **apena** no es dejar la vida, sino abandonar lo que le da sentido. Por eso, cuando el amor fundamenta nuestra vida, ¿qué diferencia hay entre vivir juntos y morir juntos?

Pero no tuve tiempo para crearme un héroe, porque al pensar que quizá Jacques sólo mataría a uno de los dos, medía mi egoísmo. ¿Acaso podía yo saber cuál de aquellos dos dramas sería el peor?

Como Marthe no se movía, creí haberme equivocado, y que habían llamado al piso de los propietarios. Pero el timbre sonó de nuevo.

— ¡Cállate, no te muevas! —surró Marthe—, debe de ser mi madre. Me había olvidado por completo de que pasaría después de misa.

Me sentía feliz de ser testigo de uno de sus sacrificios. Siempre que una amante o un amigo se retrasan algunos minutos a una cita, los imagino muertos. Atribuyendo esa misma sensación de angustia a su madre, saboreaba su temor y, sobre todo, que lo sintiera por mi culpa.

Oímos cómo se cerraba la puerta del jardín tras un breve **conciliábulo** (evidentemente, la señora Grangier preguntaba en la planta baja si habían visto a su hija aquella mañana). Marthe miró desde detrás de los postigos y me dijo: «Sí, era ella.» No pude resistir el placer de ver con mis propios ojos a la señora Grangier marchándose con el misal en la mano, inquieta por la incomprensible ausencia de su hija. Todavía se volvió una vez más hacia los postigos cerrados.

AHORA que ya no me quedaba nada por desear, sentía que me volvía injusto. Me afectaba que Marthe pudiera mentir a su madre sin ningún escrúpulo y mi mala fe le reprochaba esa facilidad para mentir. Sin embargo, el amor, que es el egoísmo por partida doble, sacrifica todo a sí mismo y vive a base de mentiras. Impulsado por el mismo demonio, le volví a reprochar el haberme ocultado la llegada de su marido. Hasta entonces había podido **dominar** mi despotismo, pues no me sentía con derecho a reinar sobre Marthe. Mi dureza pasaba por **periodos de calma**. Y entonces me lamentaba: «Pronto me aborrecerás. Soy

ton mari, aussi brutal. – Il n'est pas brutal », disait-elle. Je reprenais de plus belle : « Alors, tu nous trompes tous les deux, dis-moi que tu l'aimes, sois contente : dans huit jours tu pourras me tromper avec lui. »

Elle se mordait les lèvres, pleurait : « Qu'ai-je donc fait qui te rende aussi méchant ? Je t'en supplie, n'abîme pas notre premier jour de bonheur.

– Il faut que tu m'aimes bien peu pour qu'aujourd'hui soit ton premier jour de bonheur. » Ces sortes de coups blessent celui qui les porte. Je ne pensais rien de ce que je disais, et pourtant j'éprouvais le besoin de le dire. Il m'était impossible d'expliquer à Marthe que mon amour grandissait. Sans doute atteignait-il l'âge ingrat, et cette taquinerie féroce, c'était la mue de l'amour devenant passion. Je souffrais. Je suppliai Marthe d'oublier mes attaques.

La bonne des propriétaires glissa des lettres sous la porte. Marthe les prit. Il y en avait deux de Jacques. Comme réponse à mes doutes : « Fais-en, dit-elle, ce que bon te semble. » J'eus honte. Je lui demandai de les lire, mais de les garder pour elle. Marthe, par un de ces réflexes qui nous poussent aux pires bravades, déchira une des enveloppes. Difficile à déchirer, la lettre devait être longue. Son geste devint une nouvelle occasion de reproches. Je détestais cette bravade, le remords qu'elle ne manquerait pas d'en ressentir. Je fis, malgré tout, un effort et, voulant qu'elle ne déchirât point la seconde lettre, je gardai pour moi que d'après cette scène il était impossible que Marthe ne fût pas méchante. Sur ma demande, elle la lut. Un réflexe pouvait lui faire déchirer la première lettre, mais non lui faire dire, après avoir parcouru la seconde : « Le ciel nous récompense de n'avoir pas déchiré la lettre. Jacques m'y annonce que les permissions viennent d'être suspendues dans son secteur, il ne viendra pas avant un mois. »

L'amour seul excuse de telles **fautes de goût**.

Ce mari commençait à me gêner, plus que s'il avait été là et que s'il avait fallu prendre garde. Une lettre de lui prenait soudain l'importance d'un spectre. Nous déjeunâmes tard. Vers cinq heures, nous allâmes nous promener au bord de l'eau. Marthe resta stupéfaite lorsque d'une touffe d'herbes je sortis un panier, sous

como tu marido, igual de brutal.» «Él no es brutal», me respondía Marthe. Pero yo volvía a la carga: «Entonces es que nos engañas a los dos; dime que le amas, alégrate: dentro de ocho días podrás engañarme con él.»

Marthe se mordía los labios, lloraba: «¿Qué he hecho yo para que te hayas vuelto tan perverso? Te lo suplico, no estropees nuestro primer día de felicidad.»

—Tienes que quererme bien poco para que éste sea tu primer día de felicidad.

Este tipo de golpes hieren también al que los da. No pensaba nada de lo que decía y, sin embargo, sentía la necesidad de decirlo. Me era imposible explicarle a Marthe que mi amor no hacía sino crecer. Seguramente estaba llegando a su momento crítico y aquellas feroces pullas provenían de un amor que se convierte en pasión. Sufría mucho. Supliqué a Marthe que olvidara mis despropósitos.

LA criada de los propietarios echó unas cartas por debajo de la puerta. Marthe las cogió. Había dos de Jacques. «Haz lo que quieras con ellas», me dijo, en respuesta a mis dudas. Me sentí avergonzado. Le pedí que las leyera para sí misma. Marthe, por uno de esos reflejos que nos empujan a las peores bravatas, rompió uno de los sobres. La carta, difícil de romper, debía ser muy larga. Ese gesto constituyó un nuevo motivo de reproche. No me gustaban aquellos arrebatos, de los que luego no dejaría de arrepentirse. Sin embargo, hice un esfuerzo y, como no quería que rompiera la segunda carta, me abstuve de decirle que, después de aquella escena, su maldad no ofrecía dudas. La leyó a petición mía. Un reflejo había podido hacer que rompiera la primera, pero no que dijera, después de hojear la segunda: El cielo nos recompensa de no haber roto ésta. Jacques me comunica que han suprimido los permisos en su sector, no podrá venir antes de un mes.»

Tan sólo el amor redime de semejantes **indelicadezas**.

Aquel marido empezaba ya a molestarte mucho más que si hubiera estado presente y hubiera sido preciso tomar precauciones. Sus cartas adquirían de repente la importancia de un espectro. Almorzamos tarde. Hacia las cinco fuimos a dar un paseo por la orilla del río. Marthe se quedó estupefacta cuando, bajo la mirada

l'oeil de la sentinelle. L'histoire du panier l'amusa bien. Je n'en craignais plus le grotesque. Nous marchions, sans nous rendre compte de l'indécence de notre tenue, nos corps collés l'un contre l'autre. Nos doigts s'enlaçaient. Ce premier dimanche de soleil avait fait pousser les promeneurs à chapeau de paille, comme la pluie les champignons. Les gens qui connaissaient Marthe n'osaient pas lui dire bonjour ; mais elle, ne se rendant compte de rien, leur disait bonjour sans malice. Ils durent y voir une fanfaronnade. Elle m'interrogeait pour savoir comment je m'étais enfui de la maison. Elle riait, puis sa figure s'assombrissait ; alors elle me remerciait, en me serrant les doigts de toutes ses forces, d'avoir couru tant de risques. Nous repassâmes chez elle pour y déposer le panier. À vrai dire, j'entrevis pour ce panier, sous forme d'envoi aux armées, une fin digne de ces aventures. Mais cette fin était si choquante que je la gardai pour moi.

del centinela, saqué una cesta de entre los matorrales. La historia de la cesta le divirtió mucho. Lo grotesco de la escena había dejado de importarme. Sin darnos cuenta de lo inocente de nuestra postura, íbamos con los cuerpos estrechamente unidos y cogidos de la mano. Aquel primer domingo de sol había hecho salir a los paseantes con sombrero de paja, como hongos tras la lluvia. La gente que conocía a Marthe no se atrevía a saludarla; pero ella, sin darse cuenta de nada, les saludaba sin malicia. Lo debieron interpretar como una fanfarronada. Ella quería saber cómo había logrado escaparme de casa. Se rió mucho, pero después su rostro se entristeció; me dio las gracias apretándome las manos con todas sus fuerzas, por haber corrido tantos riesgos. Volvimos a pasar por su casa para dejar la cesta. A decir verdad, imaginé un final digno de aquella aventura para la cesta; como un envío al ejército. Pero era un final tan chocante que me lo callé.

22 Lugar muy frecuentado por los veraneantes, en el Marne. Radiguet alude a la Isla de Amor en sus escritos autobiográficos. (Cfr. «Carnets», en *Oeuvres complètes*, Génova, Slatkine Reprints, 1981)

Marthe voulait suivre la Marne jusqu'à La Varenne. Nous dînerions en face de l'île d'Amour. Je lui promis de lui montrer le musée de l'Écu de France, le premier musée que j'avais vu, tout enfant, et qui m'avait ébloui. J'en parlais à Marthe comme d'une chose très intéressante. Mais quand nous constatâmes que ce musée était une farce, je ne voulus pas admettre que je m'étais trompé à ce point. Les ciseaux de Fulbert ! tout ! j'avais tout cru. Je prétendis avoir fait à Marthe une plaisanterie innocente. Elle ne comprenait pas, car il était peu dans mes habitudes de plaisanter. À vrai dire, cette déconvenue me rendait mélancolique. Je me disais : Peut-être moi qui, aujourd'hui, crois tellement à l'amour de Marthe, y verrai-je un **atrape-nigaud**, comme le musée de l'Écu de France !

Marthe quería seguir el curso del Marne hasta La Verenne. Cenaríamos frente a la Isla de Amor (22). Le prometí enseñarle el museo del Escudo de Francia, el primer museo que había visitado siendo muy niño, y que me había deslumbrado. Le hablé de él como de algo muy interesante. Pero, cuando nos dimos cuenta de que el museo era una farsa, no quise admitir que me había equivocado tanto. Me lo había creído todo, ¡hasta lo de las tijeras de Fulbert! (23). Fingí haber gastado a Marthe una broma inocente. Ella no lo entendía, pues yo no solía bromear. Lo cierto es que aquel desengaño me puso melancólico. Me decía a mí mismo: ¡Aunque estoy tan seguro del amor que hoy siento por Marthe, es probable que luego me parezca un **engañabobos**, como el museo del Escudo de Francia!

23 Tijeras supuestamente empleadas por Fulberto, canónigo del siglo XII, en la castración del amante de su sobrina Eloísa, Abelardo. Abelardo, filósofo y teólogo francés, fue uno de los fundadores del método escolástico y defensor de una moral individualista y humanista; también conocido por su episodio de amor con Eloísa. (Vid. las Cartas de Abelardo y Eloísa.)

Car je doutais souvent de son amour. Quelquefois, je me demandais si je n'étais pas pour elle un passe temps, un caprice dont elle pourrait se **détacher** du jour au lendemain, la paix la rappelant à ses devoirs. Pourtant, me disais-je, il y a des moments où une bouche, des yeux, ne peuvent mentir. Certes. Mais une fois ivres, les hommes les moins généreux se fâchent si l'on n'accepte pas leur montre, leur portefeuille. Dans cette veine, ils sont aussi sincères que s'ils se trouvent en état normal. Les moments où on ne peut pas mentir sont précisément ceux où l'on ment le plus, et surtout à soi-même. Croire une femme « au moment où elle ne peut mentir », c'est croire à la fausse générosité d'un avare.

Porque a menudo dudaba sobre su amor. A veces me preguntaba si acaso yo no era para ella más que un pasatiempo, un capricho del que podría **librarse** de la noche a la mañana, en el momento en que el armisticio la devolviera a sus obligaciones. Me repetía, sin embargo, que hay momentos en los que una boca, unos ojos, no pueden mentir. Ciertamente. Pero, cuando están borrachos, hasta los hombres menos generosos se enfadan si no se acepta su reloj o su cartera. En esa situación son tan sinceros como si su estado fuera normal. Los momentos en que no se puede mentir son precisamente aquellos en los que más se miente, sobre todo a sí mismo. Creer en una mujer «en el momento en que no puede mentir» es como creer en la falsa generosidad de un avaro.

Ma clairvoyance n'était qu'une forme plus dangereuse de ma naïveté. Je me jugeais moins naïf, je l'étais sous une autre forme, puisque aucun âge n'échappe à la naïveté. Celle de la vieillesse n'est pas la moindre. Cette prétendue clairvoyance m'assombrissait tout, me faisait douter de Marthe. Plutôt, je doutais de moi-même, ne me trouvant pas digne d'elle. Aurais-je eu mille fois plus de preuves de son amour, je n'aurais pas été moins malheureux.

Je savais trop le trésor de ce qu'on n'exprime jamais à ceux qu'on aime, par la crainte de paraître puéril, pour ne pas redouter chez Marthe cette pudeur navrante, et je souffrais de ne pouvoir pénétrer son esprit.

Je revins à la maison à neuf heures et demie du soir. Mes parents m'interrogèrent sur ma promenade. Je leur décrivis avec enthousiasme la forêt de Sénart et ses **fougères** deux fois hautes comme moi. Je parlai aussi de Brunoy, charmant village où nous avions déjeuné. Tout à coup, ma mère, moqueuse, m'interrompant :

— À propos, René est venu cet après-midi à quatre heures, très étonné en apprenant qu'il faisait une grande promenade avec toi. J'étais rouge de dépit. Cette aventure, et bien d'autres, m'apprirent que, malgré certaines dispositions, je ne suis pas fait pour le mensonge. On m'y attrape toujours. Mes parents n'ajoutèrent rien d'autre. Ils eurent le triomphe modeste.

Mon père, d'ailleurs, était inconsciemment complice de mon premier amour. Il l'encourageait plutôt, ravi que ma précocité s'affirmât d'une façon ou d'une autre. Il avait aussi toujours eu peur que je tombasse entre les mains d'une mauvaise femme. Il était content de me savoir aimé d'une brave fille. Il ne devait **se cabrer** que le jour où il eut la preuve que Marthe souhaitait le divorce.

Ma mère, elle, ne voyait pas notre liaison d'un aussi bon oeil. Elle était jalouse. Elle regardait Marthe avec des yeux de rivale. Elle trouvait Marthe antipathique, ne se rendant pas compte que toute femme, du fait de mon amour, le lui serait devenue. D'ailleurs, elle se préoccupait plus que mon père du qu'endira-t-on. Elle s'étonnait que Marthe pût se compromettre avec un gamin de mon âge. Puis, elle avait été élevée à F... Dans toutes ces petites villes de banlieue, du moment

Mi lucidez no era sino una forma de mi ingenuidad, aunque más peligrosa. No por considerarme menos ingenuo dejaba de serlo, puesto que ninguna edad escapa a la ingenuidad. Y la de la vejez no es de las menores. Esa pretendida lucidez me ensombrecía todo, me hacía dudar de Marthe. Quizá dudaba de mí mismo al no encontrarme digno de ella. Aun teniendo mil pruebas más de su amor no me hubiera sentido menos desgraciado.

Conocía demasiado bien el valor de lo que nunca llega a decirse a las personas queridas por miedo a parecer pueril o, como en este caso, por no despertar aquel molesto pudor en Marthe, y por eso sufría de no poder penetrar en sus pensamientos.

Volví a casa a las nueve y media de la noche. Mis padres me preguntaron sobre la excursión. Les describí con entusiasmo el bosque de Sénart y sus **helechos** que me doblaban la altura. Hablé también de Brunoy, un pueblecito encantador en el que habíamos almorzado. De repente mi madre, burlona, me interrumpió:

—Por cierto, René vino a las cuatro y se quedó muy sorprendido al enterarse de que se hallaba contigo de excursión.

Enrojé de despecho. Aquella aventura y muchas más me enseñaron que, a pesar de tener una cierta predisposición, no estoy hecho para la mentira. Siempre se me descubre. Mis padres no dijeron nada más. Se conformaron con su modesta victoria.

Mi padre, por otra parte, era cómplice inconsciente de mi primer amor. Es más, lo favorecía, encantado de que mi precocidad se manifestase de una manera o de otra. Siempre había temido que cayese en manos de una mala mujer. Estaba contento al saberme querido por una buena chica. No **montó en cólera** hasta el día en que tuvo pruebas de que Marthe quería el divorcio.

Mi madre, por su parte, no veía nuestra relación con tan buenos ojos. Estaba celosa. Miraba a Marthe con ojos de rival. Marthe le resultaba antipática, sin darse cuenta de que cualquier mujer, por el hecho de poseer mi amor, se lo habría resultado. Además, a ella le preocupaba más que a mi padre lo del «qué dirán». Se sorprendía de que Marthe pudiera haberse comprometido con un muchacho de mi edad. Además se había educado en F... En todas esas pequeñas ciudades de la periferia,

qu'elles s'éloignent de la banlieue ouvrière, sévissent les mêmes passions, la même soif de **racontars** qu'en province. Mais, en outre, le voisinage de Paris rend les **racontars**, les **suppositions**, plus délurés. Chacun y doit tenir son rang. C'est ainsi que pour avoir une maîtresse, dont le mari était soldat, je vis peu à peu, et sur l'injonction de leurs Parents, s'éloigner mes camarades. Ils disparurent par ordre hiérarchique : depuis le fils du notaire, jusqu'à celui de notre jardinier. Ma mère était atteinte par ces mesures qui me semblaient un hommage. Elle me voyait perdu par une folle. Elle reprochait certainement à mon père de me l'avoir fait connaître, et de fermer les yeux. Mais, estimant que c'était à mon père d'agir, et mon père se taisant, elle gardait le silence.

Je passais toutes mes nuits chez Marthe. J'y arrivais à dix heures et demie, j'en repartais le matin à cinq ou six. Je ne sautais plus par-dessus les murs. Je me contentais d'ouvrir la porte avec ma clef ; mais cette franchise exigeait quelques soins. Pour que la cloche ne donnât pas l'éveil, j'enveloppais le soir son battant avec de l'**ouate**. Je l'ôtai le lendemain en rentrant.

À la maison, personne ne se doutait de mes absences ; il n'en allait pas de même à J... Depuis quelque temps déjà, les propriétaires et le vieux ménage me voyaient d'un assez mauvais oeil, répondant à peine à mes saluts.

Le matin, à cinq heures, pour faire le moins de bruit possible, je descendais, mes souliers à la main. Je les remettais en bas. Un matin, je croisai dans l'escalier le garçon laitier. Il tenait ses boîtes de lait à la main ; je tenais, moi, mes souliers. Il me souhaita le bonjour avec un sourire terrible. Marthe était perdue. Il allait le raconter dans tout J... Ce qui me torturait encore le plus était mon ridicule. Je pouvais acheter le silence du garçon laitier, mais je m'en abstins faute de savoir comment m'y prendre.

L'après-midi, je n'osai rien en dire à Marthe. D'ailleurs, cet épisode était inutile pour que Marthe fût compromise. C'était depuis longtemps chose faite. La rumeur me l'attribua même comme maîtresse bien avant la réalité. Nous ne nous étions rendu compte de rien. Nous allions bientôt voir clair. C'est ainsi qu'un jour, je trouvai Marthe sans forces. Le propriétaire venait de lui dire que depuis

siempre que no sean barrios obreros, reinan las mismas pasiones, la misma sed de **cotilleo** que en provincias. Pero, además, la cercanía de París hace que los **chismes**, las **conjeturas**, sean más perspicaces. Allí cada cual ha de mantenerse en su puesto. De este modo vi cómo mis compañeros fueron distanciándose de mí a instancias de sus padres, por el hecho de tener una amante cuyo marido estaba en la guerra. Fueron desapareciendo por orden jerárquico: desde el hijo del notario hasta el de nuestro jardinero. Mi madre se sentía muy afectada por aquella actitud, que a mí me halagaba. Me veía ya perdido por culpa de una loca. Sin duda le reprochaba a mi padre el habérmela presentado desentendiéndose de todo lo demás. Pero como consideraba que el que debía actuar era mi padre, y éste callaba, optó también por guardar silencio.

PASABA ya todas las noches en casa de Marthe. Llegaba a las diez y me marchaba a las cinco o seis de la mañana. Ya no iba saltando tapias. Me limitaba a abrir la puerta con mi llave; pero aquella libertad exigía ciertas precauciones. Para que la campana no diera la alerta, cada noche envolvía el badajo con **guata**. Por la mañana, al marcharme, se la quitaba.

En casa, nadie sospechaba mis ausencias; no pasaba lo mismo en J... Desde hacía ya algún tiempo, los propietarios y el viejo matrimonio me veían con malos ojos, apenas si respondían a mis saludos.

Por la mañana, a las cinco, para hacer el menor ruido posible, bajaba con los zapatos en la mano. Me los ponía al llegar abajo. Una mañana me crucé en la escalera con el chico de la lechería. Él llevaba sus botellas de leche en la mano; yo, mis zapatos. Me dio los buenos días con una sonrisa terrible. Marthe estaba perdida. Lo iría contando por todo J... Pero lo que más me torturaba era el ridículo. Podía haber comprado el silencio del lechero, pero me abstuve, porque no sabía cómo hacerlo.

Por la tarde no me atreví a contárselo a Marthe. De todos modos, ese episodio no añadiría nada nuevo a su mala fama. Esta ya existía desde hacía mucho tiempo. El rumor popular me la atribuyó como amante mucho antes de que en realidad lo fuese. Nosotros no nos habíamos dado cuenta de nada. Pero pronto íbamos a verlo claro. Así es como un buen día encontré a Marthe desolada. El propietario acababa de decir-

quatre jours, il guettait mon départ à l'aube. Il avait d'abord refusé de croire, mais il ne lui restait aucun doute. Le vieux ménage dont la chambre était sous celle de Marthe se plaignait du bruit que nous faisons nuit et jour. Marthe était atterrée, voulait partir. Il ne fut pas question d'apporter un peu de prudence dans nos rendez-vous. Nous nous en sentions incapables : le **pli** était pris. Alors Marthe commença de comprendre bien des choses qui l'avaient surprise. La seule amie qu'elle chérît vraiment, une jeune fille suédoise, ne répondait pas à ses lettres. J'appris que le correspondant de cette jeune fille nous ayant un jour aperçus dans le train, enlacés, il lui avait conseillé de ne pas revoir Marthe.

Je fis promettre à Marthe que s'il éclatait un drame, où que ce fût, soit chez ses parents, soit avec son mari, elle montrerait de la fermeté. Les menaces du propriétaire, quelques rumeurs, me donnaient tout lieu de craindre, et d'espérer à la fois, une explication entre Marthe et Jacques.

Marthe m'avait supplié de venir la voir souvent, pendant la permission de Jacques, à qui elle avait déjà parlé de moi. Je refusai, redoutant de jouer mal mon rôle et de voir Marthe avec un homme **empressé** auprès d'elle. La permission devait être de onze jours. Peut-être tricherait-il et trouverait-il le moyen de rester deux jours de plus. Je fis jurer à Marthe de m'écrire chaque jour. J'attendis trois jours avant de me rendre à la **poste restante**, pour être sûr de trouver une lettre. Il y en avait déjà quatre. Je ne pus les prendre : il me manquait un des papiers d'identité nécessaires. J'étais d'autant moins à l'aise que j'avais falsifié mon bulletin de naissance, l'usage de la poste restante n'étant permis qu'à partir de dix-huit ans. J'insistais, au guichet, avec l'envie de jeter du poivre dans les yeux de la demoiselle des postes, de m'emparer des lettres qu'elle tenait et ne me donnerait pas. Enfin, comme j'étais connu à la poste, j'obtins, faute de mieux, qu'on les envoyât le lendemain chez mes parents.

Décidément, j'avais encore fort à faire pour devenir un homme. En ouvrant la première lettre de Marthe, je me demandai comment elle exécuterait ce tour de force : écrire une lettre d'amour. J'oubliais qu'aucun genre épistolaire n'est moins difficile : il n'y est besoin que d'amour. Je trouvai les lettres de Marthe admirables, et dignes des plus belles que j'avais lues. Pourtant, Marthe m'y disait des choses

le que hacía cuatro días que vigilaba mis salidas al amanecer. En un principio se había negado a creerlo, pero ya no le quedaba ninguna duda. El viejo matrimonio, que tenía su dormitorio bajo el de Marthe, se quejaba del ruido que hacíamos día y noche. Marthe estaba atterrada, quería marcharse. Ni siquiera se trataba de hacer un poco más prudentes nuestros encuentros. Nos sentíamos incapaces: el **hábito** estaba muy arraigado. Marthe empezó entonces a comprender muchas cosas que antes le habían sorprendido. La única amiga a la que estimaba realmente, una joven sueca, no respondía a sus cartas. Me enteré de que alguien que se escribía con ella le había recomendado dejar de ver a Marthe tras habernos visto un día abrazados en el tren.

Le hice prometer a Marthe que si estallaba un drama, fuera con quien fuera, padres o marido, se mostraría firme. Las amenazas del propietario, algunos rumores, me hacían temer y desear al mismo tiempo una explicación entre Marthe y Jacques.

Marthe me había suplicado que fuera a visitarla a menudo durante el permiso de Jacques, a quien ya le había hablado de mí. Me negué a ello, temiendo desempeñar mal mi papel y ver a Marthe con un hombre **solícito** a su lado. El permiso era de once días. Pero quizá haciendo alguna trampa hallase Jacques el medio de quedarse dos días más. Hice jurar a Marthe que me escribiría todos los días. Esperé tres días antes de ir a la **lista de correos** para tener la seguridad de encontrar alguna carta. Ya había cuatro. Pero no las pude retirar: me faltaba uno de los documentos de identidad necesarios. Yo no las tenía todas conmigo porque había falsificado mi partida de nacimiento, dado que el uso de la lista de correos sólo está permitido a partir de los dieciocho años. Insistí una y otra vez ante la ventanilla, con ganas de echarle pimienta en los ojos a la empleada de correos y de apoderarme de esas cartas que ella tenía y que no me daría. Por fin, como me conocían en las oficinas, conseguí, a falta de otra cosa mejor, que las enviasen al día siguiente a casa.

Decididamente, todavía me faltaba mucho para llegar a ser un hombre. Mientras abría la primera carta de Marthe, me preguntaba cómo podría realizar semejante proeza: escribir una carta de amor. Olvidaba que no hay otro género epistolar más fácil: sólo se necesita amor. Las cartas me parecieron admirables y de las más hermosas que había leído. Sin embargo, Marthe me de-

bien ordinaires, et son supplice de vivre loin de moi.

Il m'étonnait que ma jalousie ne fût pas plus mordante. Je commençais à considérer Jacques comme « le mari ». Peu à peu, j'oubliais sa jeunesse, je voyais en lui un **barbon**.

Je n'écrivais pas à Marthe ; il y avait tout de même trop de risques. Au fond, je me trouvais plutôt heureux d'être tenu à ne pas lui écrire, éprouvant, comme devant toute nouveauté, la crainte vague de n'être pas capable, et que mes lettres la choquassent ou lui parussent naïves.

Ma négligence fit qu'au bout de deux jours, ayant laissé traîner sur ma table de travail une lettre de Marthe, elle disparut ; le lendemain, elle reparut sur la table. La découverte de cette lettre dérangeait mes plans : j'avais profité de la permission de Jacques, de mes longues heures de présence, pour faire croire chez moi que je me détachais de Marthe. Car, si je m'étais d'abord montré fanfaron pour que mes parents apprissent que j'avais une maîtresse, je commençais à souhaiter qu'ils eussent moins de preuves. Et voici que mon père apprenait la véritable cause de ma sagesse.

Je profitai de ces loisirs pour de nouveau me rendre à l'académie de dessin ; car, depuis longtemps, je dessinais mes nus d'après Marthe. Je ne sais pas si mon père le devinait ; du moins s'étonnait-il malicieusement, et d'une manière qui me faisait rougir, de la monotonie des modèles. Je retournai donc à la Grande-Chaumière, travaillai beaucoup, afin de réunir une provision d'études pour le reste de l'année, provision que je renouvellerai à la prochaine visite du mari.

Je revis aussi René, renvoyé de Henri-IV. Il allait à Louis-le-Grand. Je l'y cherchais tous les soirs, après la Grande-Chaumière. Nous nous fréquentions en cachette, car depuis son renvoi de Henri-IV, et surtout depuis Marthe, ses parents, qui naguère me considéraient comme un bon exemple, lui avaient défendu ma compagnie.

René, pour qui l'amour, dans l'amour, semblait un bagage encombrant, me plaisait sur ma passion pour Marthe. Ne pouvant supporter ses pointes, je lui dis lâchement que je n'avais pas de véritable amour. Son admiration pour moi, qui, ces derniers temps, avait faibli, s'en accrût **séance tenante**.

cía cosas muy corrientes, y el suplicio que era vivir lejos de mí.

Me asombraba de que mis celos no se manifestaran más mordazmente. Empezaba a considerar a Jacques como «el marido». Iba poco a poco olvidándose de su juventud, y le veía **como un viejo**.

Yo no escribía a Marthe; era demasiado arriesgado. En el fondo estaba más bien contento de no tener que escribirle, pues experimentaba, como ante toda novedad, el vago temor de no ser capaz, y de que mis cartas no le gustasen o le parecieran ingenuas.

Al cabo de dos días, y a causa de mi dejadez, desapareció una carta de Marthe que había olvidado sobre mi mesa de trabajo; al día siguiente reapareció allí mismo. El descubrimiento de esa carta deshacía mis planes: había aprovechado el permiso de Jacques y mis largas horas de estancia en casa para hacer creer a mis padres que me había alejado de Marthe. Pues, si bien al principio había fanfarroneado mucho para que mis padres supieran que tenía una amante, ahora empezaba a desear que las pruebas fueran más escasas. Pero mira por dónde mi padre se enteraría de la causa real de mi sensatez.

Aproveché aquellos ratos de ocio para ir de nuevo a la academia de dibujo; desde hacía mucho tiempo dibujaba mis desnudos con Marthe como modelo. Ignoro si mi padre lo había adivinado; al menos se mostraba maliciosamente sorprendido, de un modo que me hacía ruborizarme, de la monotonía de los modelos. Así pues, volví a la Grande-Chaumière y trabajé mucho con el fin de reunir una buena provisión de bocetos para el resto del año, provisión que renovaré en el próximo permiso del marido.

Vi de nuevo a René, expulsado del Henri-IV. Ahora iba al Louis-le-Grand (24). Iba a buscarle allí todas las tardes al salir de la Grande-Chaumière. Nos veíamos a escondidas, pues desde su expulsión del Henri-IV y, sobre todo, después de lo de Marthe, sus padres, que poco antes me consideraban un buen ejemplo, le habían prohibido salir conmigo.

René, para quien en una historia de amor el propio amor resultaba ya de por sí un molesto equipaje, se burlaba de mi pasión por Marthe. Como me resultaba difícil soportar sus guasas, le dije, cobardemente, que lo que sentía no era verdadero amor. Su admiración por mí, que en los últimos tiempos se había debilitado, aumentó **inmediatamente**.

24 Famoso instituto de enseñanza media de París, situado en el Barrio Latino.

Je commençais à m'endormir sur l'amour de Marthe. Ce qui me tourmentait le plus, c'était le jeûne infligé à mes sens. Mon énervement était celui d'un pianiste sans piano, d'un fumeur sans cigarettes.

René, qui se moquait de mon cœur, était pourtant épris d'une femme qu'il croyait aimer sans amour. Ce gracieux animal, Espagnole blonde, se désarticulait si bien qu'il devait sortir d'un cirque. René qui feignait la désinvolture était fort jaloux. Il me supplia, mi-riant, mi-pâlissant, de lui rendre un service bizarre. Ce service, pour qui connaît le collège, était l'idée type du collégien. Il désirait savoir si cette femme le tromperait. Il s'agissait donc de lui faire des avances, pour se rendre compte.

Ce service m'embarrassa. Ma timidité reprenait le dessus. Mais pour rien au monde je n'aurais voulu paraître timide et, du reste, la dame vint me tirer d'embarras. Elle me fit des avances si promptes que la timidité, qui empêche certaines choses et oblige à d'autres, m'empêcha de respecter René et Marthe. Du moins espérais-je y trouver du plaisir, mais j'étais comme le fumeur habitué à une seule marque. Il ne me resta donc que le remords d'avoir trompé René, à qui je jurai que sa maîtresse repoussait toute avance.

Vis-à-vis de Marthe, je n'éprouvais aucun remords. Je m'y forçais. J'avais beau me dire que je ne lui pardonnerais jamais si elle me trompait, je n'y pus rien. « Ce n'est pas pareil », me donnai-je comme excuse avec la remarquable platitude que l'égoïsme apporte dans ses réponses. De même, j'admettais fort bien de ne pas écrire à Marthe, mais, si elle ne m'avait pas écrit, j'y eusse vu qu'elle ne m'aimait pas. Pourtant, cette légère infidélité renforça mon amour.

Jacques ne comprenait rien à l'attitude de sa femme. Marthe, plutôt bavarde, ne lui adressait pas la parole. S'il lui demandait : « Qu'as-tu ? » elle répondait : « Rien. »

Mme Grangier eut différentes scènes avec le pauvre Jacques. Elle l'accusait de maladresse envers sa fille, se repentait de la lui avoir donnée. Elle attribuait à cette maladresse de Jacques le brusque changement survenu dans le caractère de

Empezaba a descuidar mi relación con Marthe. Lo que más me atormentaba era ese ayuno impuesto a mi sensualidad. Mi nerviosismo era el de un pianista sin piano o el de un fumador sin cigarrillos.

René, que tanto se burlaba de mis sentimientos, estaba, sin embargo, enamorado de una mujer a la que creía amar sin amor. Se trataba de un gracioso espécimen, una española rubia, que se contorsionaba tan bien como si acabara de salir del circo. René, que simulaba una gran desenvoltura, estaba muy celoso. Me pidió, tan sonriente como pálido, que le hiciera un extraño favor. Era, para quien conoce el ambiente de un colegio, la típica idea de un colegial. Quería saber si esa mujer estaba dispuesta a engañarle. Se trataba, pues, de hacerle insinuaciones para saberlo.

Aquel favor me resultó molesto. Mi timidez volvía a manifestarse. Pero por hada del mundo quería parecer tímido y, además, la dama pronto me sacó de apuros. Se me insinuó con tanta rapidez, que la timidez, que impide unas cosas y obliga a otras, me dispensó de guardar fidelidad a René y Marthe. Al menos esperaba que aquello me agradaría. Pero resultó que yo era como el fumador habituado a una sola marca. Tan sólo me quedó el remordimiento de haber engañado a René, a quien juré que su amante rechazaba toda insinuación.

Con respecto a Marthe, no sentía ningún remordimiento, aunque trataba de sentirlo. Por más que me decía que si ella me engañaba yo no la perdonaría nunca, no conseguí nada. «No es lo mismo», me ponía a mí mismo como excusa, con la reconocida simpleza que el egoísmo confiere a sus respuestas. Por la misma razón, me parecía correcto no escribir a Marthe, pero si no me hubiera escrito ella, lo habría interpretado como que no me amaba. A pesar de todo, aquella leve infidelidad reforzó mi amor.

JACQUES no comprendía en absoluto la actitud de su mujer. Marthe, más bien habladora, apenas le dirigía la palabra. Si él le preguntaba: «¿Qué te pasa?», ella le respondía: «Nada.»

La señora Grangier hizo diversas escenas al pobre Jacques. Le acusaba de comportarse torpemente con su hija, arrepintiéndose de habérsela confiado. Atribuía el brusco cambio que había experimentado el carácter de su hija a la torpe-

sa fille. Elle voulut la reprendre chez elle. Jacques s'inclina. Quelques jours après son arrivée, il accompagna Marthe chez sa mère, qui, flattant ses moindres caprices, encourageait sans se rendre compte son amour pour moi. Marthe était née dans cette demeure. Chaque chose, disait-elle à Jacques, lui rappelait le temps heureux où elle s'appartenait. Elle devait dormir dans sa chambre de jeune fille. Jacques voulut que tout au moins on y dressât un lit pour lui. Il provoqua une crise de nerfs. Marthe refusait de souiller cette chambre virginale.

M. Grangier trouvait ces pudeurs absurdes. Mme Grangier en profita pour dire à son mari et à son gendre qu'ils ne comprenaient rien à la délicatesse féminine. Elle se sentait flattée que l'âme de sa fille appartînt si peu à Jacques. Car tout ce que Marthe ôtait à son mari, Mme Grangier se l'attribuait, trouvant ses scrupules sublimes. Sublimes, ils l'étaient, mais pour moi. Les jours où Marthe se prétendait le plus malade, elle exigeait de sortir. Jacques savait bien que ce n'était pas pour le plaisir de l'accompagner. Marthe, ne pouvant confier à personne les lettres à mon adresse, les mettait elle-même à la poste.

Je me félicitai encore plus de mon silence, car, si j'avais pu lui écrire, en réponse au récit des tortures qu'elle infligeait, je fusse intervenu en faveur de la victime. À certains moments, je m'épouvantais du mal dont j'étais l'auteur ; à d'autres, je me disais que Marthe ne punirait jamais assez Jacques du crime de me l'avoir prise vierge. Mais comme rien ne nous rend moins « sentimental » que la passion, j'étais, somme toute, ravi de ne pouvoir écrire et qu'ainsi Marthe continuât de désespérer Jacques.

Il repartit sans courage.

Tous mirent cette crise sur le compte de la solitude énervante dans laquelle vivait Marthe. Car ses parents et son mari étaient les seuls à ignorer notre liaison, les propriétaires n'osant rien apprendre à Jacques par respect pour l'uniforme. Mme Grangier se félicitait déjà de retrouver sa fille, et qu'elle vécût comme avant son mariage. Aussi les Grangier n'en revinrent-ils pas lorsque Marthe, le lendemain du départ de Jacques, annonça qu'elle retournait à J...

Je l'y revis le jour même. D'abord, je la grondai **mollement** d'avoir été si méchante. Mais quand je lus la première

za de Jacques. Quiso que Marthe volviese a la casa materna. Jacques accedió. Algunos días después de su llegada acompañó a Marthe a casa de su madre, la cual al favorecer sus menores caprichos, reforcaba, sin saberlo, su amor por mí. Marthe había nacido en aquella casa. Cada cosa, explicaba a Jacques, le recordaba los años felices que había pasado allí. Iba a ocupar de nuevo su cuarto de soltera. Jacques quiso que, al menos, se pusiera una cama para él. Provocó un ataque de nervios. Marthe se negaba a mancillar aquella habitación virginal.

El señor Grangier encontraba absurdos tales pudores. La señora Grangier aprovechó para decir a su marido y a su yerno que no comprendían la sensibilidad femenina. Se sentía halagada de que el corazón de su hija perteneciera tan poco a Jacques. Pues todo lo que Marthe negaba a su marido, la señora Grangier se lo atribuía, estimando sublimes sus escrúpulos. Eran, efectivamente, sublimes, pero por mí. Aun en los días en que pretendía estar más enferma, Marthe exigía salir a la calle. Jacques sabía perfectamente que no era por el placer de acompañarle. Al no poder confiar a nadie las cartas que me dirigía, Marthe las echaba personalmente al correo.

Me alegré aún más que antes de mi silencio, pues, de haber podido escribirle, habría intervenido en favor de la víctima, en respuesta al relato de las torturas que ella le infligía. En algunos momentos me espantaba del daño que estaba causando; en otros, me decía que Marthe nunca castigaría a Jacques lo suficiente por el crimen de habérmela arrebatado virgen. Pero como nada nos vuelve menos « sentimentales » que la pasión, en realidad estaba encantado de no poder escribir y de que así Marthe continuase desesperando a Jacques.

Se marchó completamente desanimado.

Todos achacaban esta crisis a la agobiante soledad en que vivía Marthe. Sus padres y su marido eran los únicos que ignoraban nuestras relaciones, ya que los propietarios, por respeto a su uniforme, no se habían atrevido a decir nada a Jacques. La señora Grangier se alegraba ya de haber recobrado a su hija y de que volviera a su antigua vida de soltera. Por eso, los Grangier no salieron de su asombro cuando, al día siguiente de que Jacques se marchara, Marthe les anunció que regresaba a J...

La volví a ver aquel mismo día. Al principio la reñí **tiernamente** por haber sido tan malvada. Pero cuando leí la primera car-

lettre de Jacques, je fus pris de panique. Il disait combien, s'il n'avait plus l'amour de Marthe, il lui serait facile de se faire tuer.

Je ne démêlai pas le « chantage ». Je me vis responsable d'une mort, oubliant que je l'avais souhaitée. Je devins encore plus incompréhensible et plus injuste. De quelque côté que nous nous tournions s'ouvrait une blessure. Marthe **avait beau** me répéter qu'il était moins inhumain de ne plus flatter l'espoir de Jacques, c'est moi qui l'obligeais de répondre avec douceur. C'est moi qui dictais à sa femme les seules lettres tendres qu'il en ait jamais reçues. Elle les écrivait en se cabrant, en pleurant, mais je la menaçais de ne jamais revenir, si elle n'obéissait pas. Que Jacques me dût ses seules joies atténuait mes remords.

Je vis combien son désir de suicide était superficiel, à l'espoir qui débordait de ses lettres, en réponse aux nôtres.

J'admirais mon attitude, vis-à-vis du pauvre Jacques, alors que j'agissais par égoïsme et par crainte d'avoir un crime sur la conscience.

Une période heureuse succéda au drame. Hélas ! un sentiment de provisoire subsistait. Il tenait à mon âge et à ma nature veule. Je n'avais de volonté pour rien, ni pour fuir Marthe qui peut-être m'oublierait, et retournerait au devoir, ni pour pousser Jacques dans la mort. Notre union était donc à la merci de la paix, du retour définitif des troupes. Qu'il chasse sa femme, elle me resterait. Qu'il la garde, je me sentais incapable de la lui reprendre de force. Notre bonheur était un château de sable. Mais ici la marée n'étant pas à heure fixe, j'espérais qu'elle monterait le plus tard possible.

Maintenant, c'est Jacques, charmé, qui défendait Marthe contre sa mère, mécontente du retour à J... Ce retour, l'**aigreur** aidant, avait du reste éveillé chez Mme Grangier quelques soupçons. Autre chose lui paraissait suspect : Marthe refusait d'avoir des domestiques, au grand scandale de sa famille, et, encore plus, de sa belle-famille. Mais que pouvaient parents et beaux-parents contre Jacques devenu notre allié, grâce aux raisons que je lui donnais par l'intermédiaire de

ta de Jacques, me invadía el pánico. En ella explicaba lo fácil que le resultaría dejarse matar si ya no contaba con el amor de Marthe.

No supe desenmascarar el «chantaje». Me vi responsable de una muerte, olvidando que yo mismo había llegado a desearla. Me volví aún más intransigente e injusto. Hiciéramos lo que hiciéramos se abría una nueva herida. Por más que Marthe **se cansaba** de repetirme que era menos inhumano dejar de alimentar las esperanzas de Jacques, yo la obligaba a contestarle con dulzura. Fui yo el que dicté a su mujer las únicas cartas cariñosas que Jacques recibió de ella. Marthe las escribía enfadándose, llorando, pero yo la amenazaba con no volver nunca más si no me obedecía. El hecho de que Jacques me debiera sus únicas alegrías atenuaba mis remordimientos.

Por la esperanza desbordante de sus cartas escritas en contestación a las nuestras, me di cuenta de lo superficial que era su deseo de suicidio.

Me parecía admirable mi actitud respecto al pobre Jacques, cuando en realidad obraba por egoísmo y por el temor de tener un crimen sobre mi conciencia.

UNA etapa de felicidad sucedió al drama. Pero, por desgracia, persistía una sensación de inseguridad, consecuencia de mi edad y de mi naturaleza abúlica. No tenía fuerzas para nada, ni para huir de Marthe, que quizás me olvidaría y volvería a su obligaciones, ni para empujar a Jacques a la muerte. Nuestra unión dependía, pues, de la paz, del regreso definitivo de las tropas. Si repudiaba a su mujer, ella continuaría conmigo. Si la retenía, me sentía incapaz de recuperarla por la fuerza. Nuestra felicidad era un castillo de arena. Pero como en este caso la marea no subía a horas fijas, deseaba que lo hiciera lo más tarde posible.

Ahora era el mismo Jacques, que estaba encantado, el que defendía a Marthe frente a su madre, disgustada por su regreso a J... Aquel regreso había despertado ciertas sospechas en la señora Grangier, a lo que contribuía su **disgusto**. También había otra cosa que le parecía sospechosa: Marthe se negaba a tener servicio, con el consiguiente escándalo de la familia, y todavía más, de sus suegros. Pero, ¿qué podían padres y suegros frente a Jacques, convertido ahora en nuestro aliado gracias a los razonamientos que yo le hacía a través

Marthe.

C'est alors que J... ouvrit le feu sur elle.

Les propriétaires affectaient de ne plus lui parler. Personne ne la saluait. Seuls les fournisseurs étaient professionnellement tenus à **moins de morgue**. Aussi, Marthe, sentant quelquefois le besoin d'échanger des paroles, s'attardait dans les boutiques. Lorsque j'étais chez elle, si elle s'absentait pour acheter du lait et des gâteaux, et qu'au bout de cinq minutes elle ne fût pas de retour, l'imaginant sous un tramway, je courais à toutes jambes jusque chez la crémère ou le pâtissier. Je l'y trouvais causant avec eux. Fou de m'être laissé prendre à mes angoisses nerveuses, aussitôt dehors, je m'emportais. Je l'accusais d'avoir des goûts vulgaires, de trouver un charme à la conversation des fournisseurs. Ceux-ci, dont j'interrompais les **propos**, me détestaient.

L'étiquette des cours est assez simple, comme tout ce qui est noble. Mais rien n'égale en énigmes le protocole des petites gens. Leur folie des préséances se fonde, d'abord, sur l'âge. Rien ne les choquerait plus que la révérence d'une vieille duchesse à quelque jeune prince. On devine la haine du pâtissier, de la crémère, à voir un gamin interrompre leurs rapports familiaux avec Marthe. Ils lui eussent à elle trouvé mille excuses, à cause de ces conversations.

Les propriétaires avaient un fils de vingt-deux ans. Il vint en permission. Marthe l'invita à prendre le thé.

Le soir, nous entendîmes des éclats de voix : on lui défendait de revoir la locataire. Habitué à ce que mon père ne mît son veto à aucun de mes actes, rien ne m'étonna plus que l'obéissance **du dadais**.

Le lendemain, comme nous traversions le jardin, il **bêchait**. Sans doute était-ce un **pensum**. Un peu gêné, malgré tout, il détourna la tête pour ne pas avoir à dire bonjour.

Ces escarmouches peinaient Marthe ; assez intelligente et assez amoureuse pour se rendre compte que le bonheur ne réside pas dans la considération des voisins, elle était comme ces poètes qui savent que la vraie poésie est chose « maudite », mais qui, malgré leur certitude, souffrent parfois de ne pas obtenir les

de Marthe?

Fue entonces cuando J... rompió el fuego contra ella.

Los propietarios presumían de no dirigirla ya la palabra. Nadie la saludaba. Tan sólo los proveedores se veían profesionalmente obligados a **disimular su altanería**. De esta forma, Marthe, sintiendo de vez en cuando la necesidad de intercambiar algunas palabras, se entretenía en las tiendas. A veces, cuando estaba yo en su casa, salía a comprar leche y pasteles, y, si al cabo de cinco minutos no había vuelto, me iba corriendo hasta la lechería o la pastelería, imaginándomela ya bajo las ruedas de un tranvía. La encontraba allí, charlando con los dependientes. Rabioso por haberme dejado llevar por mi nerviosismo, montaba en cólera una vez fuera de la tienda. La acusaba de tener aficiones vulgares, de encontrar atractiva la conversación de los tenderos. Éstos me detestaban, porque interrumpía sus **parrafadas**.

El protocolo de la corte es bastante sencillo, como todo lo que es noble. Pero nada resulta tan enigmático como el protocolo de la gente modesta. Su manía por las prelações se fundamenta, esencialmente, en la edad. Nada les chocaría más que la reverencia de una vieja duquesa a un joven príncipe. Así pues, se adivina fácilmente el odio del pastelero, de la lechera, al ver cómo un chiquillo interrumpía sus familiares relaciones con Marthe, a la que justificaban sólo por aquellas conversaciones.

Los propietarios tenían un hijo de veintidós años. Vino de permiso. Marthe le invitó a tomar el té.

Por la noche oímos voces: le prohibían volver a ver a la inquilina. Acostumbrado a que mi padre no pusiera veto a ninguno de mis actos, nada me sorprendió más que la obediencia de aquel **bobalicón**.

Al día siguiente, cuando pasábamos por el jardín, **estaba cavando**. Sin duda, se trataba de un **castigo**. Un poco molesto, a pesar de todo, volvió la cabeza para no tener que saludar.

Aquellas escaramuzas afligían a Marthe; aunque era lo bastante inteligente y estaba lo suficientemente enamorada para darse cuenta de que la felicidad no estriba en el aprecio de los vecinos, sin embargo era como esos poetas que saben que la verdadera poesía es algo «maldito», pero que, a pesar de ello, se quejan por no conseguir la aprobación

25 Nueva referencia literaria a los autores de finales del siglo XIX: Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Verlaine. Este último acuña la expresión de «poetas malditos», para referirse a aquellos escritores contemporáneos suyos que no eran valorados sino por una minoría y cuyas obras operaban una original subversión de los valores literarios tradicionales.

suffrages qu'ils méprisent.

Les conseillers municipaux jouent toujours un rôle dans mes aventures. M. Marin qui habitait en dessous de chez Marthe, vieillard à barbe grise et de stature noble, était un ancien conseiller municipal de J... Retiré dès avant la guerre, il aimait servir la patrie, lorsque l'occasion se présentait à portée de sa main. Se contentant de désapprouver la politique communale, il vivait avec sa femme, ne recevant et ne rendant de visites qu'aux approches de la nouvelle année.

Depuis quelques jours, un **remue-ménage** se faisait au-dessous, d'autant plus distinct que nous entendions, de notre chambre, les moindres bruits du rez-de-chaussée. Des **traiteurs** vinrent. La bonne, aidée par celle du propriétaire, astiquait l'argenterie dans le jardin, ôtait le vert-de-gris des suspensions de cuivre. Nous sûmes par la crémère qu'un raout surprise se préparait chez les Marin, sous un mystérieux prétexte. Mme Marin était allée inviter le maire et le supplier de lui accorder huit litres de lait. Autoriserait-il aussi la marchande à faire de la crème?

Les permis accordés, le jour venu (un vendredi), une quinzaine de notables parurent à l'heure dite avec leurs femmes, chacune fondatrice d'une société d'allaitement maternel ou de secours aux blessés, dont elle était présidente, et, les autres, sociétaires. La maîtresse de cette maison, pour faire « genre », recevait devant la porte. Elle avait profité de l'attraction mystérieuse pour transformer son **raout** en pique-nique. Toutes ces dames prêchaient l'économie et inventaient des recettes. Aussi, leurs douceurs étaient-elles des gâteaux sans farine, des crèmes au lichen, etc. Chaque nouvelle arrivante disait à Mme Marin : « Oh ! **ça ne paye pas de mine**, mais je crois que ce sera bon tout de même. »

M. Marin, lui, profitait de ce raout pour préparer sa « rentrée politique ». Or, la surprise, c'était Marthe et moi. La charitable indiscretion d'un de mes camarades de chemin de fer, le fils d'un des notables, me l'apprit. Jugez de ma stupeur quand je sus que la distraction des Marin était de se tenir sous notre chambre vers la fin de l'après-midi et de surprendre nos caresses.

Sans doute y avaient-ils pris goût et

que ellos mismos desprecian (25).

Los concejales desempeñan siempre un papel en mis aventuras. El señor Marín, un anciano de barba gris y de elevada estatura que vivía debajo de la casa de Marthe, era un antiguo concejal de J... Retirado desde antes de la guerra, le gustaba, cuando la ocasión se le ponía al alcance de la mano, servir a la patria. Vivía con la mujer, limitándose a censurar la política municipal, y sin recibir ni devolver visitas más que en vísperas de Año Nuevo.

Desde hacía varios días había un gran **trajín** en el piso de abajo, tanto más perceptible cuanto que podíamos oír desde nuestra habitación el menor ruido de la planta baja. Vinieron **enceradores**. La criada bruñía la plata en el jardín y quitaba el cardenillo de las lámparas de cobre, ayudada por la del propietario. Supimos por la lechera que se estaba preparando una reunión en casa de los Marín, bajo un misterioso pretexto. La señora Marín había ido a invitar al alcalde y a pedirle que le concediera ocho litros de leche. ¿Podría autorizar, además, a la lechera a que le hiciera nata fresca?

Llegado el día (un viernes), y una vez concedidos los permisos, una quincena de notables se presentaron a la hora fijada con sus esposas, cada una de ellas fundadora de una maternidad o un dispensario de ayuda a los heridos, de la que era presidenta, y las demás, asociadas. Para darse tono, la dueña de la casa recibía delante de la puerta. Había aprovechado la misteriosa atracción para transformar su **reunión** en una merienda campestre. Todas esas damas recomendaban el ahorro y se inventaban nuevas recetas. Sus dulces, por ejemplo, eran pasteles sin harina, natillas al liquen, etc. Según iban llegando, cada una de aquellas damas decía a la señora Marín: «¡Oh!, **no tienen buena pinta**, pero creo que, de todos modos, estarán buenos.»

Por su parte, el señor Marín aprovechaba la fiesta para preparar su *rentrée* en la política.

Ahora bien, la sorpresa éramos Marthe y yo. Me enteré gracias a la caritativa indiscreción de uno de mis compañeros de tren, hijo de uno de los notables. Imagínense mi estupor cuando supe que la principal distracción de los Marín consistía en ponerse por la tarde bajo nuestro dormitorio para intuir nuestros juegos.

Indudablemente, debía gustarles

voulaient-ils publier leurs plaisirs. Bien entendu, les Marin, gens respectables, mettaient ce dévergondage sur le compte de la morale. Ils voulaient faire partager leur révolte par tout ce que la commune comptait de gens comme il faut.

Les invités étaient en place. Mme Marin me savait chez Marthe et avait dressé la table sous sa chambre. Elle piaffait. Elle eût voulu la **canne** du régisseur pour annoncer le spectacle. Grâce à l'indiscrétion du jeune homme, qui trahissait pour mystifier sa famille et, par solidarité d'âge, nous gardâmes le silence. Je n'avais pas osé dire à Marthe le motif du pique-nique. Je pensais au visage décomposé de Mme Marin, les yeux sur les aiguilles de l'horloge, et à l'impatience de ses hôtes. Enfin, vers sept heures, les couples se retirèrent bredouilles, traitant tout bas les Marin d'imposteurs et le pauvre M. Marin, âgé de soixante-dix ans, d'arriviste. Ce futur conseiller vous promettait monts et merveilles, et n'attendait même pas d'être élu pour manquer à ses promesses. En ce qui concernait Mme Marin, ces dames virent dans le raout un moyen avantageux pour elle de se fournir du dessert. Le maire, en personnage, avait paru juste quelques minutes ; ces quelques minutes et les huit litres de lait firent chuchoter qu'il était du dernier bien avec la fille des Marin, institutrice à l'école. Le mariage de Mlle Marin avait jadis fait scandale, paraissant peu digne d'une institutrice, car elle avait épousé un sergent de ville.

Je poussai la malice jusqu'à leur faire entendre ce qu'ils eussent souhaité faire entendre aux autres. Marthe s'étonna de cette **tardive** ardeur. Ne pouvant plus y tenir, et au risque de la **chagriner**, je lui dis quel était le but du raout. Nous en rîmes ensemble aux larmes.

Mme Marin, peut-être indulgente si j'eusse servi ses plans, ne nous pardonna pas son désastre. Il lui donna de la haine. Mais elle ne pouvait l'assouvir, ne disposant plus de moyens, et n'osant user de lettres anonymes.

Nous étions au mois de mai. Je rencontrais moins Marthe chez elle et n'y couchais que si je pouvais inventer chez moi un mensonge pour y rester le

aquello y deseaban difundir su diversión. Por supuesto que los Marín, personas respetables, cometían aquella desvergüenza en pro de la moral. Pretendían compartir su indignación con toda la gente bien del pueblo.

Los invitados estaban ya colocados. La señora Marín sabía que yo estaba en casa de Marthe, y había puesto la mesa debajo de su dormitorio. Saltaba de impaciencia. Le hubiera gustado tener una **batuta** de director para anunciar el espectáculo. Aquella tarde, pues, guardamos silencio, gracias a la indiscreción de aquel muchacho, con cuya traición pretendía burlarse de su familia, al mismo tiempo que solidarizarse con los de su edad. No me había atrevido a decirle a Marthe el motivo de la merienda. Me imaginaba el rostro descompuesto de la señora Marín, con los ojos clavados en las manecillas del reloj, y la impaciencia de sus invitados. Por fin, hacia las siete, los matrimonios se retiraron con las manos vacías, calificando en voz baja a los Marín de impostores, y al pobre señor Marín, que tenía setenta años, de advenedizo. Un aspirante a concejal que promete el oro y el moro y que ni siquiera esperaba a ser elegido para incumplir sus promesas. En cuanto a la señora Marín, las damas vieron en la fiesta un medio ventajoso para abastecerse de postres. El alcalde, en plan de figura, había hecho acto de presencia durante algunos minutos; esos minutos y los ocho litros de leche hicieron murmurar que era uña y carne con la hija de los Marín, maestra de la escuela. El matrimonio de la señorita Marín había sido, en su día, un escándalo, pues se juzgaba indigno de una maestra que se hubiera casado con un guardia municipal.

Llevé mi malicia hasta el punto de permitirles oír lo que tanto hubiesen deseado hacer oír a los demás. Marthe se extrañó de aquel **tardío** entusiasmo. Pero como no podía contenerme más, y aun a riesgo de **apenarla**, le dije cuál había sido el motivo de la reunión. Reímos hasta llorar.

La señora Marín, probablemente indulgente si hubiésemos favorecido sus planes, no nos perdonó aquel desastre. Le produjo un gran odio. Pero, como no disponía de medios y no se atrevía a mandar anónimos, no pudo aplacarlos.

ESTÁBAMOS en el mes de mayo. Ahora veía menos a Marthe en su casa, y sólo me quedaba a dormir en ella cuando podía inventar una mentira que me

matin. Je l'inventais une ou deux fois la semaine. La perpétuelle réussite de mon mensonge me surprenait. En réalité, mon père ne me croyait pas. Avec une folle indulgence il fermait les yeux, à la seule condition que ni mes frères ni les domestiques ne l'apprirent. Il me suffisait donc de dire que je partais à cinq heures du matin, comme le jour de ma promenade à la forêt de Sénart. Mais ma mère ne préparait plus de panier.

Mon père supportait tout, puis, sans transition, **se cabrant**, me reprochait ma paresse. Ces scènes se déchaînaient et se calmaient vite, comme les vagues.

Rien n'absorbe plus que l'amour. On n'est pas paresseux, parce que, étant amoureux, on paresse. L'amour sent confusément que son seul dérivatif réel est le travail. Aussi le considère-t-il comme un rival. Et il n'en supporte aucun. Mais l'amour est paresse bienfaisante, comme la molle pluie qui féconde.

Si la jeunesse est niaise, c'est faute d'avoir été paresseuse. Ce qui infirme nos systèmes d'éducation, c'est qu'ils s'adressent aux médiocres, à cause du nombre. Pour un esprit en marche, la paresse n'existe pas. Je n'ai jamais plus appris que dans ces longues journées qui, pour un témoin, eussent semblé vides, et où j'observais mon coeur novice comme un parvenu observe ses gestes à table.

Quand je ne couchais pas chez Marthe, c'est-à-dire presque tous les jours, nous nous promenions après dîner, le long de la Marne, jusqu'à onze heures. Je détachais le canot de mon père. Marthe ramait ; moi, étendu, j'appuyais ma tête sur ses genoux. Je la gênais. Soudain, un coup de rame me cognant, me rappelait que cette promenade ne durerait pas toute la vie.

L'amour veut faire partager sa béatitude. Ainsi, une maîtresse de nature assez froide devient caressante, nous embrasse dans le cou, invente mille agaceries, si nous sommes en train d'écrire une lettre. Je n'avais jamais tel désir d'embrasser Marthe que lorsqu'un travail la distrairait de moi ; jamais tant envie de toucher à ses cheveux, de la décoiffer, que quand elle se coiffait. Dans le canot, je me précipitais sur elle, la **jonchant** de baisers, pour qu'elle lâchât ses rames, et que le canot dérivât, prisonnier des herbes, des nénuphars

permittera quedarme allí toda la mañana. Me la inventaba una o dos veces por semana. Me asombraba que la mentira siempre surtiera efecto. En realidad, mi padre no me creía. Pero hacía la vista gorda con excesiva indulgencia, con tal de que ni mis hermanos ni los criados se enteraran. Me bastaba, pues, con decir que iba a salir a las cinco de la mañana, como el día de mi excursión al bosque de Sénart. Pero mi madre ya no me preparaba la cesta.

Mi padre lo soportaba todo; pero de repente **se enfadaba**, reprochándome mi pereza. Esas escenas se desencadenaban y se calmaban con rapidez, como las olas.

Nada absorbe tanto como el amor. No es que se sea perezoso, sino que el hecho de estar enamorado implica ya de por sí pereza. El amor advierte de manera confusa que su único sustituto real es el trabajo. Por ello, lo considera como un rival. Y no aguanta a ninguno. Pero el amor es pereza bienhechora, como esa lluvia ligera que contribuye a la fecundidad.

El que la juventud sea necia se debe a la falta de holgazanería. Lo que invalida nuestros sistemas educativos es que van dirigidos a los mediocres, a causa de su gran número. Para una mente que ya está en marcha, la pereza no existe. Nunca he aprendido tanto como durante aquellos largos días, que para un testigo hubiesen resultado vacíos, pero en los que analizaba mi joven corazón como un advenedizo observa sus modales en la mesa.

Cuando no dormía en casa de Marthe, es decir, casi todos los días, dábamos largos paseos a lo largo del Marne después de cenar, hasta las once. Desamarraba la barca de mi padre, Marthe remaba; yo, recostado, apoyaba la cabeza en sus rodillas. La abrazaba. De repente, un golpe de remo me hacía recordar que el paseo no duraría toda la vida.

Al amor le gusta compartir su felicidad. Así, una amante de naturaleza poco ardiente, si nos ve escribiendo una carta, se vuelve cariñosa, nos besa en el cuello, se inventa mil arrumacos. Nunca tenía tantos deseos de besar a Marthe como cuando algún trabajo apartaba su atención de mí; nunca tenía tantas ganas de tocar sus cabellos, de despeinarla, como cuando se estaba peinando. En la barca, me abalanzaba sobre ella, **cubriéndola** de besos para que soltara los remos y que la barca fuese a la deriva, prisionera de las hierbas, de los nenúfares

blancs et jaunes. Elle y reconnaissait les signes d'une passion incapable de se contenir, alors que me poussait surtout la manie de déranger, si forte. Puis, nous amarrions le canot derrière les hautes **touffes**. La crainte d'être visibles, ou de chavirer, me rendait nos ébats mille fois plus voluptueux.

Aussi ne me plaignais-je point de l'hostilité des propriétaires qui rendait ma présence chez Marthe très difficile.

Ma prétendue idée fixe de la posséder comme ne l'avait pu posséder Jacques, d'embrasser un coin de sa peau après lui avoir fait jurer que jamais d'autres lèvres que les miennes ne s'y étaient mises, n'était que du libertinage. Me l'**avouais-je** ? Tout amour comporte sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse. Étais-je à ce dernier stade où déjà l'amour ne me satisfaisait plus sans certaines recherches. Car si ma volupté s'appuyait sur l'habitude, elle s'avivait de ces mille riens, de ces légères corrections infligées à l'habitude. Ainsi, n'est-ce pas d'abord dans l'augmentation des doses, qui vite deviendraient mortelles, qu'un intoxiqué trouve l'extase, mais dans le rythme qu'il invente, soit en changeant ses heures, soit en usant de supercherie pour dérouter l'organisme.

J'aimais tant cette rive gauche de la Marne, que je fréquentais l'autre, si différente, afin de pouvoir contempler celle que j'aimais. La rive droite est moins molle, consacrée aux **marâchers**, aux cultivateurs, alors que la mienne l'est aux **oisifs**. Nous attachions le canot à un arbre, allions nous étendre au milieu du blé. Le champ, sous la brise du soir, frissonnait. Notre égoïsme, dans sa cachette, oubliait le préjudice, sacrifiant le blé au confort de notre amour, comme nous y sacrifions Jacques.

Un parfum de provisoire excitait mes sens. D'avoir goûté à des joies plus brutales, plus ressemblantes à celles qu'on éprouve sans amour avec la première venue, **affadissait** les autres.

J'appréciais déjà le sommeil chaste, libre, le bien-être de se sentir seul dans un lit aux draps frais. J'alléguais des raisons de prudence pour ne plus passer de nuits chez Marthe. Elle admirait ma force de caractère. Je redoutais aussi l'**agacement** que donne une certaine voix angélique des

blancos y amarillos. Marthe lo interpretaba como signos de una pasión incontenible, mientras que lo que me impulsaba era un irrefrenable afán de molestar. Después, amarrábamos la barca detrás de las **matas** más altas. El temor de ser vistos o de zozobrar contribuía a que nuestros juguetes me resultasen mil veces más voluptuosos.

Por eso no me quejaba de la hostilidad de los propietarios, que hacía muy difícil mi presencia en casa de Marthe.

Mi supuesta obsesión por poseerla como no lo hubiera podido hacer Jacques, de besar un rincón de su piel después de haberle hecho jurar que jamás otros labios se habían posado allí antes que los míos, no era sino una forma de libertinaje. Pero, **¿me daba cuenta** de ello? Todo amor tiene su juventud, su madurez, su vejez. ¿Acaso me encontraba en esa última fase en la que ya el amor no me satisfacía sin ciertos rebuscamientos? Pues si bien mi voluptuosidad se apoyaba en la costumbre, se avivaba con aquellas mil pequeñeces, con aquellas leves variaciones infligidas a la costumbre. Del mismo modo, el drogado no alcanza el éxtasis aumentando las dosis, que pronto serían mortales, sino con el ritmo que él mismo inventa, bien cambiando las horas, bien utilizando estratagemas que desconcierten a su organismo.

Me gustaba tanto aquella orilla izquierda del Marne que solía pasear por la otra, tan diferente, con el fin de poder contemplar la que me gustaba. La orilla derecha es menos tranquila, invadida por **hortelanos** y campesinos, mientras que la mía lo está por los **desocupados**. Atábamos la barca a un árbol y nos tendíamos en medio del trigo. El campo se estremecía bajo la brisa de la noche. Nuestro egoísmo olvidaba en su escondrijo los daños causados, sacrificando el trigo por el goce de nuestro amor, de la misma manera que por él sacrificábamos a Jacques.

EL aroma de lo provisional excitaba mis sentidos. Después de haber conocido placeres más brutales, más parecidos a los que se experimentan sin amor con la primera que llega, los demás **resultaban insípidos**.

Comenzaba a apreciar el sueño casto, libre, el bienestar de sentirme solo en una cama con sábanas limpias. Alegaba razones de prudencia para no pasar ya las noches con Marthe. Ella admiraba mi fuerza de voluntad. Pero ocurre que también me **irritaba** esa voz angelical de las mujeres

femmes qui s'éveillent et qui, comédiennes de race, semblent chaque matin sortir de l'au-delà.

Je me reprochais mes critiques, mes feintes, passant des journées à me demander si j'aimais Marthe plus ou moins que naguère. Mon amour sophistiquait tout. De même que je traduisais faussement les phrases de Marthe, croyant leur donner un sens plus profond, j'interprétais ses silences. Ai-je toujours eu tort ; un certain choc, qui ne se peut décrire, nous prévenant que nous avons touché juste. Mes jouissances, mes angoisses étaient plus fortes. Couché auprès d'elle, l'envie qui me prenait, d'une seconde à l'autre, d'être couché seul, chez mes parents, me faisait augurer l'insupportable d'une vie commune. D'autre part, je ne pouvais imaginer de vivre sans Marthe. Je commençais à connaître le châtiment de l'adultère.

J'en voulais à Marthe d'avoir, avant notre amour, consenti à meubler la maison de Jacques à ma guise. Ces meubles me devinrent odieux, que je n'avais pas choisis pour mon plaisir, mais afin de déplaire à Jacques. Je m'en fatiguais, sans excuses. Je regrettais de n'avoir pas laissé Marthe les choisir seule. Sans doute m'eussent-ils d'abord déplu, mais quel charme, ensuite, de m'y habituer, par amour pour elle. J'étais jaloux que le bénéfice de cette habitude revînt à Jacques.

Marthe me regardait avec de grands yeux naïfs lorsque je lui disais amèrement : « J'espère que, quand nous vivrons ensemble, nous ne garderons pas ces meubles. » Elle respectait tout ce que je disais. Croyant que j'avais oublié que ces meubles venaient de moi, elle n'osait me le rappeler. Elle se lamentait intérieurement de ma mauvaise mémoire.

Dans les premiers jours de juin, Marthe reçut une lettre de Jacques où, enfin, il ne l'entretenait pas que de son amour. Il était malade. On l'évacuait à l'hôpital de Bourges. Je ne me réjouissais pas de le savoir malade, mais qu'il eût quelque chose à dire me soulageait. Passant par J..., le lendemain ou le surlendemain, il suppliait Marthe qu'elle **guettât** son train sur le quai de la gare. Marthe me montra cette lettre. Elle attendait un ordre.

L'amour lui donnait une nature d'esclave. Aussi, en face d'une telle

que, comédiantes por naturaleza, parecen salir cada mañana del más allá.

Me hacía reproches a mí mismo por las críticas, por los ungimientos, y pasaba días enteros preguntándome si quería a Marthe más o menos que antes. Mi amor lo adulteraba todo. Al igual que traducía equivocadamente las frases de Marthe, creyendo darles una significación mas profunda, interpretaba sus silencios. Siempre que cometo un error, una especie de sobresalto indescriptible me advierte de ello. Mis alegrías, mis angustias, eran más intensas. Estando acostado a su lado, me entraban de repente ganas de dormir solo en casa de mis padres, lo que me hacía presagiar lo insupportable de una vida en común. Pero, por otra parte, no podía imaginar la vida sin Marthe. Comenzaba a experimentar el tormento del adúltero.

Estaba resentido con Marthe por haber consentido, antes de nuestro amor, amueblar la casa de Jacques a mi gusto. Aquellos muebles que yo no había elegido porque me gustasen sino para molestar a Jacques terminaron haciéndoseme odiosos. Los llegué a aborrecer sin remedio. Sentía no haber dejado que los escogiese sola. Sin duda, al principio no me habrían gustado, pero qué maravilla hubiera sido habituarme a ellos, con el paso del tiempo, por amor a ella. Tenía celos de que el beneficio de ese hábito le correspondiera a Jacques.

Marthe me miraba con grandes ojos asombrados cuando le decía amargamente: «Espero que cuando vivamos juntos no conservemos estos muebles.» Respetaba todo lo que yo decía. Creyendo que había olvidado que los muebles se debían a mí, no se atrevía a recordármelo. En su interior se lamentaba de mi mala memoria.

A primeros de junio, Marthe recibió una carta de Jacques en la que, por fin, ya no le hablaba solamente de amor. Estaba enfermo. Lo evacuaban al hospital de Bourges. No me alegraba saber que estaba enfermo, pero el hecho de que tuviese algo que decir me consolaba. Como tenía que pasar por J... al día siguiente o a los dos días, suplicaba a Marthe que **fuera a esperar** su tren en la estación. Marthe me enseñó la carta. Esperaba órdenes.

El amor le daba un temperamento de esclava. De ese modo, ante tal ser-

servitude préambulaire, avais-je du mal à ordonner ou défendre. Selon moi, mon silence voulait dire que je consentais. Pouvais-je l'empêcher d'apercevoir son mari pendant quelques secondes ? Elle garda le même silence. Donc, par une espèce de convention tacite, je n'allai pas chez elle le lendemain.

Le surlendemain matin, un commissionnaire m'apporta chez mes parents un mot qu'il ne devait remettre qu'à moi. Il était de Marthe. Elle m'attendait au bord de l'eau. Elle me suppliait de venir, si j'avais encore de l'amour pour elle.

Je courus jusqu'au banc sur lequel Marthe m'attendait. Son bonjour, si peu en rapport avec le style de son billet, me glaça. Je crus son cœur changé.

Simplement, Marthe avait pris mon silence de l'avant-veille pour un silence hostile. Elle n'avait pas imaginé la moindre convention tacite. À des heures d'angoisse succédait le grief de me voir en vie, puisque seule la mort eût dû m'empêcher de venir hier. Ma stupeur ne pouvait se feindre. Je lui expliquai ma réserve, mon respect pour ses devoirs envers Jacques malade. Elle me crut à demi. J'étais irrité. Je faillis, lui dire : « Pour une fois que je ne mens pas... » Nous pleurâmes.

Mais ces confuses parties d'échecs sont interminables, épuisantes, si l'un des deux n'y met bon ordre. En somme, l'attitude de Marthe envers Jacques n'était pas flatteuse. Je l'embrassai, la berçai. « Le silence, dis-je, ne nous réussit pas. » Nous nous promîmes de ne rien nous **celer** de nos pensées secrètes, moi la plaignant un peu de croire que c'est chose possible.

À J..., Jacques avait cherché des yeux Marthe, puis le train passant devant leur maison, il avait vu les volets ouverts. Sa lettre la suppliait de le rassurer. Il lui demandait de venir à Bourges. « Il faut que tu partes », dis-je, de façon que cette simple phrase ne sentît pas le reproche.

— J'irai, dit-elle, si tu m'accompagnes. C'était pousser trop loin l'inconscience. Mais ce qu'exprimaient d'amour ses paroles, ses actes les plus choquants, me conduisait vite de la colère à la gratitude. Je me **cabrai**. Je me calmé. Je lui parlai doucement, ému par sa naïveté. Je la traitais comme un enfant qui demande la lune. Je lui représentai combien il était

vidumbre previa, me costaba trabajo ordenar o prohibir. Para mí guardar silencio significaba que consentía. ¿Podía impedirle que viera a su marido durante algunos segundos? Ella también guardó silencio. Así pues, por una especie de convenio tácito, no fui a su casa al día siguiente.

Dos días más tarde, por la mañana, un recadero me trajo a casa una carta que tenía que entregarme personalmente. Era de Marthe. Me esperaba a la orilla del río. Me rogaba que no dejara de ir si todavía la quería.

Fui corriendo hasta el banco en el que Marthe me esperaba. Su saludo, tan distinto al tono de su nota, me dejó helado. Creí que sus sentimientos habían cambiado.

Simplemente, Marthe se había tomado mi silencio de los días anteriores por un silencio hostil. No se había imaginado ni por asomo el menor convenio tácito. Tras los momentos de angustia venían las quejas por verme vivo, ya que tan sólo la muerte hubiera debido impedirme ir a su casa. No pude ocultar mi estupor. Le expliqué mis reservas, mi respeto por sus deberes hacia un Jacques enfermo. Me creyó sólo a medias. Eso me irritaba. Estuve a punto de decirle: «Por una vez que no miento...» Nos echamos a llorar.

Pero estas caóticas partidas de ajedrez resultan interminables, agotadoras, si uno de los dos jugadores no pone orden. En suma, la actitud de Marthe respecto a Jacques no era halagadora. La besé, la mecí en mis brazos. «El silencio, le dije, no nos sienta bien.» Prometimos mutuamente no **ocultarnos** ningún pensamiento secreto, mientras yo la compadecía un poco por creer que eso era posible.

En J..., Jacques había buscado con la mirada a Marthe y, después, cuando el tren pasó delante de su casa, había visto los postigos abiertos. En su carta le suplicaba que le tranquilizara. Y le pedía que fuera a Bourges, «Tienes que ir», le dije, de forma que esa sencilla frase no pareciera un reproche.

—Iré—dijo Marthe—, si me acompañas.

Eso significaba llevar la inconsciencia demasiado lejos. Pero el amor que se reflejaba en sus palabras, en sus más chocantes actitudes, me llevaba rápidamente de la irritación al agradecimiento. Me **enfadé** para después calmarme. Le hablé con dulzura, conmovido por su ingenuidad. La trataba como a un niño que pide la luna. Le hice ver lo inmoral que re-

immoral qu'elle se fit accompagner par moi. Que ma réponse ne fût pas orageuse, comme celle d'un amant outragé, sa portée s'en accrut. Pour la première fois, elle m'entendait prononcer le mot de « morale ». Ce mot vint à merveille, car, si peu méchante, elle devait bien connaître des crises de doute, comme moi, sur la moralité de notre amour. Sans ce mot, elle eût pu me croire amoral, étant fort bourgeoise, malgré sa révolte contre les excellents préjugés bourgeois. Mais, au contraire, puisque, pour la première fois, je la mettais en garde, c'était une preuve que jusqu'alors je considérais que nous n'avions rien fait de mal. Marthe regrettait cette espèce de voyage de noces scabreux. Elle comprenait, maintenant, ce qu'il y avait d'impossible.

— Du moins, dit-elle, permets-moi de ne pas y aller.

Ce mot de « morale » prononcé à la légère m'instituait son directeur de conscience. J'en usai comme ces despotes qui se grisent d'un pouvoir nouveau. La puissance ne se montre que si l'on en use avec injustice. Je répondis donc que je ne voyais aucun crime à ce qu'elle n'allât pas à Bourges. Je lui trouvai des motifs qui la persuadèrent : fatigue du voyage, proche convalescence de Jacques. Ces motifs l'innocentaient, sinon aux yeux de Jacques, du moins vis-à-vis de sa belle-famille. À force d'orienter Marthe dans un sens qui me convenait, je la façonnais peu à peu à mon image. C'est de quoi je m'accusais, et de détruire **sciemment** notre bonheur. Qu'elle me ressemblât, et que ce fût mon oeuvre, me ravissait et me fâchait. J'y voyais une raison de notre entente. J'y discernais aussi la cause de désastres futurs. En effet, je lui avais peu à peu communiqué mon incertitude, qui, le jour des décisions, l'empêcherait d'en prendre aucune. Je la sentais comme moi les mains molles, espérant que la mer épargnerait le château de sable, tandis que les autres enfants s'empressent de bâtir plus loin. Il arrive que cette ressemblance morale déborde sur le physique. Regard, démarche : plusieurs fois, des étrangers nous prirent pour frère et soeur. C'est qu'il existe en nous des germes de ressemblance que développe l'amour. Un geste, une inflexion de voix, tôt ou tard, trahissent les amants les plus prudents.

Il faut admettre que si le coeur a ses

sultaría que la acompañase yo a Bourges. Al no ser borrascosa como la de un amante ultrajado, mi contestación surtió un mayor efecto. Por primera vez me oía pronunciar la palabra «moral». Aquella palabra fue muy oportuna, porque, aun siendo tan inocente, Marthe debía pasar igual que yo por alguna crisis de duda acerca de la moralidad de nuestra relación. Sin aquella palabra hubiera podido juzgarme amoral, pues a pesar de su rebeldía contra los excelentes prejuicios burgueses, era muy burguesa. Pero, al revés, el hecho de que se lo advirtiera por primera vez, constituía la prueba de que hasta entonces yo consideraba que no habíamos hecho nada malo. Marthe deploraba aquella especie de viaje de novios escabroso. Ahora comprendía lo imposible que resultaba.

— Por lo menos —añadió— permíteme que no vaya.

La palabra «moral» pronunciada tan a la ligera me convertía en su director espiritual. Me serví de ella como esos despotas que se embriagan con un poder recién adquirido. El poder no se manifiesta más que cuando se utiliza injustamente. Por lo tanto, le dije que no me parecía ningún crimen que no fuese a Bourges. Y hasta encontré motivos que pudieran persuadirla: la fatiga del viaje, el próximo restablecimiento de Jacques. Esos motivos la justificaban, si no a los ojos de Jacques, sí, al menos, de cara a sus suegros.

A fuerza de conducir a Marthe por donde me convenía, la iba moldeando poco a poco a mi imagen. Me acusaba a mí mismo por ello, y también de estar destruyendo **conscientemente** nuestra felicidad. Que se me pareciera, y que eso fuese obra mía, me encantaba y me contrariaba a la vez. Veía en ello una de las razones de nuestro entendimiento. Pero también lo interpretaba como la causa de futuros desastres. Efectivamente, poco a poco le había ido contagiando mi indecisión, de tal modo que, llegada la hora de decidir, sería incapaz de hacerlo. La veía, como a mí mismo, con las manos caídas, esperando que el mar perdonase a su castillo de arena, mientras que los demás niños se apresuraban a construirlo más lejos.

Suele ocurrir que este parecido moral atañe también al físico. Mirada, andares: varias veces, aquellos que no nos conocían nos tomaron por hermanos. Y es que existen en nosotros gérmenes de semejanza que el amor desarrolla. Tarde o temprano, un gesto, una inflexión de voz traicionan a los amantes más prudentes.

Hay que admitir que si el corazón tiene

26 Intertexto pascaliano: «le coeur a ses raisons, que la raison ne connaît point». (*Les Pensées*.)

27 Según la leyenda griega, Narciso, enamorado de su propia imagen reflejada en el agua, se hallaba condenado a no alcanzar nunca el objeto de su pasión, esto es, a no consumir su amor. No se alude en ella, sin embargo, a que Narciso aborreciera su propia imagen, como indica el texto de Radiguet.

raisons que la raison ne connaît pas, c'est que celle-ci est moins raisonnable que notre coeur. Sans doute, sommes-nous tous des Narcisse, aimant et détestant leur image, mais à qui toute autre est indifférente. C'est cet instinct de ressemblance qui nous mène dans la vie, nous criant « halte ! » devant un paysage, une femme, un poème. Nous pouvons en admirer d'autres, sans ressentir ce choc. L'instinct de ressemblance est la seule ligne de conduite qui ne soit pas artificielle. Mais dans la société, seuls les esprits grossiers sembleront ne point pécher contre la morale, poursuivant toujours le même type. Ainsi certains hommes s'acharnent sur les « blondes », ignorant que souvent les ressemblances les plus profondes sont les plus secrètes.

sus razones que la razón desconoce (26), es porque ésta es menos razonable que nuestro corazón. Indudablemente todos somos como Narciso (27), que ama y aborrece su propia imagen, pero a quien resultan indiferentes todas las demás. Este instinto de semejanza es el que nos guía por la vida, gritándonos «¡alto!», delante de un paisaje, de una mujer, de un poema. Otros podrán gustarnos, pero no sentiremos la misma impresión. El instinto de semejanza es la única norma de conducta que no resulta artificial. Pero en la sociedad, tan sólo los espíritus vulgares simulan no pecar contra la moral, al ir siempre tras el mismo tipo de mujeres. Así, algunos hombres persiguen obstinadamente a las «rubias», ignorando que a menudo las semejanzas más profundas son las más secretas.

Marthe, depuis quelques jours, semblait distraite, sans tristesse. Distraite, avec tristesse, j'aurais pu m'expliquer sa préoccupation par l'approche du quinze juillet, date à laquelle il lui faudrait rejoindre la famille de Jacques, et Jacques en convalescence, sur une plage de la Manche. À son tour, Marthe se taisait, sursautant au bruit de ma voix. Elle supportait l'insupportable : visites de famille, avanies, sous-entendus aigres de sa mère, bonhomme de son père, qui lui supposait un amant, sans y croire.

DESDE hacía algunos días, Marthe parecía distraída, pero sin tristeza. Distraída pero triste, hubiera podido explicarme su preocupación por la proximidad del quince de julio, fecha en la que debía reunirse en una playa de la Mancha (28) con Jacques, convaleciente, y la familia de éste. Además, Marthe permanecía callada y se sobresaltaba hasta con el sonido de mi voz. Soportaba lo insoportable: visitas de familia, insultos, agrias indirectas de su madre y bonachonas de su padre, quien le suponía un amante, pero sin llegar a creérselo.

28 Zona costera correspondiente al Canal de la Mancha.

Pourquoi supportait-elle tout ? Était-ce la suite de mes leçons lui reprochant d'attacher trop d'importance aux choses, de s'affecter des moindres ? Elle paraissait heureuse, mais d'un bonheur singulier, dont elle ressentait de la gêne, et qui m'était désagréable, puisque je ne le partageais pas. Moi qui trouvais enfantin que Marthe découvrit dans mon mutisme une preuve d'indifférence, à mon tour, je l'accusais de ne plus m'aimer, parce qu'elle se taisait.

¿Por qué lo soportaba todo? ¿Era acaso el resultado de mis lecciones, en las que le había reprochado el conceder demasiada importancia a las cosas y sentirse afectada por las más insignificantes? Parecía feliz, pero con una extraña felicidad de la que se mostraba molesta y que me resultaba desagradable puesto que no la compartía. Yo, que encontraba infantil el hecho de que Marthe interpretase mi mutismo como una prueba de indiferencia, la acusaba ahora de no amarme ya, porque no hablaba.

Marthe n'osait pas m'apprendre qu'elle était **enceinte**.

Marthe no se atrevía a decirme que estaba **embarazada**.

J'eusse voulu paraître heureux de cette nouvelle. Mais d'abord elle me stupéfia. N'ayant jamais pensé que je pouvais devenir responsable de quoi que ce fût, je l'étais du pire. J'enrageais aussi de n'être pas assez homme pour trouver la chose simple. Marthe n'avait parlé que **contrainte**. Elle tremblait que cet instant

ME hubiese gustado demostrar alegría ante aquella noticia. Pero, en un principio, me dejó estupefacto. No habiendo imaginado jamás que pudiera llegar a ser responsable de nada, ahora lo era de lo peor. Me enojaba también el no ser lo bastante hombre como para encontrarlo normal. Marthe no habló más que porque se veía **forzada** a ello. Temía que ese instante

qui devait nous rapprocher nous séparât. Je mimai si bien l'allégresse que ses craintes se dissipèrent. Elle gardait les traces profondes de la morale bourgeoise, et cet enfant signifiait pour elle que Dieu récompenserait notre amour, qu'il ne punissait aucun crime.

Alors que Marthe trouvait maintenant dans sa grossesse une raison pour que je ne la quittasse jamais, cette grossesse me consterna. À notre âge, il me semblait impossible, injuste, que nous eussions un enfant qui **entraînerait** notre jeunesse. Pour la première fois, je me rendais à des craintes d'ordre matériel : nous serions abandonnés de nos familles.

Aimant déjà cet enfant, c'est par amour que je le repoussais. Je ne me voulais pas responsable de son existence dramatique. J'eusse été moi-même incapable de la vivre.

L'instinct est notre guide ; un guide qui nous conduit à notre perte. Hier, Marthe redoutait que sa grossesse nous éloignât l'un de l'autre. Aujourd'hui, qu'elle ne m'avait jamais tant aimé, elle croyait que mon amour grandissait comme le sien. Moi, hier, repoussant cet enfant, je commençai aujourd'hui à l'aimer et j'ôtai de l'amour à Marthe, de même qu'au début de notre liaison mon cœur lui donnait ce qu'il retirait aux autres.

Maintenant, posant ma bouche sur le ventre de Marthe, ce n'était plus elle que j'embrassais, c'était mon enfant. Hélas ! Marthe n'était plus ma maîtresse, mais une mère.

Je n'agissais plus jamais comme si nous étions seuls. Il y avait toujours un témoin près de nous, à qui nous devions rendre compte de nos actes. Je pardonnais mal ce brusque changement dont je rendais Marthe seule responsable, et pourtant, je sentais que je lui aurais moins encore pardonné si elle m'avait menti. À certaines secondes, je croyais que Marthe mentait pour faire durer un peu plus notre amour, mais que son fils n'était pas le mien.

Comme un malade qui recherche le calme, je ne savais de quel côté me tourner. Je sentais ne plus aimer la même Marthe et que mon fils ne serait heureux qu'à la condition de se croire celui de Jacques. Certes, ce subterfuge me consternait. Il faudrait renoncer à Marthe. D'autre part, j'avais beau me trouver un homme, le fait actuel était trop grave pour que je me rengorgeasse jusqu'à croire

que debía unirnos nos separase. Pero simulé tan bien la alegría que sus temores se disiparon. Como guardaba aún profundas huellas de la moral burguesa, este niño significaba para ella que Dios recompensaba nuestro amor, que no castigaba ningún crimen.

Ahora que Marthe encontraba en su embarazo una razón para que no la abandonase jamás, el embarazo me consternó. Me parecía imposible, injusto, que a nuestra edad tuviésemos un niño, que **estropearía** nuestra juventud. Por primera vez en mi vida me preocupaba por cuestiones de índole material: seríamos abandonados por nuestras familias.

Aunque ya quería a ese niño, lo rechazaba por amor. No quería ser responsable de su dramática existencia. Yo mismo hubiera sido incapaz de vivirla.

El instinto es nuestro guía; un guía que nos conduce a la perdición. Ayer, Marthe temía que su embarazo pudiera alejarnos. Hoy, que me quería más que nunca, creía que mi amor había aumentado tanto como el suyo. Yo, por mi parte, tras haber repudiado ayer al niño, hoy empezaba a quererle, lo que menguaba mi amor por Marthe, de la misma forma que en los comienzos de nuestra relación mi corazón le daba lo que quitaba a los demás.

Al acercar ahora mi boca al vientre de Marthe no era a ella a quien besaba, sino a mi hijo. ¡Qué curioso! Desgraciadamente, Marthe ya no era mi amante, sino una madre.

Ya no me comportaba como si estuviéramos solos. Había siempre un testigo cerca de nosotros, al que debíamos dar cuenta de nuestros actos. Me costaba tolerar aquel cambio tan brusco, del que hacía a Marthe única responsable, y sin embargo, sabía que, de haberme mentido, aún me hubiera resultado más difícil perdonarle. Por momentos llegaba a creer que Marthe mentía con el fin de hacer durar un poco más nuestro amor, pero que, en realidad, su hijo no era mío.

Como un enfermo que busca reposo, no sabía de qué lado volverme. Me daba cuenta de que no amaba ya a la misma Marthe de antes y de que mi hijo sólo sería feliz creyéndose hijo de Jacques. Desde luego, ese subterfugio me horrorizaba. Tendría que renunciar a Marthe. Por otra parte, y por más que me creyese ya un hombre, la situación era demasiado seria como para, llevado por el orgullo, juzgar posible una

possible une aussi folle (je pensais : une aussi sage) existence.

existencia tan disparatada (pensaba yo que tan sensata).

Car, enfin, Jacques reviendrait. Après cette période extraordinaire, il retrouverait, comme tant d'autres soldats trompés à cause des circonstances exceptionnelles, une épouse triste, docile, dont rien ne décèlerait l'inconduite. Mais cet enfant ne pouvait s'expliquer pour son mari que si elle supportait son contact aux vacances. Ma lâcheté l'en supplia.

PORQUE, al fin y al cabo, Jacques regresaría. Después de ese periodo extraordinario, volvería a encontrar, como tantos otros soldados engañados a causa de las excepcionales circunstancias, una esposa triste, dócil, en la que nada revelaría su mala conducta. Pero aquel niño tan sólo podría explicarse a los ojos del marido si llegaban a tener relaciones durante las vacaciones. Mi cobardía se lo suplicó.

De toutes nos scènes, celle-ci ne fut ni la moins étrange ni la moins pénible. Je m'étonnai du reste de rencontrer si peu de lutte. J'en eus l'explication plus tard. Marthe n'osait m'avouer une victoire de Jacques à sa dernière permission et comptait, feignant de m'obéir, se refuser au contraire à lui, à Granville, sous prétexte des malaises de son état. Tout cet échafaudage se compliquait de dates dont la fausse coïncidence, lors de l'accouchement, ne laisserait de doutes à personne. « Bah ! me disais-je, nous avons du temps devant nous. Les parents de Marthe redouteront le scandale. Ils l'emmèneront à la campagne et retarderont la nouvelle. »

De todas nuestras escenas, aquella no fue la menos extraña, ni la menos penosa. Me sorprendió encontrar tan poca resistencia. Más tarde encontré la explicación. Marthe no se atrevía a confesarme una victoria de Jacques en su último permiso y, fingiendo obedecerme, contaba con negarse cuando estuviese con él, en Granville (29), bajo el pretexto de los malestares de su estado. Todo ese tinglado se complicaba con fechas cuya falsa coincidencia no dejaría a nadie duda alguna en el momento del parto. «¡Bah!, me decía yo, tenemos mucho tiempo por delante. Los padres de Marthe temerán el escándalo, se la llevarán al campo y retrasarán la noticia.»

29 Pequeña ciudad costera de Normandía.

La date du départ de Marthe approchait. Je ne pouvais que bénéficier de cette absence. Ce serait un essai. J'espérais me guérir de Marthe. Si je n'y parvenais pas, si mon amour était trop vert pour se détacher de lui-même, je savais bien que je retrouverais Marthe aussi fidèle.

La fecha de la partida de Marthe se acercaba. Esta separación me sería, sin duda, beneficiosa. Serviría de prueba. Confiaba en curarme de Marthe. Si no lo conseguía, si mi amor no estaba aún lo suficientemente maduro como para apartarse por sí mismo, sabía que volvería a encontrar a Marthe tan fiel como siempre.

Elle partit le douze juillet, à sept heures du matin. Je restai à J... la nuit précédente. En y allant, je me promettais de ne pas fermer l'oeil de la nuit. Je ferais une telle provision de caresses, que je n'aurais plus besoin de Marthe pour le reste de mes jours.

Se marchó el doce de julio, a las siete de la mañana. La noche anterior me quedé en J... Cuando iba hacia allí, me prometí no pegar ojo en toda la noche. Haría tal provisión de caricias que no necesitaría ya a Marthe durante el resto de mis días.

Un quart d'heure après m'être couché, je m'endormis.

Un cuarto de hora después de haberme acostado, me dormí.

En général, la présence de Marthe troublait mon sommeil. Pour la première fois, à côté d'elle, je dormis aussi bien que si j'eusse été seul.

En general, la presencia de Marthe turbaba mi sueño. Por primera vez, a su lado, dormí tan bien como si hubiera estado solo.

À mon réveil, elle était déjà debout. Elle n'avait pas osé me réveiller. Il ne me restait plus qu'une demi-heure avant le train. J'enrageais d'avoir laissé perdre par le sommeil les dernières heures que nous

Cuando me desperté estaba ya levantada. No había querido despertarme. Solamente me quedaba media hora antes del tren. Me dio rabia haber desperdiciado por el sueño las últimas horas que teníamos

avions à passer ensemble. Elle pleurait aussi de partir. Pourtant, j'eusse voulu employer les dernières minutes à autre chose qu'à boire nos larmes.

Marthe me laissait sa clef, me demandant de venir, de penser à nous, et de lui écrire sur sa table.

Je m'étais juré de ne pas l'accompagner jusqu'à Paris. Mais, je ne pouvais vaincre mon désir de ses lèvres et, comme je souhaitais lâchement l'aimer moins, je mettais ce désir sur le compte du départ, de cette « dernière fois » si fausse, puisque je sentais bien qu'il n'y aurait de dernière fois sans qu'elle le voulût.

À la gare Montparnasse, où elle devait rejoindre ses beaux-parents, je l'embrassai sans retenue. Je cherchais encore mon excuse dans le fait que, sa belle-famille surgissant, il se produirait un drame décisif.

Revenu à F..., accoutumé à n'y vivre qu'en attendant de me rendre chez Marthe, je tâchai de me distraire. Je bêchai le jardin, j'essayai de lire, je jouai à cache-cache avec mes soeurs, ce qui ne m'était pas arrivé depuis cinq ans. Le soir, pour ne pas éveiller de soupçons, il fallut que j'allasse me promener. D'habitude, jusqu'à la Marne, la route m'était légère. Ce soir-là, je me traînai, les cailloux me tordant le pied et précipitant mes battements de coeur. Étendu dans la barque, je souhaitai la mort, pour la première fois. Mais aussi incapable de mourir que de vivre, je comptais sur un assassin charitable. Je regrettais qu'on ne pût mourir d'ennui, ni de peine. Peu à peu, ma tête se vidait, avec un bruit de baignoire. Une dernière succion, plus longue, la tête est vide. Je m'endormis.

Le froid d'une aube de juillet me réveilla. Je rentraï, transi, chez nous. La maison était grande ouverte. Dans l'antichambre mon père me reçut avec dureté. Ma mère avait été un peu malade : on avait envoyé la femme de chambre me réveiller pour que j'allasse chercher le docteur. Mon absence était donc officielle.

Je supportai la scène en admirant la délicatesse instinctive du bon juge qui, entre mille actions d'aspect blâmable, choisit la seule innocente pour permettre au criminel de se justifier. Je ne me justifiai d'ailleurs pas, c'était trop difficile. Je laissai croire à mon père que je rentraï de J... et, lorsqu'il m'interdit

para estar juntos. Ella también lloraba por su marcha. Sin embargo, hubiese preferido emplear los últimos minutos en algo que no fuera tragarnos nuestras lágrimas.

Marthe me dejaba su llave, pidiéndome que fuera allí, que pensase en nosotros, que le escribiera sobre su mesa.

Me había propuesto no acompañarla hasta París. Pero no podía dominar el deseo que tenía de sus labios y, como pretendía cobardemente quererla menos, justificaba aquel deseo por su próxima partida, por esa « última vez » tan falsa, ya que sabía perfectamente que no habría última vez mientras ella no lo quisiera.

En la estación de Montparnasse, donde Marthe tenía que reunirse con sus suegros, la besé sin disimulo. El hecho de que, si sus suegros aparecían de improviso, pudiera producirse un drama decisivo, me impulsaba aún más a ello.

De regreso a F..., y acostumbrado a no vivir allí más que esperando el momento de ir a casa de Marthe, intenté distraerme. Estuve cavando en el jardín, traté de leer, jugué al escondite con mis hermanas; cosas que no había hecho en los últimos cinco años... Al anoecer, para no levantar sospechas, tuve que ir a pasear. Por lo general, el camino hasta el Marne se me hacía corto. Aquella noche iba arrastrándome, los guijarros me torcían los pies y aceleraban los latidos de mi corazón. Tendido sobre la barca, por vez primera deseé la muerte. Pero, sintiéndome tan incapaz de morir como de vivir, confiaba en un asesino caritativo. Lamentaba que no fuese posible morir de aburrimiento o de melancolía. Poco a poco, mi cabeza se iba vaciando con el mismo ruido de una bañera. Una última succión, más prolongada, y la cabeza estaría vacía. Me dormí.

El frío de una madrugada de julio me despertó. Volví a casa aterido. Todo el mundo estaba despierto. En el vestíbulo mi padre me recibió con dureza. Mi madre se había sentido indispuesta: había mandado a la doncella que me despertase para que fuese a buscar al médico. Mis ausencias eran, pues, ya oficiales.

Soporté la escena, admirando la instintiva delicadeza del juez bondadoso, quien, entre mil acciones censurables, elige la única inocente para permitir que el criminal pueda defenderse. Pero no intenté justificarme, me resultaba demasiado difícil. Dejé que mi padre creyera que volvía de J..., y, cuando me prohibió salir

de sortir après le dîner, je le remerciai à part moi d'être encore mon complice et de me fournir une excuse pour ne plus traîner seul dehors.

J'attendais le facteur. C'était ma vie. J'étais incapable du moindre effort pour oublier.

Marthe m'avait donné un coupe-papier, exigeant que je ne m'en servisse que pour ouvrir ses lettres. Pouvais-je m'en servir ? J'avais trop de hâte. Je déchirais les enveloppes. Chaque fois, honteux, je me promettais de garder la lettre un quart d'heure, intacte. J'espérais, par cette méthode, pouvoir à la longue reprendre de l'empire sur moi-même, garder les lettres fermées dans ma poche. Je remettais toujours ce régime au lendemain.

Un jour, impatienté par ma faiblesse, et dans un mouvement de rage, je déchirai une lettre sans la lire. Dès que les morceaux de papier eurent jonché le jardin, je me précipitai, à quatre pattes. La lettre contenait une photographie de Marthe. Moi si superstitieux et qui interprétais les faits les plus minces dans un sens tragique, j'avais déchiré ce visage. J'y vis un avertissement du ciel. Mes transes ne se calmèrent qu'après avoir passé quatre heures à recoller la lettre et le portrait. Jamais je n'avais fourni un tel effort. La crainte qu'il arrivât malheur à Marthe me soutint pendant ce travail absurde qui me brouillait les yeux et les nerfs.

Un spécialiste avait recommandé les bains de mer à Marthe. Tout en m'accusant de méchanceté, je les lui défendis, ne voulant pas que d'autres que moi pussent voir son corps.

Du reste, puisque de toute manière Marthe devait passer un mois à Granville, je me félicitais de la présence de Jacques. Je me rappelais sa photographie en blanc que Marthe m'avait montrée le jour des meubles. Rien ne me faisait plus peur que les jeunes hommes, sur la plage. D'avance, je les jugeais plus beaux, plus forts, plus élégants que moi.

Son mari la protégerait contre eux.

À certaines minutes de tendresse, comme un ivrogne qui embrasse tout le monde, je rêvassais d'écrire à Jacques, de lui avouer que j'étais l'amant de Marthe, et, m'autorisant de ce titre, de

después de cenar, le agradecí en mi interior que siguiera siendo mi cómplice y que me proporcionara una excusa para dejar de deambular por ahí en solitario.

Me pasaba el día esperando al cartero. Era mi única vida. Y por otra parte, era incapaz de realizar el menor esfuerzo para olvidar.

Marthe me había regalado un cortapapeles, exigiendo que tan sólo lo utilizase para abrir sus cartas. Pero, ¿acaso podía utilizarlo? Tenía demasiada prisa. Terminaba rompiendo los sobres. Después, avergonzado, me proponía para la próxima vez conservar la carta sin abrir durante un cuarto de hora. Por este procedimiento esperaba llegar a la larga a **autodominarme** y guardar las cartas cerradas en el bolsillo. Pero siempre dejaba ese plan para el día siguiente.

Un día, impacientado por mi debilidad y en un acceso de rabia, rompí una carta sin haberla leído. Tan pronto como los trozos de papel hubieron alfombrado el jardín, me apresuré a recogerlos, a cuatro patas. La carta contenía una fotografía de Marthe. Yo, que era tan superstitioso y que interpretaba trágicamente los hechos más triviales, había destrozado aquel rostro. Me pareció un aviso del Cielo. No me calmé hasta después de haber pasado cuatro horas recomponiendo la carta y el retrato. Jamás había realizado semejante esfuerzo. El temor de que algo malo le fuera a suceder a Marthe me sostuvo durante aquella absurda tarea que me nublabo los ojos y me trastornaba los nervios.

Un especialista había recomendado a Marthe que tomara baños de mar. Aunque reprochándome mi maldad, se los prohibí, pues no quería que otros ojos que no fueran los míos pudieran ver su cuerpo.

Por lo demás, y puesto que de todas formas Marthe tenía que pasar un mes en Granville, yo me alegraba de la presencia de Jacques. Recordaba su fotografía en blanco y negro que Marthe me había enseñado el día de los muebles. Nada me producía más temor que los muchachos jóvenes en la playa. De antemano, los consideraba más bellos, más fuertes, más elegantes que yo.

Su marido la protegería de ellos.

En algunos momentos de ternura, como el borracho que abraza a todo el mundo, me imaginaba que escribía a Jacques y que le confesaba ser el amante de Marthe, por lo que me permitía recomendársela. A

la lui recommander. Parfois, j'enviais Marthe, adorée par Jacques et par moi. Ne devions-nous pas chercher ensemble à faire son bonheur ? Dans ces crises, je me sentais amant complaisant. J'eusse voulu connaître Jacques, lui expliquer les choses, et pourquoi nous ne devions pas être jaloux l'un de l'autre. Puis, tout à coup, la haine redressait cette pente douce.

veces envidiaba a Marthe, adorada por Jacques y por mí. ¿Acaso no debíamos buscar los dos juntos su felicidad? Cuando me entraban aquellas crisis me sentía amante complaciente. Hubiese querido conocer a Jacques, explicarle las cosas, el motivo por el que no debíamos estar celosos el uno del otro. Pero después, repentinamente, el odio modificaba aquel cordial impulso.

Dans chaque lettre, Marthe me demandait d'aller chez elle. Son insistance me rappelait celle d'une de mes tantes fort dévote, me reprochant de ne jamais aller sur la tombe de ma grand-mère. Je n'ai pas l'instinct du pèlerinage. Ces devoirs ennuyeux localisent la mort, l'amour.

EN cada una de las cartas, Marthe me pedía que fuera a su casa. Su insistencia me recordaba la de una tía mía muy devota, que me reprochaba por no ir nunca a la tumba de mi abuela. No poseo instinto de peregrino. Ese tipo de deberes molestos delimitan a la muerte, al amor.

Ne peut-on penser à une morte, ou à sa maîtresse absente, ailleurs qu'en un cimetière, ou dans certaine chambre. Je n'essayais pas de l'expliquer à Marthe et lui racontais que je me rendais chez elle ; de même, à ma tante, que j'étais allé au cimetière. Pourtant, je devais aller chez Marthe ; mais dans de singulières circonstances.

¿Acaso no se puede pensar en un muerto o en la amante ausente en un lugar que no sea un cementerio o una habitación determinada? Ni siquiera intenté explicárselo a Marthe, pero le contaba que seguía yendo a su casa; igual que le decía a mi tía que había ido al cementerio. Sin embargo, hube de ir a casa de Marthe; pero en curiosas circunstancias.

Je rencontraï un jour sur le réseau cette jeune fille suédoise à laquelle ses correspondants défendaient de voir Marthe. Mon isolement me fit prendre goût aux enfantillages de cette petite personne. Je lui proposai de venir goûter à J... en cachette, le lendemain. Je lui cachai l'absence de Marthe, pour qu'elle ne s'effarouchât pas, et ajoutai même combien elle serait heureuse de la revoir. J'affirme que je ne savais au juste ce que je comptais faire. J'agissais comme ces enfants qui, liant connaissance, cherchent à s'étonner entre eux. Je ne résistais pas à voir surprise ou colère sur la figure d'ange de Svéa, quand je serais tenu de lui apprendre l'absence de Marthe.

Un día me encontré en el tren con aquella joven sueca a la que sus amistades habían prohibido ver a Marthe. Mi soledad hizo que tomara gusto a las niñerías de aquella muchachita. Le propuse que, sin decírselo a nadie, viniera al día siguiente a merendar a J... Para que no se asustase, le oculté la ausencia de Marthe, e incluso hablé de lo contenta que se pondría al volver a verla. Confieso que no sabía a ciencia cierta lo que iba a hacer. Actuaba como esos niños que, nada más trabar amistad, intentan impresionarse mutuamente. No renunciaba a perderme la sorpresa o la cólera del rostro angelical de Svéa cuando tuviera que contarle la ausencia de Marthe.

Oui, c'était sans doute ce plaisir puéril d'étonner, parce que je ne trouvais rien à lui dire de surprenant, tandis qu'elle bénéficiait d'une sorte d'exotisme et me surprenait à chaque phrase. Rien de plus délicieux que cette soudaine intimité entre personnes qui se comprennent mal. Elle portait au cou une petite croix d'or, émaillée de bleu, qui pendait sur une robe assez laide que je réinventais à mon goût. Une véritable poupée vivante. Je sentais croître mon désir de renouveler ce tête-à-tête ailleurs qu'en un wagon.

Se trataba, sin duda, del placer pueril de causar impresión, porque yo no encontraba nada sorprendente que decirle, mientras que ella gozaba de un exotismo que me sorprendía a cada frase. Nada más delicioso que aquella repentina intimidad entre personas que no se entienden. Llevaba en el cuello una crucecita de oro esmaltada en azul, colgando sobre un vestido bastante feo que reinventé a mi gusto. Una verdadera muñeca viviente. Sentía crecer mi deseo de repetir aquella conversación entre dos en un sitio que no fuera el vagón.

Ce qui gâtait un peu son air de

Lo que estropeaba un poco su apariencia

couventine, c'était l'allure d'une élève de l'école Pigier, où d'ailleurs elle étudiait une heure par jour, sans grand profit, le français et la machine à écrire. Elle me montra ses devoirs dactylographiés. Chaque lettre était une faute, corrigée en marge par le professeur. Elle sortit d'un sac à main affreux, évidemment son couvre, un étui à cigarettes orné d'une couronne **comtale**. Elle m'offrit une cigarette. Elle ne fumait pas, mais portait toujours cet étui, parce que ses amies fumaient. Elle me parlait de coutumes suédoises que je feignais de connaître : nuit de la Saint-Jean, confitures de **myrtilles**. Ensuite, elle tira de son sac une photographie de sa soeur jumelle, envoyée de Suède la veille : à cheval, toute nue, avec sur la tête un chapeau haut de forme de leur grand-père. Je devins écarlate. Sa soeur lui ressemblait tellement que je la soupçonnais de rire de moi, et de montrer sa propre image. Je me mordais les lèvres, pour calmer leur envie d'embrasser cette espiègle naïve. Je dus avoir une expression bien bestiale, car je la vis peureuse, cherchant des yeux le signal d'alarme.

Le lendemain, elle arriva chez Marthe à quatre heures. Je lui dis que Marthe était à Paris mais rentrerait vite. J'ajoutai : « Elle m'a défendu de vous laisser partir avant son retour. » Je comptais ne lui avouer mon stratagème que trop tard.

Heureusement, elle était gourmande. Ma gourmandise à moi prenait une forme inédite. Je n'avais aucune faim pour la tarte, la glace à la framboise, mais souhaitais être tarte et glace dont elle approchât la bouche. Je faisais avec la mienne des grimaces involontaires.

Ce n'est pas par vice que je convoitais Svéa, mais par gourmandise. Ses joues m'eussent suffi, à défaut de ses lèvres.

Je parlais en prononçant chaque syllabe pour qu'elle comprît bien. Excité par cette amusante **dînette**, je m'énervais, moi toujours silencieux, de ne pouvoir parler vite. J'éprouvais un besoin de bavardage, de confidences enfantines. J'approchais mon oreille de sa bouche. Je buvais ses petites paroles.

Je l'avais contrainte à prendre une liqueur. Après, j'eus pitié d'elle comme d'un oiseau **qu'on grise**.

J'espérais que sa griserie servirait mes desseins, car peu m'importait qu'elle me donnât ses lèvres de bon coeur ou non. Je pensai à l'inconvenance

monjil era ese aire de alumna de la academia Pigier (30), a la que tan sólo iba una hora diaria para estudiar, sin gran provecho, francés y mecanografía. Me enseñó sus ejercicios escritos a máquina. Cada letra era una falta, corregida al margen por el profesor. Sacó de un horrible bolso de mano, hecho evidentemente por ella, una pitillera adornada con una corona **condal**. Me ofreció un cigarrillo. Aunque ella no fumaba, siempre llevaba la pitillera porque sus amigas sí lo hacían. Me habló de las costumbres suecas, que yo fingí conocer: la noche de San Juan, las confituras de **arándanos**. Después, sacó del bolso una fotografía de su hermana gemela, que le habían mandado desde Suecia el día anterior: montada a caballo, completamente desnuda, tocada con un sombrero de copa de su abuelo. Me puse muy colorado. Su hermana se le parecía tanto que pensé que se quería burlar de mí, enseñándome su propia imagen. Me mordía los labios para calmar las ganas de besar a aquella traviesa ingenua. Debí poner una expresión muy brutal, pues la vi asustada, buscando con su mirada la señal de alarma.

Al día siguiente llegó a casa de Marthe a las cuatro. Le dije que Marthe estaba en París, pero que volvería pronto. Y añadí: «Me ha prohibido que la deje marchar antes de que regrese.» Pensaba no revelarle mi estratagema hasta que ya fuera demasiado tarde.

Afortunadamente era golosa. Mi gula alcanzaba formas inéditas. No me apetecía ni la tarta ni el helado de frambuesa, sino que deseaba ser tarta y helado a los que ella aproximara su boca. Me salían muecas involuntarias.

No deseaba a Svéa por vicio, sino por gula. A falta de sus labios me hubiera bastado con sus mejillas.

Hablaba pronunciando bien cada sílaba para que me pudiera comprender. Excitado por aquella divertida **merienda**, yo, siempre tan callado, me ponía nervioso por no poder hablar más rápido. Me apetecían los chismorreos, las confidencias infantiles. Arrimaba el oído a su boca. Bebía sus insignificantes palabras.

La había forzado a tomar una copa. Después me dio lástima de ella, como de un pájaro al **que se ha emborrachado**.

Esperaba que su embriaguez sirviese a mis propósitos, pues poco importaba que me ofreciera sus labios de buena gana o no. Pensé en la inconveniencia de tal escena

de cette scène chez Marthe, mais, me répétai-je, en somme, je ne retire rien à notre amour. Je désirais Svéa comme un fruit, ce dont une maîtresse ne peut être jalouse.

Je tenais sa main dans mes mains qui m'apparurent **pataudes**. J'aurais voulu la déshabiller, la bercer. Elle s'étendit sur le divan. Je me levai, me penchai à l'endroit où commençaient ses cheveux, **duvet** encore. Je ne conclusais pas de son silence que mes **baisers** lui fissent plaisir ; mais, incapable de s'indigner, elle ne trouvait aucune façon polie de me repousser en français. Je mordillais ses joues, m'attendant à ce qu'un jus sucré **jaillisse**, comme des **pêches**.

Enfin, j'embrassai sa bouche. Elle subissait mes caresses, patiente victime, fermant cette bouche et les yeux. Son seul geste de refus consistait à remuer faiblement la tête de droite à gauche, et de gauche à droite. Je ne me méprenais pas, mais ma bouche y trouvait l'illusion d'une réponse. Je restais auprès d'elle comme je n'avais jamais été auprès de Marthe. Cette résistance qui n'en était pas une flattait mon audace et ma paresse. J'étais assez naïf pour croire qu'il en irait de même ensuite et que je bénéficieras d'un viol facile.

Je n'avais jamais déshabillé de femmes ; j'avais plutôt été déshabillé par elles. Aussi je m'y pris maladroitement, commençant par ôter ses souliers et ses bas. Je baisais ses pieds et ses jambes. Mais quand je voulus dégrafer son corsage, Svéa se débattit comme un petit diable qui ne veut pas aller se coucher et qu'on **dévêt** de force. Elle me rouait de coups de pied. J'attrapais ses pieds au vol, je les emprisonnais, les baisais. Enfin, la satiété arriva, comme la gourmandise s'arrête après trop de crème et de **friandises**. Il fallut bien que je lui apprisse ma supercherie, et que Marthe était en voyage. Je lui fis promettre, si elle rencontrait Marthe, de ne jamais lui raconter notre entrevue. Je ne lui avouai pas que j'étais son amant, mais le lui laissai entendre. Le plaisir du mystère lui fit répondre « à demain » quand, **rassasié** d'elle, je lui demandai par politesse si nous nous reverrions un jour.

Je ne retournai pas chez Marthe. Et peut-être Svéa ne vint-elle pas sonner à la porte close. Je sentais combien blâmable pour la morale courante était ma conduite. Car sans doute sont ce les circonstances qui m'avaient fait paraître Svéa si précieuse. Ailleurs

en casa de Marthe, pero en resumidas cuentas, me dije, no le quito nada a nuestro amor. Deseaba a Svéa como a una fruta, algo de lo que una amante no puede estar celosa.

Tenía su mano entre las mías, que me parecieron **torpes**. Hubiera querido desnudarla, mecerla. Se tendió sobre el diván. Me puse en pie, me incliné sobre el sitio donde comenzaban sus cabellos, a un **vello** tan sólo. Su silencio no me indicaba que le gustasen mis **besos**; pero, incapaz de enfadarse, no encontraba ninguna manera educada de rechazarme en francés. Mordisqueaba sus mejillas, esperando **que brotase** un jugo azucarado, como el de los **melocotones**.

Al fin, la besé en la boca. Ella soportaba todas mis caricias, como paciente víctima, cerrando la boca y los ojos. Su único gesto de rechazo consistía en mover débilmente la cabeza de derecha a izquierda y de izquierda a derecha. Aunque no me equivocaba respecto a su significado, mi boca encontraba en ello la ilusión de una respuesta. Permanecía junto a ella, cómo nunca había estado cerca de Marthe. Aquella resistencia que no lo era halagaba mi audacia y mi pereza. Era lo suficientemente ingenuo como para creer que su actitud no variaría y que podría gozar de una fácil violación.

Nunca había desnudado a una mujer; había sido, más bien, desnudado por ellas. Por eso comencé a hacerlo torpemente, quitándole los zapatos y las medias. Besé sus pies y sus piernas. Pero cuando quise desabrocharle la blusa, Svéa se debatió como un diablillo que no quiere acostarse y al que se ha de **desvestir** a la fuerza. Me molía a patadas. Yo le atrapaba los pies al vuelo, los retenía, los besaba. Finalmente, llegó la saciedad, igual que la glotonería desaparece después de demasiados dulces y **golosinas**. Tuve que confesarle mi engaño, y que Marthe estaba de viaje. Le hice prometer que si volvía a ver a Marthe no le contaría nuestro encuentro. No le dije que era su amante, pero se lo dejé entender. El atractivo del misterio le hizo responder «hasta mañana» cuando, **saciado** de ella, le pregunté por cortesía si nos volveríamos a ver algún día.

No volví a casa de Marthe. Y quizá Svéa no fuese a llamar a la casa vacía. Era consciente de lo censurable que resultaba mi conducta para la moral establecida. Pues, sin duda, las circunstancias habían contribuido a que Svéa me pareciera tan apetecible. ¿Acaso la hubiera deseado en

que dans la chambre de Marthe, l'eussé-je désirée ?

Mais je n'avais pas de remords. Et ce n'est pas en pensant à Marthe que je délaissai la petite Suédoise, mais parce que j'avais tiré d'elle tout le sucre.

Quelques jours après, je reçus une lettre de Marthe. Elle en contenait une de son propriétaire, lui disant que sa maison n'était pas une maison de rendez-vous, quel usage je faisais de la clef de son appartement, où j'avais emmené une femme. J'ai une preuve de ta traîtrise, ajoutait Marthe. Elle ne me reverrait jamais. Sans doute souffrirait-elle, mais elle préférerait souffrir que d'être dupe.

Je savais ces menaces anodines, et qu'il suffirait d'un mensonge, ou même au besoin de la vérité, pour les anéantir. Mais il me vexait que, dans une lettre de rupture, Marthe ne me parlât pas de suicide. Je l'accusai de froideur. Je trouvai sa lettre indigne d'une explication. Car moi, dans une situation analogue, sans penser au suicide, j'aurais cru, par convenance, en devoir menacer Marthe. Trace **indélébile** de l'âge et du collègue : je croyais certains mensonges commandés par le code passionnel.

Une besogne neuve, dans mon apprentissage de l'amour, se présentait : m'innocenter vis-à-vis de Marthe, et l'accuser d'avoir moins de confiance en moi qu'en son propriétaire. Je lui expliquai combien habile était cette manoeuvre de la **coterie** Marin. En effet, Svéa était venue la voir un jour où j'écrivais chez elle, et si j'avais ouvert c'est parce que, ayant aperçu la jeune fille par la fenêtre, et sachant qu'on l'éloignait de Marthe, je ne voulais pas lui laisser croire que Marthe lui tenait rigueur de cette pénible séparation. Sans doute, venait-elle **en cachette** et au prix de difficultés sans nombre.

Ainsi pouvais-je annoncer à Marthe que le coeur de Svéa lui demeurait intact. Et je terminais en exprimant le réconfort d'avoir pu parler de Marthe, chez elle, avec sa plus intime compagne.

Cette alerte me fît maudire l'amour qui nous force à rendre compte de nos actes, alors que j'eusse tant aimé n'en jamais rendre compte, à moi pas plus qu'aux autres.

Il faut pourtant, me disais-je, que l'amour offre de grands avantages puisque

un sitio que no fuese el dormitorio de Marthe?

No tenía, sin embargo, ningún remordimiento. Y no renuncié a la pequeña sueca porque pensase en Marthe, sino porque había extraído de ella todo el jugo.

Algunos días después recibí una carta de Marthe. Incluía otra del propietario, en la que decía que su casa no era una casa de citas, y le contaba el uso que yo hacía de la llave del apartamento, al que había llevado a una mujer. «Tengo una prueba de tu traición», escribía Marthe. No me volvería a ver más. Indudablemente sufriría, pero prefería sufrir a ser engañada.

Yo sabía muy bien que sus amenazas eran poco firmes, y que una mentira, y llegado el caso, incluso la verdad, bastaría para hacerlas desaparecer. Pero me molestaba que en una carta de ruptura Marthe no me hablase de suicidio. La acusé de frialdad. Y su carta me pareció indigna de una explicación. Pues yo, en una situación parecida, hubiera creído conveniente amenazar a Marthe con el suicidio, aunque sin pensar en él. Huella **indeleble** de la edad y del colegio: ciertas mentiras me parecían impuestas por el código pasional.

Una nueva tarea se presentaba en mi aprendizaje del amor: justificarme ante Marthe y acusarla de tener menos confianza en mí que en el propietario. Le expliqué lo hábil que resultaba esa maniobra de la **camarilla** de los Marín. Svéa, efectivamente, había venido a verla un día que yo estaba escribiendo en su casa, y si le abrí fue porque, habiéndola visto por la ventana y sabiendo que la apartaban de Marthe, no quise dejarle creer que Marthe le guardaba rencor por aquel triste distanciamiento. Sin duda, había venido **a escondidas**, salvando innumerables dificultades.

Así podría anunciar, además, a Marthe que el corazón de Svéa le permanecía fiel. Y terminaba expresando el consuelo que había supuesto el haber podido hablar de Marthe, en su casa, y con su amiga más íntima.

Aquella alarma me hizo maldecir al amor, que nos obliga a dar cuenta de nuestros actos, cuando me hubiera gustado tanto no tener que rendir cuentas de nada ni a los demás ni siquiera a mí mismo.

El amor, pensaba, debe indudablemente ofrecer grandes ventajas, puesto que todos

tous les hommes remettent leur liberté entre ses mains. Je souhaitais d'être vite assez fort pour me passer d'amour et, ainsi, n'avoir à sacrifier aucun de mes désirs. J'ignorais que servitude pour servitude, il vaut encore mieux être asservi par son cœur que l'esclave de ses sens.

Comme l'abeille **butine** et enrichit la ruche de tous ses désirs qui le prennent dans la rue –, un amoureux enrichit son amour. Il en fait bénéficier sa maîtresse. Je n'avais pas encore découvert cette discipline qui donne aux natures infidèles, la fidélité. Qu'un homme **convoite** une fille et reporte cette chaleur sur la femme qu'il aime, son désir plus vif parce que insatisfait laissera croire à cette femme qu'elle n'a jamais été mieux aimée. On la trompe, mais la morale, selon les gens, est **sauve**. À de tels calculs, commence le libertinage. Qu'on ne condamne donc pas trop vite certains hommes capables de tromper leur maîtresse au plus fort de leur amour ; qu'on ne les accuse pas d'être frivoles. Ils répugnent à ce subterfuge et ne songent même pas à confondre leur bonheur et leurs plaisirs.

Marthe attendait que je me disculpasse. Elle me supplia de lui pardonner ses reproches. Je le fis, non sans façons. Elle écrivit au propriétaire, le priant ironiquement d'admettre qu'en son absence j'ouvrisse à une de ses amies.

Quand Marthe revint, aux derniers jours d'août, elle n'habita pas J... mais la maison de ses parents, qui prolongeaient leur villégiature. Ce nouveau décor où Marthe avait toujours vécu me servit d'aphrodisiaque. La fatigue sensuelle, le désir secret du sommeil solitaire, disparurent. Je ne passai aucune nuit chez mes parents. Je **flambais**, je me hâtais, comme les gens qui doivent mourir jeunes et qui **mettent les bouchées doubles**. Je voulais profiter de Marthe avant que l'abîmât sa maternité.

Cette chambre de jeune fille, où elle avait refusé la présence de Jacques, était notre chambre. Au-dessus de son lit étroit, j'aimais que mes yeux la rencontrassent en première communiant. Je l'obligeais à regarder fixement une autre image d'elle, bébé, pour que notre enfant lui ressemblât. Je rôdais, ravi, dans cette maison qui l'avait vue naître et s'épanouir. Dans une chambre de débarras, je touchais son berceau, dont

los hombres le entregan su libertad. Deseaba llegar a ser pronto lo bastante fuerte para prescindir del amor y no tener que sacrificar así ninguno de mis deseos. Ignoraba que, servidumbre por servidumbre, es preferible ser vasallo del corazón que esclavo de los sentidos.

Igual que la abeja **liba** para enriquecer la colmena, un amante enriquece su amor con todos los deseos que le salen al encuentro. Y también su amante se favorece de ello. No había descubierto todavía esa disciplina que confiere fidelidad a las naturalezas infieles. Si un hombre **desea** a una chica y remite ese ardor a la mujer que ama, su deseo, más impetuoso por insatisfecho, hará creer a esa mujer que nunca la han amado tan intensamente. Se la engaña, pero, según la gente, la moral está **a salvo**. El libertinaje comienza con semejantes consideraciones. Que no se condene, pues, demasiado a la ligera a ciertos hombres capaces de engañar a su amante en lo más intenso de su amor; que no se les acuse de frívolos. Les repugnan los subterfugios, por lo que en ningún momento se les ocurre confundir felicidad y placer.

Marthe esperaba mis disculpas. Me rogó que le perdonara sus reproches. Lo hice, sin reparos. Escribí al propietario rogándole irónicamente que permitiese que en su ausencia, yo dejase entrar a una de sus amigas.

CUANDO Marthe volvió, a finales de agosto, no fue a vivir a J..., sino a casa de sus padres, que habían prolongado su veraneo. Ese nuevo decorado, en el que Marthe había vivido siempre, me resultó un afrodisíaco. El hastío sensual, el secreto deseo de dormir a solas, desaparecieron. No pasé ninguna noche en mi casa. **Bullía**, lo hacía todo deprisa, como las personas que van a morir jóvenes y **viven a marchas forzadas**. Quería disfrutar de Marthe antes de que su maternidad la estropease.

Aquel dormitorio de soltera, en donde Marthe había rechazado la presencia de Jacques, era ahora nuestro dormitorio. Me gustaba que, por encima de su estrecha cama, mis ojos se la encontrasen vestida de primera comunión. La obligaba a mirar fijamente otro retrato suyo, de niña, para que nuestro hijo se le pareciese. Deambulaba, encantado, por aquella casa que la había visto nacer y crecer. En el cuarto trastero acariciaba su cuna, que yo

je voulais qu'il servît encore, et je lui faisais sortir ses brassières, ses petites culottes, reliques des Grangier.

Je ne regrettais pas l'appartement de J..., où les meubles n'avaient pas le charme du plus laid mobilier des familles. Ils ne pouvaient rien m'apprendre. Au contraire, ici, me parlaient de Marthe tous ces meubles auxquels, petite, elle avait dû se cogner la tête. Et puis, nous vivions seuls, sans conseiller municipal, sans propriétaire. Nous ne nous gênions pas plus que des sauvages, nous promenant presque nus dans le jardin, véritable île déserte. Nous nous couchions sur la pelouse, nous goûtions sous une tonnelle d'**aristoloche**, de **chèvrefeuille**, de **vigne vierge**. Bouche à bouche, nous nous disputions les prunes que je ramassais, toutes blessées, tièdes de soleil. Mon père n'avait jamais pu obtenir que je m'occupasse de mon jardin, comme mes frères, mais je soignais celui de Marthe. Je **ratissais**, j'arrachais les mauvaises herbes. Au soir d'une journée chaude, je ressentais le même orgueil d'homme, si enivrant, à étancher la soif de la terre, des fleurs suppliantes, qu'à satisfaire le désir d'une femme. J'avais toujours trouvé la bonté un peu **niaise** : je comprenais toute sa force. Les fleurs s'épanouissant grâce à mes soins, les poules dormant à l'ombre après que je leur avais jeté des graines : que de bonté ? – Que d'égoïsme ! Des fleurs mortes, des poules maigres eussent mis de la tristesse dans notre île d'amour. Eau et graines venant de moi s'adressaient plus à moi qu'aux fleurs et qu'aux poules.

Dans ce renouveau du cœur, j'oubliais ou je méprisais mes récentes découvertes. Je prenais le libertinage provoqué par le contact avec cette maison de famille pour la fin du libertinage. Aussi, cette dernière semaine d'août et ce mois de septembre furent-ils ma seule époque de vrai bonheur. Je ne trichais, ni ne me blessais, ni ne blessais Marthe. Je ne voyais plus d'obstacles. J'envisageais à seize ans un genre de vie qu'on souhaite à l'âge mûr. Nous vivrions, à la campagne ; nous y resterions éternellement jeunes.

Étendu contre elle sur la pelouse, caressant sa figure avec un brin d'herbe, j'expliquais lentement, posément, à Marthe, quelle serait notre vie. Marthe,

quería que se volviera a utilizar, y le hacía sacar sus camisitas, sus braguitas, reliquias de los Grangier.

No echaba de menos el apartamento de J..., cuyos muebles no tenían el encanto del más feo mobiliario familiar y que nada podían enseñarme. Aquí, al contrario, todos esos muebles, contra los que Marthe debió de darse tantos coscorrones de pequeña, me hablaban de ella. Y además, estábamos solos, sin concejal, sin propietario. Nos tomábamos las mismas libertades que unos salvajes, paseando casi desnudos por el jardín, verdadera isla desierta. Nos tumbábamos sobre el césped, merendábamos bajo un cenador cubierto de **aristoloquias**, de **madreselvas**, de **uvayemas**. Nos disputábamos boca con boca las ciruelas que yo cogía, tibias, casi heridas por tanto sol. Mi padre no había conseguido nunca que me ocupase de nuestro jardín, como mis hermanos, pero ahora cuidaba el de Marthe. **Rastrillaba**, arrancaba la maleza. Al atardecer de un día caluroso sentía el mismo orgullo viril, tan embriagador, aplacando la sed de la tierra, de las flores suplicantes, que satisfaciendo el amor de una mujer. La bondad siempre me había parecido **cosa de necios**: ahora comprendía todo su valor. Las flores se abrían gracias a mis cuidados, las gallinas dormían en la sombra después de haberles echado el grano: ¿cuánta bondad? ¡Cuánto egoísmo! Flores muertas o gallinas raquílicas hubiesen llevado tristeza a nuestra isla de amor. Viniendo de mí, el agua y el pienso iban dirigidos más a mí mismo que a las flores y a las gallinas.

Con ese renacimiento del corazón olvidaba o despreciaba mis recientes descubrimientos. Interpretaba el libertinaje provocado por mi contacto con aquella casa familiar como el final del libertinaje. Por eso, aquella última semana de agosto y aquel mes de septiembre constituyeron mi único periodo de auténtica felicidad. No engañaba, no me hería y no hería a Marthe. Ya no veía más obstáculos. Pretendía a los dieciséis años un tipo de vida que se desea en la madurez. Viviríamos en el campo: allí permaneceríamos eternamente jóvenes.

Tendido a su lado en el césped, acariciando su rostro con una brizna de hierba, explicaba a Marthe, lentamente, pausadamente, cómo sería nuestra vida.

depuis son retour, cherchait un appartement pour nous à Paris. Ses yeux se mouillèrent, quand je lui déclarai que je désirais vivre à la campagne : « Je n'aurais jamais osé te l'offrir, me dit-elle. Je croyais que tu t'ennuierais, seul avec moi, que tu avais besoin de la ville. – Comme tu me connais mal », répondais-je. J'aurais voulu habiter près de Mandres, où nous étions allés nous promener un jour, et où on cultive les roses. Depuis, quand par hasard, ayant dîné à Paris avec Marthe, nous reprenions le dernier train, j'avais respiré ces roses. Dans la cour de la gare, les manoeuvres déchargent d'immenses caisses qui **embaument**. J'avais, toute mon enfance, entendu parler de ce mystérieux train des roses qui passe à une heure où les enfants dorment.

Marthe disait : « Les roses n'ont qu'une saison. Après, ne crains-tu pas de trouver Mandres laide ? N'est-il pas sage de choisir un lieu moins beau, mais d'un charme plus **égal** ? »

Je me reconnaissais bien là. L'envie de jouir pendant deux mois des roses me faisait oublier les dix autres mois, et le fait de choisir Mandres m'apportait encore une preuve de la nature éphémère de notre amour.

Souvent, ne dînant pas à F... sous prétexte de promenades ou d'invitations, je restais avec Marthe.

Un après-midi, je trouvai auprès d'elle un jeune homme en uniforme d'aviateur. C'était son cousin. Marthe, que je ne tutoyais pas, se leva et vint m'embrasser dans le cou. Son cousin sourit de ma gêne. « Devant Paul, rien à craindre, mon chéri, dit-elle. Je lui ai tout raconté. » J'étais gêné, mais enchanté que Marthe eût avoué à son cousin qu'elle m'aimait. Ce garçon, charmant et superficiel, et qui ne songeait qu'à ce que son uniforme ne fût pas réglementaire, parut ravi de cet amour. Il y voyait une bonne farce faite à Jacques qu'il méprisait pour n'être ni aviateur ni habitué des bars.

Paul évoquait toutes les parties d'enfance dont ce jardin avait été le théâtre. Je questionnais, avide de cette conversation qui me montrait Marthe sous un jour inattendu. En même temps, je ressentais de la tristesse. Car j'étais trop près de l'enfance pour en oublier les jeux inconnus des parents, soit que les grandes personnes ne gardent aucune

Desde su regreso, Marthe estaba buscando un apartamento para nosotros dos en París. Sus ojos se humedecieron cuando le hice saber que quería vivir en el campo: «No me hubiera atrevido nunca a proponértelo, me dijo. Pensaba que te aburrirías a solas conmigo, que necesitabas vivir en la ciudad.» «¡Qué mal me conoces!», le respondí. Me habría gustado vivir cerca de Mandres, donde habíamos ido un día a pasear y donde se cultivan rosas. Más tarde, cuando, por casualidad, después de haber cenado en París con Marthe, cogimos el último tren, pudimos aspirar el aroma de aquellas rosas. En el patio de la estación, los peones descargaban inmensas cajas que **perfumaban** el ambiente. Durante toda mi infancia había oído hablar de aquel misterioso tren de las rosas, que pasa cuando los niños duermen.

Marthe me decía: «Las rosas sólo tienen una temporada. ¿No temes que después Mandres te *parezca*, feo? ¿No sería más prudente elegir un lugar menos hermoso pero de un encanto más **regular**?»

Así era yo. Las ganas de disfrutar durante dos meses de las rosas me hacían olvidar los diez meses restantes, y el hecho de haber escogido Mandres me proporcionaba una prueba más de la naturaleza efímera de nuestro amor.

A menudo, con el pretexto de una excursión o una fiesta, no cenaba en F..., para quedarme junto a Marthe.

Una tarde la encontré sentada junto a un joven con uniforme de aviador. Era su primo. Marthe, al ver que yo no la tuteaba, se levantó y me besó en el cuello. Su primo sonrió ante mi apuro. «Delante de Paul no hay nada que temer, querido, me dijo. Se lo he contado todo.» Me sentía incómodo, pero también encantado de que Marthe le hubiese confesado a su primo que me amaba. El muchacho, amable y superficial, tan sólo preocupado de que su uniforme no fuera el reglamentario, se mostró encantado de nuestro amor. Lo veía como una formidable broma que le gastábamos a Jacques, al que despreciaba por no ser ni aviador ni asiduo de los bares.

Paul evocaba todos los juegos de infancia de los que aquel jardín había sido teatro. Yo hacía preguntas, ávido de esa conversación que me mostraba a Marthe bajo un aspecto inesperado. Pero, al mismo tiempo, sentía tristeza. Pues tenía mi infancia demasiado reciente como para haber olvidado esos juegos ignorados por los padres, bien porque las personas mayores no guardan ningún recuerdo de

mémoire de ces jeux, soit qu'elles les envisagent comme un mal inévitable. J'étais jaloux du passé de Marthe.

Comme nous racontions à Paul, en riant, la haine du propriétaire, et le **raout** des Marin, il nous proposa, mis en verve, sa garçonnière de Paris.

Je remarquai que Marthe n'osa pas lui avouer que nous avions projet de vivre ensemble. On sentait qu'il encourageait notre amour, en tant que divertissement, mais qu'il **hurlerait avec les loups** le jour d'un scandale.

Marthe se levait de table et servait. Les domestiques avaient suivi Mme Grangier à la campagne, car, toujours par prudence, Marthe prétendait n'aimer vivre que comme Robinson. Ses parents, croyant leur fille romanesque, et que les romanesques sont pareils aux fous qu'il ne faut pas contredire, la laissaient seule.

Nous restâmes longtemps à table. Paul montait les meilleures bouteilles. Nous étions gais, d'une gaieté que nous regretterions sans doute, car Paul agissait en confident d'un **adultère** quelconque. Il raillait Jacques. En me taisant, je risquai de lui faire sentir son manque de tact ; je préférerais me joindre au jeu plutôt qu'humilier ce cousin facile.

Lorsque nous regardâmes l'heure, le dernier train pour Paris était passé. Marthe proposa un lit. Paul accepta. Je regardai Marthe d'un tel oeil, qu'elle ajouta : « Bien entendu, mon chéri, tu restes. » J'eus l'illusion d'être chez moi, époux de Marthe, et de recevoir un cousin de ma femme, lorsque, sur le seuil de notre chambre, Paul nous dit bonsoir, embrassant sa cousine sur les joues le plus naturellement du monde.

À la fin de septembre, je sentis bien que quitter cette maison c'était quitter le bonheur. Encore quelques mois de grâce, et il nous faudrait choisir, vivre dans le mensonge ou dans la vérité, pas plus à l'aise ici que là. Comme il importait que Marthe ne fût pas abandonnée de ses parents, avant la naissance de notre enfant, j'osai enfin m'enquérir si elle avait prévenu Mme Grangier de sa grossesse. Elle me dit que oui, et qu'elle avait prévenu Jacques. J'eus donc une occasion de constater qu'elle me mentait parfois,

esos juegos, bien porque los consideran un mal inevitable. Sentía celos del pasado de Marthe.

Cuando le contamos a Paul, entre risas, el odio del propietario y la **fiesta** de los Marín, nos ofreció amablemente su apartamento de soltero en París.

Me di cuenta de que Marthe no se atrevía a confesarle que teníamos la intención de vivir juntos. Estaba claro que favorecía nuestro amor como diversión, pero que **se pasaría al enemigo** si se organizaba un escándalo.

Marthe se levantaba de la mesa para servir. Los criados se habían ido al campo con la señora Grangier, ya que, siempre por prudencia, Marthe aseguraba que le gustaba vivir a lo Robinson Crusoe. Sus padres, que la consideraban una sentimental, la dejaban sola, pensando que, al igual que ocurre con los locos, era mejor no contradecirla.

Permanecimos mucho tiempo sentados a la mesa. Paul subía las mejores botellas. Estábamos alegres, con una alegría que sin duda después lamentaríamos, ya que Paul hacía de confidente de un adulterio cualquiera. Se burlaba de Jacques. Callándome me arriesgaba a que se diera cuenta de su falta de tacto; preferí unirme al juego antes que humillar a aquel primo complaciente.

Cuando miramos la hora, el último tren para París ya había pasado. Marthe le ofreció una cama. Paul aceptó. Miré a Marthe de tal modo que tuvo que añadir: «Por supuesto, querido, tú te quedas.» Cuando Paul vino a la puerta de nuestro dormitorio a desearnos las buenas noches y besó a su prima en la mejilla con la mayor naturalidad, me imaginé que estaba en mi casa como marido de Marthe y que recibía a un primo de mi mujer.

Afinales de septiembre me di cuenta de que abandonar aquella casa significaba también abandonar la felicidad. Tan sólo unos meses más de tregua y tendríamos que elegir entre vivir en la mentira o en la verdad, igual de incómodos aquí que allá. Como lo importante era que los padres de Marthe no la abandonaran antes del nacimiento de nuestro hijo, me atreví por fin a preguntarle si había prevenido a la señora Grangier de su embarazo. Me contestó que sí y que también se lo había comunicado a Jacques. Tuve entonces ocasión de comprobar que a veces me

car, au mois de mai, après le séjour de Jacques, elle m'avait juré qu'il ne l'avait pas approchée.

mentía; pues en mayo, después del permiso de Jacques, me había jurado que éste no la había tocado.

La nuit descendait de plus en plus tôt ; et la fraîcheur des soirs empêchait nos promenades. Il nous était difficile de nous voir à J... Pour qu'un scandale n'éclatât pas, il nous fallait prendre des précautions de voleurs, guetter dans la rue l'absence des Marin et du propriétaire.

CADA vez anocheecía más temprano; y el frescor de las noches nos impedía dar largos paseos. Nos resultaba difícil vernos en J... Para que no estallase un escándalo, tuvimos que adoptar precauciones de ladrones, acechar en la calle las salidas de los Marin y del propietario.

La tristesse de ce mois d'octobre, de ces soirées fraîches, mais pas assez froides pour permettre du feu, nous conseillait le lit dès cinq heures. Chez mes parents, se coucher le jour signifiait : être malade, ce lit de cinq heures me charmait. Je n'imaginai pas que d'autres y fussent. J'étais seul avec Marthe, couché, arrêté, au milieu d'un monde actif. Marthe nue, j'osais à peine la regarder. Suis-je donc monstrueux ? Je ressentais des remords du plus noble emploi de l'homme. D'avoir abîmé la grâce de Marthe, de voir son ventre saillir, je me considérais comme un vandale. Au début de notre amour, quand je la mordais, ne me disait-elle pas : « Marque-moi » ? Ne l'avais-je pas marquée de la pire façon ?

La tristeza de aquel mes de octubre, de aquellas tardes tan frescas, aunque no lo bastante frías como para encender la chimenea, nos aconsejaba la cama desde las cinco de la tarde. Como en mi casa acostarse de día significaba estar enfermo, el meterme en la cama a las cinco de la tarde me encantaba. No me imaginaba que otros también lo hiciesen. Estaba solo con Marthe, acostado, detenido en medio de un mundo en movimiento. Casi no me atrevía a mirar la desnudez de Marthe. ¿Soy, pues, un monstruo? Sentía remordimientos de la más noble función del hombre. Me consideraba un vándalo por haber estropeado el encanto de Marthe, al ver la prominencia de su vientre. ¿No decía ella misma al principio de nuestro amor, cuando la mordía: «Márcame»? ¿Acaso no la había marcado de la peor manera?

Maintenant Marthe ne m'était pas seulement la plus aimée, ce qui ne veut pas dire la mieux aimée des maîtresses, mais elle me tenait lieu de tout. Je ne pensais même pas à mes amis ; je les redoutais, au contraire, sachant qu'ils croient nous rendre service en nous détournant de notre route. Heureusement, ils jugent nos maîtresses insupportables et indignes de nous. C'est notre seule sauvegarde. Lorsqu'il n'en va plus ainsi, elles risquent de devenir les leurs.

Ahora Marthe no era tan sólo la persona más querida, lo que no quiere decir la mujer mejor amada, sino que también reemplazaba a todo lo demás. No pensaba ni siquiera en mis amigos; al contrario, los temía, sabiendo que creen hacernos un gran favor desviándonos de nuestro camino. Afortunadamente, suelen considerar a nuestras amantes insoportables e indignas de nosotros. Y esa es nuestra única garantía. Cuando deja de ser así pueden pasar a convertirse en las suyas.

Mon père commençait à s'effrayer. Mais ayant toujours pris ma défense contre sa soeur et ma mère, il ne voulait pas avoir l'air de se rétracter, et c'est sans rien leur en dire qu'il se ralliait à elles. Avec moi, il se déclarait prêt à tout pour me séparer de Marthe. Il préviendrait ses parents, son mari... Le lendemain, il me laissait libre.

Mi padre empezaba a asustarse. Pero como me había defendido siempre ante mi hermana y mi madre, no quería dar la impresión de que se retractaba, aunque empezaba a compartir su opinión sin demostrárselo. Ante mí, se declaraba dispuesto a todo para separarme de Marthe. Se lo diría a sus padres, a su marido... Al día siguiente me volvía a dejar en paz.

Je devinais ses faiblesses. J'en profitais. J'osais répondre. Je l'accablais dans le même sens que ma

Yo intuía esa debilidad y me aprovechaba de ello. Me atrevía a replicarle. Le abrumaba de la misma manera que mi

mère et ma tante, lui reprochant de mettre trop tard en oeuvre son autorité. N'avait-il pas voulu que je connusse Marthe ? Il s'accablait à son tour. Une atmosphère tragique circulait dans la maison. Quel exemple pour mes deux frères ! Mon père prévoyait déjà ne rien pouvoir leur répondre un jour, lorsqu'ils justifieraient leur indiscipline par la mienne.

Jusqu'alors, il croyait à une amourette, mais, de nouveau, ma mère surprit une correspondance. Elle lui porta triomphalement ces pièces de son procès. Marthe parlait de notre avenir et de notre enfant !

Ma mère me considérait trop encore comme un bébé, pour me devoir raisonnablement un petit-fils ou une petite-fille. Il lui apparaissait impossible d'être grand-mère à son âge. Au fond, c'était pour elle la meilleure preuve que cet enfant n'était pas le mien.

L'honnêteté peut rejoindre les sentiments les plus vifs. Ma mère, avec sa profonde honnêteté, ne pouvait admettre qu'une femme trompât son mari. Cet acte lui représentait un tel dévergondage qu'il ne pouvait s'agir d'amour. Que je fusse l'amant de Marthe signifiait pour ma mère qu'elle en avait d'autres. Mon père savait combien faux peut être un tel raisonnement, mais l'utilisait pour jeter un trouble dans mon âme, et diminuer Marthe. Il me laissa entendre que j'étais le seul à ne pas « savoir ». Je répliquai qu'on la calomniait de la sorte à cause de son amour pour moi. Mon père, qui ne voulait pas que je bénéficiasse de ces bruits, me certifica qu'ils précédaient notre liaison, et même son mariage.

Après avoir conservé à notre maison une façade digne, il perdait toute retenue, et, quand je n'étais pas rentré depuis plusieurs jours, envoyait la femme de chambre chez Marthe, avec un mot à mon adresse, m'ordonnant de rentrer d'urgence ; sinon il déclarerait ma fuite à la préfecture de police et poursuivrait Mme L. pour détournement de mineur.

Marthe sauvégarrait les apparences, prenait un air surpris, disait à la femme de chambre qu'elle me remettrait l'enveloppe à ma première visite. Je rentrais un peu plus tard, maudissant mon âge. Il m'empêchait de m'appartenir. Mon père n'ouvrait pas la bouche, ni ma mère. Je fouillais le code sans trouver les articles de loi concernant les mineurs. Avec une

madre y mi tía, quienes le reprochaban que utilizase su autoridad demasiado tarde. ¿No había querido él mismo que conociese a Marthe? A su vez, se acusaba a sí mismo. En la casa reinaba una atmósfera de tragedia. ¡Qué ejemplo para mis dos hermanos! Mi padre preveía ya que no podría responderles nada el día en que justificasen su indisciplina apoyándose en la mía.

Hasta entonces lo había considerado como un amor pasajero, pero, por segunda vez, mi madre sorprendió nuestra correspondencia. Le presentó triunfalmente esos documentos del sumario. ¡Marthe hablaba de nuestro futuro y de nuestro hijo!

Mi madre me consideraba demasiado niño aún para hacerme responsable de un nieto o una nieta. Le parecía imposible ser abuela a su edad. En el fondo, ésta era para ella la mejor prueba de que aquel niño no era mío.

La honestidad puede alcanzar los más intensos sentimientos. En su profundo decoro, mi madre no podía admitir que una mujer engañase a su marido. Esa acción le parecía de una tal desvergüenza que no podía vincularla al amor. Que yo fuese el amante de Marthe significaba para mi madre que ella tenía otros. Mi padre sabía lo falso que puede ser tal razonamiento, pero lo utilizaba para turbar mi ánimo y rebajar a Marthe. Me dio a entender que yo era el único que no lo «sabía». Repliqué que se la calumniaba tanto a causa del amor que sentía por mí. Mi padre, que no quería que yo me aprovechara de aquellos rumores, me garantizó que eran anteriores a nuestra relación e, incluso, a su boda.

Después de haber conservado en casa una apariencia digna, mi padre perdió toda su moderación y, cuando hacía varios días que no había vuelto a casa por la noche, enviaba a la doncella a casa de Marthe con un recado a mi nombre, ordenándome que regresara urgentemente; si no, comunicaría mi fuga a la comisaría y haría perseguir a la señora L. por corrupción de menores.

Marthe salvaba las apariencias, adoptaba un aire sorprendido, le decía a la doncella que me entregaría el sobre en mi primera visita. Al cabo de un rato regresaba a casa, maldiciendo mi edad, una edad que me impedía ser dueño de mí mismo. Ni mi padre ni mi madre abrían la boca. Rebusqué en el código sin encontrar los artículos referentes a los menores. Con una

remarquable inconscience, je ne croyais pas que ma conduite me pût mener en maison de correction. Enfin, après avoir épuisé vainement le code, j'en revins au grand Larousse, où je relus dix fois l'article : « Mineur », sans découvrir rien qui nous concernât.

Le lendemain, mon père me laissait libre encore.

Pour ceux qui recherchaient les mobiles de son étrange conduite, je les résume en trois lignes : il me laissait agir à ma guise. Puis, il en avait honte. Il menaçait, plus furieux contre lui que contre moi. Ensuite, la honte de s'être mis en colère le poussait à lâcher les brides.

Mme Grangier, elle, avait été mise en éveil, à son retour de la campagne, par les insidieuses questions des voisins. Feignant de croire que j'étais un frère de Jacques, ils lui apprenaient notre vie commune. Comme, d'autre part, Marthe ne pouvait se retenir de prononcer mon nom à propos de rien, de rapporter quelque chose que j'avais fait ou dit, sa mère ne resta pas longtemps dans le doute sur la personnalité du frère de Jacques.

Elle pardonnait encore, certaine que l'enfant, qu'elle croyait de Jacques, mettrait un terme à l'aventure. Elle ne raconta rien à M. Grangier, par crainte d'un éclat. Mais elle mettait cette discrétion sur le compte d'une grandeur d'âme dont il importait d'avertir Marthe pour qu'elle lui en sût gré. Afin de prouver à sa fille qu'elle savait tout, elle la harcelait sans cesse, parlait par sous-entendus, et si maladroitement que M. Grangier, seul avec sa femme, la priait de ménager leur pauvre petite, innocente, à qui ces continuelles suppositions finiraient par tourner la tête. À quoi Mme Grangier répondait quelquefois par un simple sourire, de façon à lui laisser entendre que leur fille avait avoué.

Cette attitude, et son attitude précédente, lors du premier séjour de Jacques, m'incitent à croire que Mme Grangier, eût-elle désapprouvé complètement sa fille, pour l'unique satisfaction de donner tort à son mari et à son gendre, lui aurait, devant eux, donné raison. Au fond, Mme Grangier admirait Marthe de tromper son mari, ce qu'elle-même n'avait jamais osé faire, soit par scrupules, soit par manque d'occasion. Sa fille la vengeait d'avoir été, croyait-elle, incomprise. Niaisement idéaliste, elle se bornait à lui en vouloir d'aimer un garçon

considerable inconsciencia, no creía que mi conducta pudiera llevarme a un reformatorio. Al fin, después de haber agotado en vano el código, volví a coger el gran Larousse, en el que leí diez veces el epígrafe: «menor», sin descubrir nada que nos concerniera.

Al día siguiente, mi padre volvía a dejarme en paz.

Para aquellos que busquen los móviles de su extraña conducta, los resumo en tres líneas: me dejaba actuar á mi modo. Después se arrepentía de ello. Y me amenazaba, furioso, más que contra mí, contra sí mismo. Pero, a continuación, la vergüenza de haber montado en cólera le hacía aflojar las riendas.

Por su parte, la señora Grangier había sido puesta sobre aviso a su regreso del campo por las insidiosas preguntas de los vecinos. Aparentando creer que yo era un hermano de Jacques, la informaban sobre nuestra vida en común. Como, por otra parte, Marthe no podía evitar el pronunciar mi nombre cada dos por tres, contando algo que yo había hecho o dicho, su madre no dudó durante mucho tiempo sobre la personalidad del hermano de Jacques.

Pero todavía la disculpaba, segura de que el niño, que creía de Jacques, pondría fin a la aventura. No le contó nada al señor Grangier, por temor a un escándalo. Pero atribuía esa discreción a una magnanimidad que importaba que Marthe advirtiera para que le estuviera agradecida. Con el fin de demostrar a su hija que ya lo sabía todo la hostigaba sin cesar, hablando con sobrentendidos, pero tan torpemente que, una vez a solas con su mujer, el señor Grangier le rogaba que tuviera consideración con la pobre chica, tan inocente, a quien aquellas continuas sospechas terminarían volviendo loca. A lo que la señora Grangier respondía casi siempre con una simple sonrisa, para darle a entender que su hija había confesado.

Esta actitud y su actitud precedente, en los días de la primera estancia de Jacques, me incitan a creer que la señora Grangier, aunque hubiera censurado completamente a su hija, le habría dado la razón ante su marido y su yerno, sólo por la satisfacción de llevarles la contraria. En el fondo, la señora Grangier admiraba a Marthe por engañar a su marido, pues era algo que ella nunca se había atrevido a hacer, bien por escrúpulos, bien por falta de ocasión. Su hija la vengaba de haber sido, según ella, incomprendida. Neciamente idealista, se limitaba a reprocharle que diera su amor a

aussi jeune que moi, et moins apte que n'importe qui à comprendre la « délicatesse féminine ».

Les Lacombe, que Marthe visitait de moins en moins, ne pouvaient, habitant Paris, rien soupçonner. Simplement, Marthe, leur apparaissant toujours plus bizarre, leur déplaisait de plus en plus. Ils étaient inquiets de l'avenir. Ils se demandaient ce que serait ce ménage dans quelques années. Toutes les mères, par principe, ne souhaitent rien tant pour leurs fils que le mariage, mais désapprouvent la femme qu'ils choisissent. La mère de Jacques le plaignait donc d'avoir une telle femme. Quant à Mlle Lacombe, la principale raison de ses médisances venait de ce que Marthe détenait, seule, le secret d'une idylle poussée assez loin, l'été où elle avait connu Jacques au bord de la mer. Cette soeur prédisait le plus sombre avenir au ménage, disant que Marthe tromperait Jacques, si par hasard ce n'était déjà chose faite.

L'acharnement de son épouse et de sa fille forçait parfois à sortir de table M. Lacombe, brave homme, qui aimait Marthe. Alors, mère et fille échangeaient un regard significatif. Celui de Mme Lacombe exprimait : « Tu vois, ma petite, comment ces sortes de femmes savent ensorceler nos hommes. » Celui de Mlle Lacombe : « C'est parce que je ne suis pas une Marthe que je ne trouve pas à me marier. » En réalité, la malheureuse, sous prétexte qu'« autre temps autres moeurs » et que le mariage ne se concluait plus à l'ancienne mode, faisait fuir les maris en ne se montrant pas assez rebelle. Ses espoirs de mariage duraient ce que dure une saison balnéaire. Les jeunes gens promettaient de venir, sitôt à Paris, demander la main de Mlle Lacombe. Ils ne donnaient plus signe de vie. Le principal grief de Mlle Lacombe, qui allait coiffer Sainte-Catherine, était peut-être que Marthe eût trouvé si facilement un mari. Elle se consolait en se disant que seul un nigaud comme son frère avait pu se laisser prendre.

Pourtant, quels que fussent les soupçons des familles, personne ne pensait que l'enfant de Marthe pût avoir un autre père que Jacques. J'en étais assez vexé. Il fut même des jours où j'accusais Marthe d'être lâche, pour n'avoir pas encore dit la vérité. Enclin à voir partout une faiblesse qui n'était qu'à moi, je pensais, puisque Mme

un muchacho tan joven como yo, menos apto que cualquier otro para comprender la « delicadeza femenina ».

Los Lacombe, a los que Marthe visitaba cada vez menos, no podían sospechar nada viviendo en París. Sólo que Marthe, que cada día les parecía más rara, les desagradaba cada vez más. Se preocupaban por el porvenir. Se preguntaban qué sería de aquel hogar dentro de unos años. Todas las madres, por principio, no desean nada para sus hijos tanto como el matrimonio, pero siempre desapruaban a la mujer que ellos eligen. La madre de Jacques le compadecía, pues, por tener aquella mujer. En cuanto a la señorita Lacombe, la razón principal de sus murmuraciones provenía de que sólo Marthe poseía el secreto de un idilio que había ido bastante lejos, el mismo verano en que conoció a Jacques en la costa. La hermana predecía el más sombrío futuro al matrimonio afirmando que Marthe engañaría a Jacques, si acaso no lo había hecho ya.

El ensañamiento de su esposa y de su hija obligaba a veces a levantarse de la mesa al señor Lacombe, un buen hombre, que quería a Marthe. Entonces, madre e hija cruzaban miradas significativas. La de la señora Lacombe quería decir: «Ya ves, hija mía, cómo ese tipo de mujeres sabe hechizar a nuestros hombres.» La de la hija: «Claro, no encuentro marido porque no soy una Marthe.» En realidad, la desgraciada, con el pretexto de que «en nuevos tiempos, nuevas costumbres» y de que el matrimonio ya no se concertaba a la antigua, hacía huir a los maridos al no mostrarse lo suficientemente rebelde. Sus esperanzas de matrimonio duraban lo que dura una temporada de balneario. Los jóvenes prometían ir a pedir la mano de la señorita Lacombe en cuanto regresaran de París. Pero no volvían a dar señales de vida. El principal reproche de la señorita Lacombe, que se iba a quedar para vestir santos, quizá fuera que Marthe hubiera encontrado tan fácilmente un marido. Pero se consolaba repitiéndose que sólo un memo como su hermano había podido caer en sus redes.

SIN embargo, cualesquiera que fuesen las sospechas de las dos familias, nadie pensaba que el niño de Marthe pudiera no ser de Jacques. Me sentía bastante ofendido. Incluso hubo días que llegué a acusar a Marthe de cobarde por no haber dicho aún la verdad. Propenso a ver por todas partes una debilidad que sólo estaba en mí, imaginaba que, puesto que la señora

Grangier glissait sur le commencement du drame, qu'elle fermerait les yeux jusqu'au bout.

L'orage approchait. Mon père menaçait d'envoyer certaines lettres à Mme Grangier. Je souhaitais qu'il exécutât ses menaces. Puis, je réfléchissais. Mme Grangier cacherait les lettres à son mari. Du reste, l'un et l'autre avaient intérêt à ce qu'un orage n'éclatât point. Et j'étouffais. J'appelais cet orage. Ces lettres, c'est à Jacques, directement, qu'il fallait que mon père les communiquât.

Le jour de colère où il me dit que c'était chose faite, je lui eusse sauté au cou. Enfin ! Enfin ! il me rendait le service d'apprendre à Jacques ce qui importait qu'il sût. Je plaignais mon père de croire mon amour si faible. Et puis, ces lettres mettraient un terme à celles où Jacques s'attendrissait sur notre enfant. Ma fièvre m'empêchait de comprendre ce que cet acte avait de fou, d'impossible. Je commençai seulement à voir juste lorsque mon père, plus calme, le lendemain, me rassura, croyait-il, m'avouant son mensonge. Il l'estimait inhumain. Certes. Mais où se trouvent l'humain et l'inhumain ?

J'épuisais ma force nerveuse en lâcheté, en audace, éreinté par les mille contradictions de mon âge aux prises avec une aventure d'homme.

L'amour anesthésiait en moi tout ce qui n'était pas Marthe. Je ne pensais pas que mon père pût souffrir. Je jugeais de tout si faussement et si petitement que je finissais par croire la guerre déclarée entre lui et moi. Aussi, n'était-ce plus seulement par amour pour Marthe que je piétinais mes devoirs filiaux, mais parfois, oserai-je l'avouer, par esprit de représailles!

Je n'accordais plus beaucoup d'attention aux lettres que mon père faisait porter chez Marthe. C'est elle qui me suppliait de rentrer plus souvent à la maison, de me montrer raisonnable. Alors, je m'écriais : « Vas-tu, toi aussi, prendre parti contre moi ? » Je serrais les dents, tapais du pied. Que je me misse dans un état pareil, à la pensée que j'allais être éloigné d'elle pour quelques heures, Marthe y voyait le signe de la passion. Cette certitude d'être aimée lui donnait une fermeté que je ne lui avais jamais vue.

Grangier pasaba por alto los preliminares del drama, continuaría haciendo la vista gorda hasta el final.

La tormenta se acercaba. Mi padre amenazaba con enviar ciertas cartas a la señora Grangier. Yo deseaba que cumpliera sus amenazas. Pero luego lo reconsideraba. La señora Grangier ocultaría las cartas a su marido. Por otra parte, uno y otro tenían interés en que no estallase una tormenta. Mientras tanto, yo me asfixiaba. Clamaba por esa tormenta. Era a Jacques a quien mi padre debiera mandarlas directamente.

El día en que me dijo muy enfadado que ya lo había hecho, me hubiese arrojado a sus brazos. ¡Por fin! Por fin, me hacía el gran favor de comunicarle a Jacques lo que quería que supiese. Era lamentable que mi padre creyese mi amor tan frágil. Y además, aquellas cartas pondrían fin a aquellas en las que Jacques decía enternecerse con nuestro hijo. En mi delirio no alcanzaba a comprender lo que dicha acción tenía de desequilibrada, de imposible. Tan sólo empecé a verlo todo con claridad cuando, al día siguiente, mi padre, más calmado, creyó tranquilizarme confesándome su mentira. Lo consideraba inhumano. Es cierto. Pero ¿dónde está la frontera entre lo humano y lo inhumano?

Agotaba toda mi resistencia nerviosa en cobardía, en audacia, agobiado por las mil contradicciones de mi edad, embarcado en una aventura de hombre.

EL amor me anestesiaba para todo lo que no fuera Marthe. No pensaba que mi padre pudiera sufrir. Juzgaba todo tan erróneamente, tan mezquinamente, que terminaba creyendo que se había declarado la guerra entre nosotros. De modo que ya no quebrantaba mis deberes filiales solamente por amor a Marthe, sino que a veces, debo confesarlo, por espíritu de represalia.

Ya no prestaba mucha atención a las cartas que mi padre mandaba a casa de Marthe. Era ella la que me pedía que apareciese más a menudo por casa, que me mostrase razonable. Entonces, le espetaba: «¿Tú también te vas a poner en contra mía?» Apretaba los dientes, pateaba. El que me pusiera en semejante estado sólo con pensar que nos íbamos a separar durante unas horas constituía para Marthe la prueba de mi pasión. La certeza de ser amada le proporcionaba una firmeza que no le había visto nunca. Segura de que seguiría

Sûre que je penserais à elle, elle insistait pour que je rentrasse.

Je m'aperçus vite d'où venait son courage. Je commençai à changer de tactique. Je feignais de me rendre à ses raisons. Alors, tout à coup, elle avait une autre figure. À me voir si sage (ou si léger), la peur la prenait que je ne l'aimasse moins. À son tour, elle me suppliait de rester, tant elle avait besoin d'être rassurée.

Pourtant, une fois, rien ne réussit. Depuis déjà trois jours, je n'avais mis les pieds chez mes parents, et j'affirmai à Marthe mon intention de passer encore une nuit avec elle. Elle essaya tout pour me détourner de cette décision : caresses, menaces. Elle sut même feindre à son tour. Elle finit par déclarer que, si je ne rentrais pas chez mes parents, elle coucherait chez les siens.

Je répondis que mon père ne lui tiendrait aucun compte de ce beau geste. – Eh bien ! elle n'irait pas chez sa mère. Elle irait au bord de la Marne. Elle prendrait froid, puis mourrait ; elle serait enfin délivrée de moi : « Aie au moins pitié de notre enfant, disait Marthe. Ne compromets pas son existence à plaisir. » Elle m'accusait de m'amuser de son amour, d'en vouloir connaître les limites. En face d'une telle insistance, je lui répétais les propos de mon père : elle me trompait avec n'importe qui ; je ne serais pas dupe. « Une seule raison, lui dis-je, t'empêche de céder. Tu reçois ce soir un de tes amants. » Que répondre à d'aussi folles injustices ? Elle se détourna. Je lui reprochai de ne point bondir sous l'outrage. Enfin, je travaillais si bien qu'elle consentit à passer la nuit avec moi. À condition que ce ne fût pas chez elle, Elle ne voulait pour rien au monde que ses propriétaires pussent dire le lendemain au messenger de mes parents qu'elle était là.

Où dormir ?

Nous étions des enfants debout sur une chaise, fiers de dépasser d'une tête les grandes personnes. Les circonstances nous hissaient, mais nous restions incapables. Et si, du fait même de notre inexpérience, certaines choses compliquées nous paraissaient toutes simples, des choses très simples, par contre, devenaient des obstacles. Nous n'avions jamais osé nous servir de la garçonnière de Paul. Je ne pensais pas qu'il fût possible d'expliquer à la concierge, en lui glissant une pièce, que nous viendrions quelquefois.

pensando en ella, insistía en que volviese a casa.

Pronto comprendí de dónde procedía su valor. Empecé a cambiar de táctica. Fingía atenerme a sus razonamientos. Entonces, súbitamente, ella cambiaba de semblante. Viéndome tan sensato (o tan despreocupado) le invadía el temor de que la quisiera menos. Entonces era ella la que me suplicaba que me quedara, pues tenía tanta necesidad de que la tranquilizase.

Una vez, sin embargo, todo salió mal. Hacía ya tres días que no había puesto los pies en casa de mis padres y le anuncié a Marthe mi intención de pasar otra noche con ella. Lo intentó todo para disuadirme de aquella decisión: caricias, amenazas. Incluso llegó también a fingir. Terminó diciéndome que si no volvía a mi casa se iría a dormir a casa de sus padres.

Le respondí que mi padre no le tendría en cuenta aquella buena acción. ¡Muy bien!, no iría a casa de su madre. Se iría a la orilla del Marne. Cogería frío, moriría; por fin se libraría de mí: «Ten piedad al menos de nuestro hijo, decía. No comprometas su existencia por capricho.» Me acusaba de reírme de su amor, de querer conocer sus límites. Ante tanta insistencia, le repetí las palabras de mi padre: me estaba engañando con todo el mundo; no permitiría que se burlase de mí. «Sólo un motivo, le dije, te impide aceptar. Esta noche recibes a uno de tus amantes.» ¿Qué se podía responder a tales despropósitos? Volvió el rostro. Le eché en cara que no se inmutara ante semejante ofensa. Finalmente, insistí tanto que accedió a pasar la noche conmigo. A condición de que no fuera en su casa. No quería por nada del mundo que al día siguiente los propietarios pudieran decir al enviado de mis padres que se encontraba en casa.

Pero, ¿dónde dormir?

Éramos igual que unos niños subidos a una silla, orgullosos de ser más altos que los mayores. Las circunstancias hacían que nos superáramos, pero seguíamos siendo incapaces. Y si, por nuestra misma inexpérience, ciertas cosas complicadas nos parecían sencillísimas, otras, muy sencillas, se convertían en grandes obstáculos. Nunca nos habíamos atrevido a utilizar el apartamento de Paul. No pensé en la posibilidad de explicarle a la portera, después de darle algunas monedas, que iríamos allí de vez en cuando.

Il nous fallait donc coucher à l'hôtel. Je n'y étais jamais allé. Je tremblais à la perspective d'en franchir le seuil.

L'enfance cherche des prétextes. Toujours appelée à se justifier devant les parents, il est fatal qu'elle mente.

Vis-à-vis même d'un garçon d'hôtel borgne, je pensais devoir me justifier. C'est pourquoi, prétextant qu'il nous faudrait du linge et quelques objets de toilette, je forçais Marthe à faire une valise. Nous demanderions deux chambres. On nous croirait frère et soeur. Jamais je n'oserais demander une seule chambre, mon âge (l'âge où l'on se fait expulser des casinos) m'exposant à des mortifications.

Le voyage, à onze heures du soir, fut interminable. Il y avait deux personnes dans notre wagon une femme reconduisait son mari, capitaine, à la gare de l'Est. Le wagon n'était ni chauffé ni éclairé. Marthe appuyait sa tête contre la vitre humide. Elle subissait le caprice d'un jeune garçon cruel. J'étais assez honteux, et je souffrais, pensant combien Jacques, toujours si tendre avec elle, méritait mieux que moi d'être aimé.

Je ne pus m'empêcher de me justifier, à voix basse. Elle secoua la tête : « J'aime mieux, murmura-t-elle, être malheureuse avec toi qu'heureuse avec lui. » Voilà de ces mots d'amour qui ne veulent rien dire, et que l'on a honte de rapporter, mais qui, prononcés par la bouche aimée, vous enivrent. Je crus même comprendre la phrase de Marthe. Pourtant que signifiait-elle au juste ? Peut-on être heureux avec quelqu'un qu'on n'aime pas ?

Et je me demandais, je me demande encore, si l'amour vous donne le droit d'arracher une femme à une destinée, peut-être médiocre, mais pleine de quiétude. « J'aime mieux être malheureuse avec toi... » ; ces mots contenaient-ils un reproche inconscient ? Sans doute, Marthe, parce qu'elle m'aimait, connut-elle avec moi des heures dont, avec Jacques, elle n'avait pas idée, mais ces moments heureux me donnaient-ils le droit d'être cruel ?

Nous descendîmes à la Bastille. Le froid, que je supporte parce que je l'imagine la chose la plus propre du monde, était, dans ce hall de la gare, plus sale que la chaleur dans un port de mer, et sans la gaieté qui compense. Marthe se

Teníamos, pues, que ir a un hotel. Nunca había estado en ninguno. Sólo la perspectiva de franquear la puerta me asustaba.

La niñez siempre busca pretextos. Obligada constantemente a justificarse ante los padres, resultaba inevitable mentir.

Pensaba que tendría que justificarme incluso ante el botones de un hotel miserable. Por ello, con el pretexto de que necesitaríamos ropa interior y algunos objetos de aseo, convencí a Marthe para que hiciera una maleta. Pediríamos dos habitaciones. Nos tomarían por hermanos. No me atrevería nunca a pedir una sola habitación, ya que por mi edad (la edad en que le expulsan a uno de los casinos) me exponía al bochorno de ser rechazado.

El viaje, a las once de la noche, fue interminable. Había dos personas en nuestro vagón: una mujer que acompañaba a su marido, capitán, a la estación del Este (31). El vagón no tenía luz ni calefacción. Marthe apoyaba la cabeza en el cristal mojado. Sufría el capricho de un muchacho cruel. Yo, avergonzado, sufría pensando que Jacques, siempre tan cariñoso con ella, merecía su amor mucho más que yo.

No pude evitar el excusarme en voz baja. Moviendo la cabeza, Marthe murmuró: « Prefiero ser desgraciada contigo que feliz con él. » Esas son palabras de amor que no quieren decir nada y que da vergüenza repetir, pero que producen embriaguez al oír las en boca de la persona amada. Creí incluso haber comprendido la frase de Marthe. Pero, ¿qué significaba exactamente? ¿Acaso se puede ser feliz con alguien al que no se ama?

Yo me preguntaba, y me pregunto todavía, si el amor da derecho a arrancar a una mujer de un destino quizá mediocre, pero lleno de tranquilidad. « Prefiero ser desgraciada contigo... »; ¿acaso esas palabras contenían un reproche inconsciente? Indudablemente, por el hecho de amarme, Marthe había pasado conmigo momentos que nunca pudiera imaginar junto a Jacques, pero ¿acaso esos momentos de felicidad me daban derecho a ser cruel?

Nos bajamos en la Bastilla. El frío, que aguanto bien porque me parece la cosa más limpia del mundo, era en aquel vestíbulo de la estación más sucio que el calor en un puerto de mar, pero sin su alegría compensadora. Marthe se quejaba de

31 Estación principal de París, de donde partían las tropas hacia el frente.

plaignait de crampes. Elle s'accrochait à mon bras. Couple lamentable, oubliant sa beauté, sa jeunesse, honteux de soi comme un couple de mendiants !

Je croyais la grossesse de Marthe ridicule, et je marchais les yeux baissés. J'étais bien loin de l'orgueil paternel.

Nous errions sous la pluie glaciale, entre la Bastille et la gare de Lyon. À chaque hôtel, pour ne pas entrer, j'inventais une mauvaise excuse. Je disais à Marthe que je cherchais un hôtel convenable, un hôtel de voyageurs, rien que de voyageurs.

Place de la gare de Lyon, il devint difficile de me dérober. Marthe m'enjoignit d'interrompre ce supplice.

Tandis qu'elle attendait dehors, j'entrai dans un vestibule, espérant je ne sais trop quoi. Le garçon me demanda si je désirais une chambre. Il était facile de répondre oui. Ce fut trop facile, et, cherchant une excuse comme un rat d'hôtel pris sur le fait, je lui demandais Mme Lacombe. Je la lui demandais, rougissant, et craignant qu'il me répondît : « Vous moquez-vous, jeune homme ? Elle est dans la rue. » Il consulta des registres. Je devais me tromper d'adresse. Je sortis, expliquant à Marthe qu'il n'y avait plus de place et que nous n'en trouverions pas dans le quartier. Je respirai. Je me hâtai comme un voleur qui s'échappe.

Tout à l'heure, mon idée fixe de fuir ces hôtels où je menais Marthe de force m'empêchait de penser à elle. Maintenant, je la regardais, la pauvre petite. Je retins mes larmes et quand elle me demanda où nous chercherions un lit, je la suppliais de ne pas en vouloir à un malade, et de retourner sagement elle à J... moi chez mes parents. Malade ! sagement ! elle fit un sourire machinal en entendant ces mots déplacés.

Ma honte dramatisa le retour. Quand, après les cruautés de ce genre, Marthe avait le malheur de me dire : « Tout de même, comme tu as été méchant », je m'emportais, la trouvais sans générosité. Si, au contraire, elle se taisait, avait l'air d'oublier, la peur me prenait qu'elle agît ainsi, parce qu'elle me considérait comme un malade, un dément. Alors, je n'avais de cesse que je ne lui eusse fait dire qu'elle n'oubliait point, et que, si elle me pardonnait, il ne fallait pas cependant que

calambres. Se agarraba a mi brazo. ¡Qué lamentable pareja, olvidando su belleza, su juventud, avergonzada de sí misma como un par de mendigos!

Como el embarazo de Marthe me parecía vergonzoso, caminaba con la cabeza baja. Distaba mucho de sentir orgullo paterno.

Estuvimos vagando entre la Bastilla y la estación de Lyon, bajo una lluvia gélida. Ante cada hotel inventaba, para no entrar, alguna torpe excusa. A Marthe le decía que buscaba un hotel decoroso, un hotel de viajeros y nada más que de viajeros.

Al llegar a la estación de Lyon, ya resultó difícil seguir escurriendo el bulto. Marthe me instó a interrumpir aquel martirio.

Mientras ella esperaba fuera, entré en un vestíbulo, confiando no sé muy bien en qué. El botones del hotel me preguntó si deseaba una habitación. Era fácil responder que sí, demasiado fácil y, por eso, buscando una excusa como un ratero de hotel cogido *in fraganti*, le pregunté por la señora Lacombe. Se lo pregunté sonrojándome, temiendo que me respondiera: «¿Se está usted burlando de mí, joven? Está ahí fuera.» Pero consultó el libro de registro. Debía equivocarme de dirección. Salí y le expliqué a Marthe que no había sitio y que no encontraríamos en todo el barrio. Respiré. Me apresuré como un ladrón que huye.

Desde hacía un rato, mi obsesión por huir de aquellos hoteles a los que llevaba a Marthe a la fuerza me impedía pensar en ella. Ahora, me detuve a observarla, a la pobre. Hube de contener las lágrimas, y cuando me preguntó dónde iríamos a buscar una cama, le supliqué que perdonase a un enfermo y que volviese por prudencia a J..., y yo volvería a mi casa. ¡Enfermo! ¡Por prudencia!, al escuchar esas palabras imprecisas, Marthe esbozó una sonrisa instintiva.

La vergüenza que yo sentía dramatisó el regreso. Cuando tras aquellas crueldades, Marthe cometía la torpeza de decirme: «¡Qué malo has sido conmigo!», me enfadaba y la consideraba una egoísta. Si, por el contrario, se callaba como si lo hubiera olvidado todo, me entraba el temor de que estuviera obrando así por considerarme un enfermo, un demente. Entonces no paraba hasta haber conseguido que dijera que no olvidaba nada, pero que, aunque me perdonaba, no debía, sin

je profitasse de sa clémence ; qu'un jour, lasse de mes mauvais traitements, sa fatigue l'emporterait sur notre amour, et qu'elle me laisserait seul. Quand je la forçais à me parler avec cette énergie, et bien que je ne crusse pas à ses menaces, j'éprouvais une douleur délicieuse, comparable, en plus fort, à l'émoi que me donnent les montagnes russes. Alors, je me précipitais sur Marthe, l'embrassais plus passionnément que jamais.

– Répète-moi que tu me quitteras, lui disais-je, haletant, et là serrant dans mes bras, jusqu'à la casser. Soumise, comme ne peut même pas l'être une esclave, mais seul un médium, elle répétait, pour me plaire, des phrases auxquelles elle ne comprenait rien.

Cette nuit des hôtels fut décisive, ce dont je me rendis mal compte après tant d'autres extravagances. Mais si je croyais que toute une vie peut boiter de la sorte, Marthe, elle, dans le coin du wagon de retour, épuisée, atterrée, claquant des dents, comprit tout. Peut-être même vit-elle qu'au bout de cette course d'une année, dans une voiture, follement conduite, il ne pouvait y avoir d'autre issue que la mort.

Le lendemain, je trouvais Marthe au lit, comme d'habitude. Je voulus l'y rejoindre ; elle me repoussa, tendrement. « Je ne me sens pas bien, disait elle, va-t'en, ne reste pas près de moi. Tu prendrais mon rhume. » Elle toussait, avait la fièvre. Elle me dit, en souriant, pour n'avoir pas l'air de formuler un reproche, que c'était la veille qu'elle avait dû prendre froid. Malgré son affolement, elle m'empêcha d'aller chercher le docteur. « Ce n'est rien, disait-elle. Je n'ai besoin que de rester au chaud. » En réalité, elle ne voulait pas, en m'envoyant, moi, chez le docteur, se compromettre aux yeux de ce vieil ami de sa famille. J'avais un tel besoin d'être rassuré que le refus de Marthe m'ôta mes inquiétudes. Elles ressuscitèrent, et plus fortes que tout à l'heure, quand, lorsque je partis pour dîner chez mes parents, Marthe me demanda si je pouvais faire un détour, et déposer une lettre chez le docteur.

Le lendemain, en arrivant à la maison de Marthe, je croisai celui-ci dans l'escalier. Je n'osai pas l'interroger, et le

embargo, aprovecharme de su bondad; que algún día, cansada de mis malos tratos, su cansancio prevalecería sobre nuestro amor y me abandonaría. Cuando la obligaba a hablarme con aquella energía sentía, aunque no creyese en sus amenazas, un dolor delicioso, comparable, en un grado aún mayor, al sobresalto que me produce la montaña rusa. Entonces, me abalanzaba sobre Marthe y la besaba más apasionadamente que nunca.

Repítame que me abandonarás — le decía anhelante, estrechándola entre mis brazos, hasta casi romperla. Para complacerme, Marthe repetía mis palabras aun sin entenderlas, con la sumisión, no del esclavo, sino del médium.

AQUELLA noche de los hoteles fue decisiva, aunque no me diera cuenta de ello hasta después de muchas otras extravagancias. Pero mientras yo creía que se puede pasar toda la vida dando tumbos de ese modo, Marthe, por su parte, en un rincón del vagón, agotada, abrumada, temblorosa, lo «comprendió todo». Quizá incluso llegó a comprender que al final de aquella carrera de un año de duración, en un coche tan alocadamente conducido, no podía haber más salida que la muerte.

AL día siguiente encontré a Marthe en la cama, como de costumbre. Quise meterme yo también; pero me rechazó tiernamente. «No me encuentro bien — dijo—, vete, no te quedes a mi lado. Te contagiaría mi catarro.» Tosía, tenía fiebre. Marthe, sonriendo para no dar la impresión de que me reprochaba nada, me dijo que debía haber cogido frío el día anterior. A pesar de su preocupación, no consintió que fuera a buscar al médico. «No es nada — me decía—, tan sólo necesito permanecer bien abrigada.» En realidad no quería, mandándome a casa del doctor, comprometerse a los ojos de aquel viejo amigo de su familia. Yo necesitaba tanto ser tranquilizado que la negativa de Marthe disipó mis inquietudes. Se reavivaron, y con más fuerza que antes, cuando, al irme a cenar a casa de mis padres, Marthe me pidió que diera una vuelta para dejar una carta en casa del doctor.

Al día siguiente, cuando llegaba al piso de Marthe, me crucé con él en la escalera. No me atreví a preguntarle y le miré con

regardai anxieusement. Son air calme me fit du bien : ce n'était qu'une attitude professionnelle.

J'entrai chez Marthe. Où était-elle ? La chambre était vide. Marthe pleurait, la tête cachée sous les couvertures. Le médecin la condamnait à garder la chambre, jusqu'à la délivrance. De plus, son état exigeait des soins ; il fallait qu'elle demeurât chez ses parents. On nous séparait.

Le malheur ne s'admet point. Seul, le bonheur semble dû. En admettant cette séparation sans révolte, je ne montrais pas de courage. Simplement, je ne comprenais point. J'écoutais, stupide, l'arrêt du médecin, comme un condamné sa sentence. S'il ne pâlit point : « Quel courage ! » dit-on. Pas du tout : c'est plutôt manque d'imagination. Lorsqu'on le réveille pour l'exécution, alors, il *entend* la sentence. De même, je ne compris que nous n'allions plus nous voir, que lorsqu'on vint annoncer à Marthe la voiture envoyée par le docteur. Il avait promis de n'avertir personne, Marthe exigeant d'arriver chez sa mère à l'improviste.

Je fis arrêter à quelque distance de la maison des Grangier. La troisième fois que le cocher se retourna, nous descendîmes. Cet homme croyait surprendre notre troisième baiser, il surprenait le même. Je quittais Marthe sans prendre les moindres dispositions pour correspondre, presque sans lui dire au revoir, comme une personne qu'on doit rejoindre une heure après. Déjà, les voisines curieuses se montraient aux fenêtres.

Ma mère remarqua que j'avais les yeux rouges. Mes soeurs rirent parce que je laissais deux fois de suite retomber ma cuillère à soupe. Le plancher chavirait. Je n'avais pas le pied marin pour la souffrance. Du reste, je ne crois pouvoir comparer mieux qu'au mal de mer ces vertiges du coeur et de l'âme. La vie sans Marthe, c'était une longue traversée. Arriverais-je ? Comme, aux premiers symptômes du mal de mer, on se moque d'atteindre le port et on souhaite mourir sur place, je me préoccupais peu d'avenir. Au bout de quelques jours, le mal, moins tenace, me laissa le temps de penser à la terre ferme.

Les parents de Marthe n'avaient plus à deviner grand-chose. Ils ne se contentaient pas d'escamoter mes lettres. Ils les brûlaient devant elle, dans la cheminée de sa chambre. Les siennes

ansiedad. Su semblante tranquilo me serenó: no era más que una actitud profesional.

Entré en casa de Marthe. ¿Dónde estaba? El dormitorio estaba vacío. Marthe estaba llorando, con la cabeza oculta bajo las sábanas. El médico la condenaba a guardar cama hasta el momento del parto. Además, su estado exigía ciertos cuidados; tenía que ir a vivir a casa de sus padres. Nos separaban.

La desgracia nunca se admite. Tan sólo creemos que nos corresponde felicidad. Al admitir aquella separación sin rechistar, no era valor lo que yo mostraba. Simplemente, no comprendía nada. Escuché, atónito, el fallo del médico, como un condenado su sentencia. Si no palidece, se dirá: «¡Qué valor!» En absoluto: es más bien falta de imaginación. Sólo oye la sentencia cuando le despiertan para la ejecución. Del mismo modo, yo no comprendí que ya no íbamos a vernos más hasta el momento en que me anunciaron que había llegado el coche enviado por el doctor. Éste había prometido no advertir a nadie, pues Marthe exigía llegar a casa de su madre de improviso.

Mandé parar a cierta distancia de la casa de los Grangier. Cuando el cochero se volvió por tercera vez, bajamos. El hombre creía sorprender nuestro tercer beso, cuando siempre sorprendía el mismo. Me despedí de Marthe sin la más mínima intención de escribirle, casi sin decirle adiós, como de una persona a la que se va a ver una hora más tarde. Algunas vecinas curiosas se habían asomado ya a las ventanas.

Mi madre observó que tenía los ojos rojos. Mis hermanos se reían porque se me cayó la cuchara en la sopa dos veces seguidas. El suelo oscilaba. No estaba preparado para el sufrimiento. Creo, en efecto, que no podría comparar mejor aquellos vértigos del corazón y del alma que con el mareo. La vida sin Marthe era una larga travesía. ¿Llegaría hasta el final? Me preocupaba muy poco el futuro, del mismo modo que, cuando se sienten los primeros síntomas de mareo, poco importa llegar a puerto y se preferiría morir allí mismo. Al cabo de algunos días, el malestar, menos tenaz, me dejó tiempo para pensar en la tierra firme.

Los padres de Marthe tenían ya poca cosa que adivinar. No se contentaban con sustraer mis cartas, sino que las quemaban delante de ella, en la chimenea de su habitación. Las suyas

étaient écrites au crayon, à peine lisibles. Son frère les mettait à la poste.

Je n'avais plus à essuyer des scènes de famille. Je reprenais les bonnes conversations avec mon père le soir, devant le feu. En un an, j'étais devenu un étranger pour mes soeurs. Elles se réappropriaient, se réhabituèrent à moi. Je prenais la plus petite sur mes genoux, et, profitant de la pénombre, la serrais avec une telle violence, qu'elle se débattait, mi-riante, mi-pleurante. Je pensais à mon enfant, mais j'étais triste. Il me semblait impossible d'avoir pour lui une tendresse plus forte. Étais-je mûr pour qu'un bébé me fût autre chose que frère ou soeur ?

Mon père me conseillait des distractions. Ces conseils-là sont engendrés par le calme. Qu'avais-je à faire, sauf ce que je ne faisais plus ? Au bruit de la sonnette, au passage d'une voiture, je **tressaillais**. Je guettais dans ma prison les moindres signes de délivrance.

À force de guetter des bruits qui pouvaient annoncer quelque chose, mes oreilles, un jour, entendirent des cloches. C'étaient celles de l'armistice.

Pour moi, l'armistice signifiait le retour de Jacques. Déjà, je le voyais au chevet de Marthe, sans qu'il me fût possible d'agir. J'étais perdu.

Mon père revint à Paris. Il voulait que j'y retournasse avec lui : « On ne manque pas une fête pareille. » Je n'osais refuser. Je craignais de paraître un monstre. Puis, somme toute, dans ma frénésie de malheur, il ne me déplaisait pas d'aller voir la joie des autres.

Avouerais-je qu'elle ne m'inspirât pas grande envie. Je me sentais seul capable d'éprouver les sentiments qu'on prête à la foule. Je cherchais le patriotisme. Mon injustice, peut-être, ne me montrait que l'allégresse d'un congé inattendu : les cafés ouverts plus tard, le droit pour les militaires d'embrasser les midinettes. Ce spectacle, dont j'avais pensé qu'il m'affligerait, qu'il me rendrait jaloux, ou même qu'il me distrairait par la contagion d'un sentiment sublime, m'ennuya comme une Sainte-Catherine.

estaban escritas a lápiz, casi ilegibles. Su hermano las echaba al correo.

Ya no tenía que aguantar escenas familiares. Reanudé las agradables conversaciones con mi padre por la noche ante la chimenea. En un año me había convertido en un extraño para mis hermanas. Volvían a acostumbrarse, a familiarizarse conmigo. Colocaba a la más pequeña sobre mis rodillas y, aprovechando la oscuridad, la estrechaba con tanta fuerza que se debatía entre la risa y el llanto. Pensaba en mi hijo, pero estaba triste. Me parecía imposible sentir por él un cariño tan fuerte. ¿Había adquirido la suficiente madurez para que un bebé fuese algo más que un hermano o una hermana?

Mi padre me aconsejaba que me distrajera. Son consejos que dicta la serenidad. Pero, ¿qué podía hacer, salvo aquello que ya no volvería a hacer más? **Me sobresaltaba** el ruido de un timbre, el paso de un vehículo. Acechaba desde mi prisión las menores señales de liberación.

A fuerza de estar acechando ruidos que pudiesen anunciar algo, un día mis oídos oyeron unas campanadas. Eran las del armisticio (32).

Para mí el armisticio significaba el regreso de Jacques. Ya lo veía en la cabecera de Marthe, sin que me fuera posible hacer nada. Estaba perdido.

Mi padre regresó a París. Quería que fuese con él: «No se puede faltar a una fiesta semejante.» No me atreví a negarme. Temía parecer un monstruo. Además, al fin y al cabo, hallándome en el colmo de la desdicha, no me disgustaba la idea de ir a contemplar la alegría de los demás.

¿Me atreveré a reconocer que no me produjo una gran envidia? Me sentía el único capaz de experimentar los sentimientos que se permiten a la multitud. Yo esperaba encontrar un sentimiento patriótico, pero, en mi injusticia, sólo veía el júbilo de una fiesta inesperada: unos cafés abiertos hasta muy tarde, unos soldados con derecho a besar a las modistillas. Este espectáculo que pensaba que me iba a entristecer, o que me produciría envidia, o incluso que llegaría a distraerme por contagio de un sentimiento sublime, me aburrió como la fiesta de Santa Catalina (33).

tressaillir 1. (Sujet n. de personne). Éprouver des secousses musculaires, un tressaillement. [a] (Sous l'effet d'une émotion vive, agréable ou désagréable) - Effluve, cit. 5. [b] (Sous l'effet d'une sensation qui surprend). - 2. (Sujet n. de personne, d'animal). **être agité de brusques secousses**, remuer de façon désordonnée. - 3. Techn. (de trévaillé*, confondu avec tressailler). Se fendiller sous l'effet de la chaleur (céramique).

32 El armisticio se firmó el 11 de noviembre de 1918.

33 Fiesta tradicional de la patrona de las solteras mayores de veinticinco años, en la que se hacía una procesión en honor de la santa.

cinglant mordaz, sarcástico

Depuis quelques jours, aucune lettre ne me parvenait. Un des rares après-midi où il tomba de la neige, mes frères me remirent un message du petit Grangier. C'était une lettre glaciale de Mme Grangier. Elle me priait de venir au plus vite. Que pouvait-elle me vouloir ? La chance d'être en contact, même indirect, avec Marthe, étouffa mes inquiétudes. J'imaginai Mme Grangier, m'interdisant de revoir sa fille, de correspondre avec elle, et moi, l'écoutant, tête basse, comme un mauvais élève. Incapable d'éclater, de me mettre en colère, aucun geste ne manifesterait ma haine. Je saluerais avec politesse, et la porte se refermerait pour toujours. Alors, je trouverais les réponses, les arguments de mauvaise foi, les mots **cinglants** qui eussent pu laisser à Mme Grangier, de l'amant de sa fille, une image moins piteuse que celle d'un collégien pris en faute. Je prévoyais la scène, seconde par seconde.

Lorsque je pénétrai dans le petit salon, il me sembla revivre ma première visite. Cette visite signifiait alors que je ne reverrais peut-être plus Marthe.

Mme Grangier entra. Je souffris pour elle de sa petite taille, car elle s'efforçait d'être hautaine. Elle s'excusa de m'avoir dérangé pour rien. Elle prétendit qu'elle m'avait envoyé ce message pour obtenir un renseignement trop compliqué à demander par écrit, mais qu'entre-temps elle avait eu ce renseignement. Cet absurde mystère me tourmenta plus que n'importe quelle catastrophe.

Près de la Marne, je rencontrai le petit Grangier, appuyé contre une grille. Il avait reçu une boule de neige en pleine figure. Il pleurnichait. Je le cajolai, je l'interrogeai sur Marthe. Sa soeur m'appelait, me dit-il. Leur mère ne voulait rien entendre, mais leur père avait dit : « Marthe est au plus mal, j'exige qu'on obéisse. »

Je compris en une seconde la conduite si bourgeoise, si étrange, de Mme Grangier. Elle m'avait appelé, par respect pour son époux, et la volonté d'une mourante. Mais l'alerte passée, Marthe saine et sauve, on reprenait la consigne. J'eusse dû me réjouir. Je regrettais que la crise n'eût pas duré le temps de me laisser voir la malade.

HACÍA ya algunos días que no recibía carta alguna. Una de las pocas tardes en las que nevó, mis hermanos me entregaron un recado del niño de los Grangier. Era una gélida carta de la señora Grangier. Me rogaba que acudiera lo más rápidamente posible. ¿Qué podía querer de mí? La oportunidad de estar en contacto, aunque indirecto, con Marthe, sofocó mis recelos. Me imaginaba a la señora Grangier prohibiéndome volver a ver a su hija, escribirme con ella, y a mí escuchándola con la cabeza gacha, como un mal alumno. Incapaz de rebelarme, de enfadarme, ningún gesto exteriorizaría mi rencor. Saludaría cortésmente y la puerta se cerraría para siempre. Sólo entonces encontraría las respuestas, los argumentos malintencionados, las palabras **hirientes** que hubiesen podido dar a la señora Grangier una imagen del amante de su hija menos lamentable que la de un colegial descubierto en una fechoría. Preveía la escena segundo a segundo.

Cuando entré en el saloncito tuve la impresión de revivir mi primera visita. Ahora, esta visita significaba que seguramente no volvería a ver nunca más a Marthe.

La señora Grangier entró. Le compadecí por su baja estatura, pues se esforzaba en mostrarse altiva. Se disculpó por haberme molestado por nada. Vino a decir que me había enviado el recado para obtener una información demasiado complicada como para pedirla por escrito, pero que ya la había obtenido. Aquel absurdo misterio me atormentó más que cualquier otra catástrofe.

Cerca del Marne encontré al niño de los Grangier, apoyado en una verja. Le habían tirado una bola de nieve en pleno rostro. Lloriqueaba. Lo engatusé y le pregunté por Marthe. Me dijo que su hermana pronunciaba mi nombre. Su madre no quería saber nada, pero el padre había dicho: «Marthe está cada vez peor, quiero que se la complazca.»

Comprendí rápidamente la conducta tan burguesa, tan extraña de la señora Grangier. Me había hecho llamar por respeto hacia su esposo y hacia la voluntad de una moribunda. Pero una vez pasada la alarma y Marthe fuera de peligro, volvía a restablecerse la consigna. Hubiera debido alegrarme. Lamenté que la crisis no hubiera durado lo suficiente para dejarme ver a la enferma.

Deux jours après, Marthe m'écrivit. Elle ne faisait aucune allusion à ma visite. Sans doute la lui avait-on escamotée. Marthe parlait de notre avenir, sur un ton spécial, serein, céleste, qui me troublait un peu. Serait-il vrai que l'amour est la forme la plus violente de l'égoïsme, car, cherchant une raison à mon trouble, je me dis que j'étais jaloux de notre enfant, dont Marthe aujourd'hui m'entretenait plus que de moi-même.

Nous l'attendions pour mars. Un vendredi de janvier, mes frères, tout essoufflés, nous annoncèrent que le petit Grangier avait un neveu. Je ne compris pas leur air de triomphe, ni pourquoi ils avaient tant couru. Ils ne se doutaient certes pas de ce que la nouvelle pouvait avoir d'extraordinaire à mes yeux. Mais un oncle était pour mes frères une personne d'âge. Que le petit Grangier fût oncle tenait donc du prodige, et ils étaient accourus pour nous faire partager leur émerveillement.

C'est l'objet que nous avons constamment sous les yeux que nous reconnaissons avec le plus de difficulté, si on le change un peu de place. Dans le neveu du petit Grangier, je ne reconnus pas tout de suite l'enfant de Marthe – mon enfant.

L'affolement que dans un lieu public produit un court-circuit, j'en fus le théâtre. Tout à coup, il faisait noir en moi. Dans cette nuit, mes sentiments se bouscullaient ; je me cherchais, je cherchais à tâtons des dates, des précisions. Je comptais sur mes doigts comme je l'avais vu faire quelquefois à Marthe, sans alors la soupçonner de trahison. Cet exercice ne servait d'ailleurs à rien. Je ne savais plus compter. Qu'était-ce que cet enfant que nous attendions pour mars, et qui naissait en janvier ? Toutes les explications que je cherchais à cette anomalie, c'est ma jalousie qui les fournissait. Tout de suite, ma certitude fut faite. Cet enfant était celui de Jacques. N'était-il pas venu en permission neuf mois auparavant. Ainsi, depuis ce temps, Marthe me mentait. D'ailleurs, ne m'avait-elle pas déjà menti au sujet de cette permission ! Ne m'avait-elle pas d'abord juré s'être pendant ces quinze jours maudits refusée à Jacques, pour m'avouer, longtemps après, qu'il l'avait plusieurs fois possédée !

Je n'avais jamais pensé bien profondément que cet enfant pût être celui de Jacques. Et si, au début de la grossesse

Dos días después me escribió Marthe. No hacía ninguna alusión a mi visita. Sin duda se la habían ocultado. Marthe hablaba de nuestro porvenir en un tono especial, sereno, celestial, que me impresionó un poco. Quizá sea verdad que el amor es la forma más violenta del egoísmo, pues, al intentar buscar un motivo para mi emoción, caí en la cuenta de que estaba celoso de nuestro hijo, del que entonces Marthe se preocupaba más que de mí.

Lo esperábamos para marzo. Pero un viernes del mes de enero mis hermanos vinieron, muy jadeantes, a comunicarnos que el niño de los Grangier tenía un sobrino. No comprendí su aire triunfal, ni por qué habían corrido tanto. Ellos, claro está, no sospechaban lo extraordinaria que podía ser para mí aquella noticia. Pero para mis hermanos un tío era una persona mayor. Que el pequeño Grangier fuese tío les parecía prodigioso y habían venido corriendo para hacernos compartir su admiración.

Los objetos que tenemos constantemente a la vista son los que, al cambiarlos de sitio, se reconocen con más dificultad. No relacioné inmediatamente al sobrino del pequeño Grangier con el hijo de Marthe: mi hijo.

Fui objeto de la misma perturbación que produce un cortocircuito en un lugar público. De repente, todo era oscuridad en mi interior. En medio de esa noche, mis sentimientos se atropellaban; buscaba a ciegas fechas precisas, y también me buscaba a mí mismo. Contaba con los dedos como se lo había visto hacer a veces a Marthe, sin sospechar entonces su traición. Aquel ejercicio no me servía de nada. Ya no sabía contar. ¿Quién era aquel niño que nosotros esperábamos para marzo y nacía en enero? Todas las explicaciones que encontraba para tal anomalía me las proporcionaban mis celos. De repente lo vi todo claro. Aquel niño era de Jacques. ¿Acaso no hacía nueve meses que él había estado de permiso? Desde entonces, Marthe me había mentado. Además, ¿acaso no me había mentado ya acerca de tal permiso? ¡No me había jurado ella en un principio haber rechazado todo contacto con Jacques durante esos malditos quince días, para terminar confesándome, algún tiempo después, que la había poseído varias veces!

Nunca había pensado seriamente que el niño pudiera ser de Jacques. Y aunque al principio del embarazo de

de Marthe, j'avais pu souhaiter lâchement qu'il en fût ainsi, il me fallait bien avouer, aujourd'hui, que je croyais être en face de l'irréparable, que, bercé pendant des mois par la certitude de ma paternité, j'aimais cet enfant, cet enfant qui n'était pas le mien. Pourquoi fallait-il que je ne me sentisse le coeur d'un père, qu'au moment où j'apprenais que je ne l'étais pas !

On le voit, je me trouvais dans un désordre incroyable, et comme jeté à l'eau, en pleine nuit, sans savoir nager. Je ne comprenais plus rien. Une chose surtout que je ne comprenais pas, c'était l'audace de Marthe, d'avoir donné mon nom à ce fils légitime. À certains moments, j'y voyais un défi jeté au sort qui n'avait pas voulu que cet enfant fût le mien ; à d'autres moments, je n'y voulais plus voir qu'un manque de tact, une de ces fautes de goût qui m'avaient plusieurs fois choqué chez Marthe, et qui n'étaient que son excès d'amour.

J'avais commencé une lettre d'injures. Je croyais la lui devoir, par dignité ! Mais les mots ne venaient pas, car mon esprit était ailleurs, dans des régions plus nobles.

Je déchirai la lettre. J'en écrivis une autre, où je laissai parler mon coeur. Je demandais pardon à Marthe. Pardon de quoi ? Sans doute que ce fils fût celui de Jacques. Je la suppliais de m'aimer quand même.

L'homme très jeune est un animal rebelle à la douleur. Déjà, j'arrangeais autrement ma chance. J'acceptais presque cet enfant de l'autre. Mais, avant même que j'eusse fini ma lettre, j'en reçus une de Marthe, débordante de joie. – Ce fils était le nôtre, né deux mois avant terme. Il fallait le mettre en couveuse. « J'ai failli mourir », disait-elle. Cette phrase m'amusa comme un enfantillage.

Car je n'avais place que pour la joie. J'eusse voulu faire part de cette naissance au monde entier, dire à mes frères qu'eux aussi étaient oncles. Avec joie, je me méprisais : comment avoir pu douter de Marthe ? Ces remords, mêlés à mon bonheur, me la faisaient aimer plus fort que jamais, mon fils aussi. Dans mon incohérence, je bénissais la méprise. Somme toute, j'étais content d'avoir fait connaissance, pour quelques instants, avec la douleur. Du moins, je le croyais. Mais rien ne ressemble moins aux choses elles-mêmes que ce qui en est tout près. Un homme qui a failli mourir croit connaître la mort. Le jour où elle

Marthe había llegado a desear cobardemente que así fuera, ahora que creía enfrentarme a lo irreparable tenía que reconocer que, ilusionado durante meses por la certeza de mi paternidad, quería a ese niño, a aquel niño que no era mío. ¡Por qué tenía que sentirme padre precisamente en el momento en que me enteraba de que no lo era!

Es comprensible que me hallara en medio de una confusión increíble, como si me hubiera arrojado al mar en plena noche sin saber nadar. Ya no comprendía nada. Algo, sobre todo, que no entendía era la audacia de Marthe al dar mi nombre a ese hijo legítimo. En ciertos momentos veía en ello un desafío lanzado al destino, que no había querido que ese niño fuese mío; en otras ocasiones, sólo quería considerarlo como una falta de tacto, como una de esas indelicadezas que tantas veces había reprochado a Marthe y que no eran otra cosa que su exceso de amor.

Había comenzado una carta insultante. Creía debérsela por dignidad. Pero las palabras no se me ocurrían, ya que mi pensamiento estaba en otra parte, en zonas más elevadas.

Rompí la carta. Escribí otra en la que dejé hablar a mi corazón. Pedía perdón a Marthe. ¿Perdón de qué? Ese niño era sin duda hijo de Jacques. Le suplicaba que me siguiera queriendo a pesar de todo.

Los jóvenes son animales rebeldes al dolor. Empezaba a considerar mi situación de manera diferente. Casi aceptaba ya a aquel niño del otro. Pero antes de haber terminado mi carta recibí una de Marthe, desbordante de alegría. El niño era nuestro, nacido dos meses antes de tiempo. Había que tenerle en la incubadora. «He estado a punto de morir», escribía. Aquella frase me divirtió como una niñería.

Pues no cabía en mí de gozo. Hubiese querido hacer partícipe al mundo entero de ese nacimiento, decirles a mis hermanos que también ellos eran tíos. Ahora, con la alegría, me despreciaba: ¿cómo había podido dudar de Marthe? Esos remordimientos, unidos a mi felicidad, hacían que la quisiera más que nunca y también a mi hijo. En mi incoherencia bendecía el equívoco. Me alegraba, en suma, de haber conocido el dolor por unos instantes. Al menos, eso creía. Pero nada difiere tanto de las cosas como aquello que se les aproxima. Un hombre que ha estado a punto de morir cree conocer la muerte.

se présente enfin à lui, il ne la reconnaît pas : « Ce n'est pas elle », dit-il, en mourant.

Dans sa lettre, Marthe me disait encore : « Il te ressemble. » J'avais vu des nouveau-nés, mes frères et mes soeurs, et je savais que seul l'amour d'une femme peut leur découvrir la ressemblance qu'elle souhaite.

« Il a mes yeux », ajoutait-elle. Et seul aussi son désir de nous voir réunis en un seul être pouvait lui faire reconnaître ses yeux.

Chez les Grangier, aucun doute ne subsistait plus. Ils maudissaient Marthe, mais s'en faisaient les complices, afin que le scandale ne « rejaillît » pas sur la famille. Le médecin, autre complice de l'ordre, cachant que cette naissance était prématurée, se chargerait d'expliquer au mari, par quelque fable, la nécessité d'une **couveuse**.

Les jours suivants, je trouvai naturel le silence de Marthe. Jacques devait être auprès d'elle. Aucune permission ne m'avait si peu atteint que celle-ci, accordée au malheureux pour la naissance de son fils. Dans un dernier sursaut de puérité, je souriais même à la pensée que ces jours de congé, il me les devait.

Notre maison respirait le calme.

Les vrais pressentiments se forment à des profondeurs que notre esprit ne visite pas. Aussi, parfois, nous font-ils accomplir des actes que nous interprétons tout de travers.

Je me croyais plus tendre à cause de mon bonheur et je me félicitais de savoir Marthe dans une maison que mes souvenirs heureux transformaient en fétiche.

Un homme désordonné qui va mourir et ne s'en doute pas met soudain de l'ordre autour de lui. Sa vie change. Il classe des papiers. Il se lève tôt, il se couche de bonne heure. Il renonce à ses vices. Son entourage se félicite. Aussi sa mort brutale semble-t-elle d'autant plus injuste. *Il allait vivre heureux.*

De même, le calme nouveau de mon existence était ma toilette du condamné. Je me croyais meilleur fils parce que j'en avais un. Or, ma tendresse me rapprochait de mon père, de ma mère parce que quelque chose

Pero el día en que por fin ésta se presenta, no la reconoce: «No, no es ella», exclama al expirar.

En su carta, Marthe también me decía: «Se parece a ti.» Había visto otros recién nacidos, a mis hermanos y a mis hermanas, y sabía que sólo el amor de una mujer puede descubrir los parecidos que ella desea. «Tiene mis ojos», añadía. Únicamente su deseo de vernos reunidos en un solo ser podía hacerle reconocer sus ojos.

Para los Grangier no cabía la menor duda. Renegaban de Marthe, pero se hacían los cómplices, a fin de que el escándalo no repercutiera sobre la familia. El médico, otro cómplice del orden, tras ocultarle que el nacimiento había sido prematuro, se encargaría de contar cualquier cuento al marido que justificase la necesidad de la **incubadora**.

En los días siguientes el silencio de Marthe me pareció natural. Jacques debía de estar a su lado. Ninguno de sus permisos me había preocupado menos que éste, concedido al infeliz por el nacimiento de su hijo. En un último arranque de puerilidad sonreí, incluso al pensar que me debía aquellos días de licencia.

NUESTRA casa respiraba tranquilidad.

Los verdaderos presentimientos se forman en unas profundidades que nuestro espíritu no suele frecuentar. Así, a veces nos obligan a efectuar unos actos que nosotros interpretamos al revés.

Me creía más sensible a causa de mi felicidad y me alegraba de saber a Marthe en una casa que mis recuerdos felices convertían en un lugar mágico.

Un hombre desordenado que va a morir y no lo sabe empieza de repente a poner orden a su alrededor. Su vida cambia. Clasifica los papeles. Se levanta pronto, se acuesta temprano. Renuncia a sus vicios. Sus allegados se felicitan. Y de esta forma su muerte repentina parece aún más injusta. *«Hubiera vivido feliz»*

Del mismo modo, la nueva paz de mi vida era el presagio de mi condena. Me creía ya un buen hijo porque tenía uno. De modo que mi afecto me acercaba a mi padre, a mi madre, porque algo me decía

savait en moi que j'aurais, sous peu, besoin de la leur.

Un jour, à midi, mes frères revinrent de l'école en nous criant que Marthe était morte.

La foudre qui tombe sur un homme est si prompte qu'il ne souffre pas. Mais c'est pour celui qui l'accompagne un triste spectacle. Tandis que je ne ressentais rien, le visage de mon père se décomposait. Il poussa mes frères. « Sortez, bégaya-t-il. Vous êtes fous, vous êtes fous. » Moi, j'avais la sensation de durcir, de refroidir, de me pétrifier. Ensuite, comme une seconde déroule aux yeux d'un mourant tous les souvenirs d'une existence, la certitude me dévoila mon amour avec tout ce qu'il avait de monstrueux. Parce que mon père pleurait, je sanglotais. Alors, ma mère me prit en mains. Les yeux secs, elle me soigna froidement, tendrement, comme s'il se fût agi d'une scarlatine.

Ma syncope expliqua le silence de la maison, les premiers jours, à mes frères. Les autres jours, ils ne comprirent plus. On ne leur avait jamais interdit les jeux bruyants. Ils se taisaient. Mais, à midi, leurs pas sur les dalles du vestibule me faisaient perdre connaissance comme s'ils eussent dû chaque fois m'annoncer la mort de Marthe.

Marthe ! Ma jalousie la suivant jusque dans la tombe, je souhaitais qu'il n'y eût rien, après la mort. Ainsi, est-il insupportable que la personne que nous aimons se trouve en nombreuse compagnie dans une fête où nous ne sommes pas. Mon cœur était à l'âge où l'on ne pense pas encore à l'avenir. Oui, c'est bien le néant que je désirais pour Marthe, plutôt qu'un monde nouveau, où la rejoindre un jour.

La seule fois que j'aperçus Jacques, ce fut quelques mois après. Sachant que mon père possédait des aquarelles de Marthe, il désirait les connaître. Nous sommes toujours avides de surprendre ce qui touche aux êtres que nous aimons. Je voulus voir l'homme auquel Marthe avait accordé sa main.

Retenant mon souffle et marchant sur la pointe des pieds, je me dirigeais vers la porte entrouverte. J'arrivais juste pour entendre :

— Ma femme est morte en

en mi interior que dentro de poco necesitaría el suyo.

Un día, a la hora de comer, mis hermanos volvieron de la escuela gritando que Marthe había muerto.

El rayo que fulmina a un hombre cae tan rápido que éste ni siquiera llega a sufrir. Pero para el que le acompaña resulta un triste espectáculo. Mientras que yo no sentía nada, el rostro de mi padre se descompuso. Echó a mis hermanos. « Salid, baluceó. Estáis locos, estáis locos. » Tenía la sensación de irme endureciendo, enfriando, petrificando. Después, del mismo modo que en un instante desfilan ante los ojos de un moribundo todos los recuerdos de su vida, la lucidez me reveló mi amor con todo lo que tenía de monstruoso. Al ver llorar a mi padre, comencé a sollozar. Entonces, mi madre se ocupó de mí. Sin una lágrima en los ojos, me cuidó con frialdad, con ternura, como si tuviese escarlatina.

En los primeros días, mis hermanos hallaban en mi síncope la explicación del silencio que reinaba en casa. Más adelante, dejaron de entenderlo. Nunca se les habían prohibido los juegos ruidosos. Ahora habían de guardar silencio. Al mediodía, sus pasos sobre las baldosas del vestíbulo me hacían perder el conocimiento, como si cada vez fueran a anunciarme la muerte de Marthe.

¡Marthe! Como mis celos la seguían hasta la tumba, anhelaba que no hubiese nada más después de la muerte. Siempre nos resulta insoportable que la persona a la que amamos se encuentre rodeada de numerosa compañía en una fiesta a la que no asistimos. Mi corazón estaba en esa edad en la que todavía no se piensa en el futuro. Sí, más que un mundo nuevo donde reunirme un día con ella, era la nada lo que yo deseaba para Marthe.

LA única vez que vi a Jacques fue algunos meses después. Sabiendo que mi padre guardaba unas acuarelas de Marthe, mostró deseo de verlas. Siempre estamos ávidos por descubrir lo que atañe a nuestros seres queridos. Quise saber cómo era el hombre al que Marthe había otorgado su mano.

Conteniendo el aliento y andando de puntillas, me dirigí hacia la puerta entreabierta. Llegué a tiempo de escuchar:

— Mi mujer ha muerto

l'appelant. Pauvre petit ! N'est-ce pas ma seule raison de vivre. En voyant ce veuf si digne et dominant son désespoir, je compris que l'ordre, à la longue, se met de lui-même autour des choses. Ne venais-je pas d'apprendre que Marthe était morte en m'appelant, et que mon fils aurait une existence raisonnable?

llamándole. ¡Pobre niño! ¿Acaso no es él mi única razón de vivir?

Al ver aquel viudo tan digno y que dominaba tan bien su desesperación, comprendí que a la larga, las aguas del río vuelven a su cauce. ¿Acaso no acababa de saber que Marthe había muerto pronunciando mi nombre y que mi hijo disfrutaría de una existencia razonable?

FIN